

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR LAVAL FORTIN

BIG SUR REVISITÉ
UNE TRADUCTION DU ROMAN DE JACK KÉROUAC
SUIVIE DE RÉFLEXIONS SUR LA TRADUCTION

PRINTEMPS 1997



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire est réalisé à Chicoutimi
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi.

Remerciements

Terminer un mémoire de maîtrise alors que se profile devant moi l'ombre de la cinquantaine tient sans doute un peu de la folie. C'est pourquoi je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui ont su partager avec moi ces moments d'évasion dans le monde littéraire.

Je tiens d'abord à remercier Claire, mon épouse, pour son aide, sa patience et ses encouragements, ainsi que mes filles Brigitte et Geneviève qui durant cette période de travail assidu m'ont vu, trop souvent, hypnotisé devant l'écran de l'ordinateur.

Je remercie tout particulièrement monsieur Jean-Marc Dorval, à l'époque surintendant à l'usine Grande-Baie, pour ses encouragements à me lancer dans ces études littéraires.

Je remercie également monsieur Jean-Pierre Vidal, mon directeur de mémoire, qui m'a soutenu de ses encouragements et a su me donner le bon conseil au bon moment.

Ma plus grande reconnaissance, je l'adresse à la mémoire de Jack Kérouac pour l'inspiration qu'a provoquée, et que provoque encore sur moi, sa généreuse écriture et son insatiable désir d'extase et de liberté. Mieux que nul autre, tu auras su, Jack Kérouac, écrire ton âme. Merci.

PREMIÈRE PARTIE

TRADUCTION DE BIG SUR

DE JACK KÉROUAC

1

L'air soufflant sur les taudis des bas-fonds résonne d'un plaintif "Kathleen" tout distortionné poussé par les cloches de l'église alors que je m'éveille magané et gommé, râlant ma dernière cuite et râlant surtout parce que j'ai manqué mon "retour secret" à San Francisco en me saoulant comme un idiot caché dans les ruelles avec les bums pour finalement me retrouver en route vers North Beach pour voir tout l'monde alors que Lorenz Monsanto et moi avons échangé d'interminables lettres spécifiant clairement comment j'allais me faufiler sans bruit, l'appeler au téléphone en utilisant un nom de code comme Adam Yulch ou Lalagy Pulvertaft (eux aussi des écrivains) et comment il allait me conduire secrètement à sa cabane dans la forêt de Big Sur où j'allais pouvoir rester seul sans être dérangé pendant six semaines à couper du bois, puiser de l'eau, écrire, dormir, me balader, etc. etc.— Au lieu de ça je débarque complètement saoul à son "City Light bookshop" en plein achalandage du samedi soir, tout le monde m'a reconnu (même si j'portais un chapeau ainsi qu'une veste de pêcheur et des pantalons imperméables en guise de déguisement) et tout ça se termine par une tapageuse virée à faire le tour des bars connus car le dangereux "Roi des Beatniks" est de retour et il paye la traite à tout le monde— Deux jours de cuite, y compris dimanche le jour où Lorenzo est supposé venir me prendre à mon hôtel de passe "secret" (le Mars au coin de la quatrième et Howard) mais lorsqu'il m'appelle il n'y a pas de réponse, il fait ouvrir la porte par un employé et me trouve effondré sur le plancher parmi les bouteilles, Ben Fagan à moitié étendu sous le lit, et Robert Browning le peintre beatnik ronflant sur le lit— Alors il se dit "J'vais le reprendre la semaine prochaine, j'imagine qu'il veut passer la semaine à se saouler en ville (comme il le fait toujours j'imagine)" le voilà parti sans moi pour sa cabane de Big Sur pensant avoir fait ce qu'il devait faire mais mon Dieu quand je m'éveille, et que Ben et Browning sont partis, ils m'ont garroché comme ils ont pu dans le lit, et que j'entends

"I'll Take You Home Again Kathleen" carillonné si tristement dehors dans le vent brumeux soufflant à travers les toits d'ce vieux Frisco des lendemains d'veilles hallucinés, waow, j'suis au bout de mon rouleau et je n'peux même plus traîner ma carcasse à ce refuge dans les bois encore moins rester debout dans cette ville une minute de plus— C'est le premier voyage que j'entreprends loin de la maison (la maison de ma mère) depuis la publication de "Road" le livre qui m'a "rendu célèbre" et si bien que depuis trois ans je suis acculé à la folie par d'interminables télégrammes, appels téléphoniques, demandes, correspondances, visiteurs, journalistes, senteux (une grosse voix qui me demande par la fenêtre du sous-sol au moment où je me prépare à écrire une histoire:— ÊTES-VOUS OCCUPÉ?) ou la fois où un journaliste est monté à ma chambre alors que j'étais en pyjamas essayant d'écrire un rêve— Des adolescents sautant la clôture de six pieds que j'ai fait installer tout autour du terrain pour plus d'intimité— Des fêtards avec leurs bouteilles criant à la fenêtre de mon bureau "Viens prendre un coup Jack, t'es pu dans le coup" — Une femme qui se présente à la porte et qui me dit "Je ne vais pas vous demander si vous êtes Jack Duluoze parce que je sais qu'il porte la barbe, pouvez-vous me dire où je pourrais le trouver, je veux avoir un vrai beatnik à mon party annuel"— Des visiteurs saouls dégoûtant dans mon bureau, volant mes livres et jusqu'aux crayons— Des connaissances s'installant chez moi pendant des jours sans y être invitées pour profiter des lits propres et de la bonne cuisine que ma mère prépare— Et Moi qui suis saoul presque tout le temps pour me donner des airs de gaîté devant cette mascarade pour finalement m'apercevoir que j'étais encerclé et qu'ils étaient trop nombreux et que je devais retrouver la solitude ou bien mourir— Alors Lorenzo Monsanto m'écrit me disant "Viens à ma cabane, personne ne l'saura," etc. alors j'me suis faufilé dans San Francisco comme je l'ai déjà dit, trois milles miles de chez moi Long Island (Northport) dans un wagon-lit du California Zephyr observant le spectacle de l'Amérique se dérouler sur l'écran de ma fenêtre, vraiment heureux pour la première fois en trois ans, demeurant dans mon compartiment pendant trois jours et trois nuits

avec mon café instantané et mes sandwiches— Remontant la vallée de l'Hudson et traversant plus loin l'État de New York vers Chicago puis les Plaines, les montagnes, le désert, les dernières montagnes de la Californie, tout semble si facile et féérique comparé à mes difficiles voyages sur le pouce avant que je fasse assez d'argent pour me payer le train transcontinental (partout en Amérique les jeunes du secondaire et des universités se disent "Jack Duloz a 26 ans et passe son temps sur la route à faire du pouce" alors qu'à 40 ans me voilà blasé et mort d'ennui dans une couchette de train qui file à travers les Plaines Salées)— De toute façon c'est un magnifique départ vers cette retraite si généreusement offerte par ce bon vieux Monsanto et plutôt que m'la couler douce voilà que j'me réveille saoul, malade, dégoûté, terrifié, en réalité sidéré par cette chanson triste se mêlant à travers les toits au pleurnichage larmoyant d'un rassemblement de l'Armée du Salut en bas au coin de la rue "*Satan* est la cause de ton alcoolisme, *Satan* est la cause de ton immoralité, *Satan* est *partout* qui travaille à te détruire à moins que tu te repentes *maintenant*" et pour m'achever le bruit des vieux souçons vomissant dans les chambres avoisinantes, le craquement des pas dans le corridor, les lamentations partout— Incluant la lamentation qui m'a réveillé, ma propre lamentation dans ce lit fourbu, une lamentation causée par un énorme WOU-WOU rugissant dans ma tête qui m'a tiré de mon oreiller comme un fantôme.

2

ET JE PROMÈNE MON REGARD DANS CET ENDROIT LUGUBRE, il y a mon sac à dos rempli d'espoir tout bien empaqueté avec dedans tout ce qu'il faut pour vivre en forêt, jusqu'au moindre petit détail de la trousse de premiers soins aux denrées alimentaires et même un petit trousseau de couture intelligemment complété par ma bonne mère (avec par exemple des aiguilles de sûreté, des boutons, des aiguilles à coudre spéciales, des petits ciseaux d'aluminium) — Même la médaille d'espoir de saint Christophe qu'elle a cousue sur le rabat— La trousse de survie complète jusqu'au moindre petit chandail et mouchoir et espadrilles de tennis (pour la marche)— Mais le sac à dos attend plein d'espoir dans un ramassis de bouteilles vides, mes pauvres compagnons vidés de leur vin blanc, de mégots, d'ordures jonchant le plancher, d'horreur...."Faut que j'bouge ou c'est la fin," j'le sais, ou c'est reparti comme ces trois dernières années de désespoir d'alcool, un désespoir physique spirituel et métaphysique qu'on ne vous apprend pas à l'école peu importe le nombre de livres que vous ayez pu lire sur l'existentialisme ou le pessimisme, ou peu importe le nombre de cruches d'Ayahuasca hallucinogène que vous ayez bues, de mescaline que vous ayez ingurgitée ou de Peyote que vous ayez pris— Cette sensation quand vous vous réveillez avec le délirium tremens et la *peur* de l'effroyable mort qui sourd de vos oreilles comme ces lourdes toiles que les araignées tissent dans les pays chauds, la sensation d'être un monstre bossu et boueux grognant dans un souterrain de boue fumante tirant de nulle part un long et brûlant fardeau, la sensation d'être jusqu'aux chevilles dans du sang de porc bouillant, pouah, d'être trempé jusqu'à la taille dans une marmite d'eau de vaisselle brune et grasseuse sans trace de savon— L'insupportable angoisse de votre propre visage que vous apercevez dans le miroir si hagard et torturé de douleurs que vous vous sentez incapable de pleurer pour une chose si laide, si étrangère, sans aucun rapport avec la perfection juvénile et donc sans

rapport avec les pleurs ou quoi que ce soit: c'est comme "L'étranger" de William Seward Burroughs apparaissant soudain à votre place dans le miroir— Assez! "Faut que j'bouge ou c'est la fin" alors j'me lève d'un bond, commence par me tenir sur la tête pour ramener le sang dans mon horrible cerveau, prends une douche dans le corridor, enfile un T-shirt des bas et des sous-vêtements propres, emballe mes affaires énergiquement, embarque le sac à dos et cours dehors en jetant la clef au passage sur le comptoir et je me jette dans la rue froide marchant avec rapidité jusqu'à la petite épicerie la plus proche pour acheter de la nourriture pour deux jours, la fourre dans mon sac à dos, traverse des ruelles tristes comme la Russie où des bums sous des porches brumeux se tiennent assis la tête entre les deux jambes dans l'horrible nuit gluante dont il faut que je m'évade si j'veux survivre, et me voilà au terminus d'autobus— Une demie heure plus tard je suis dans un siège d'autobus sur lequel est écrit "Monterey" roulant sur l'autoroute éclairée de néons et je dors pendant tout le trajet, me réveillant amusé et me sentant bien à nouveau lorsque le conducteur me secoue "Terminus, Monterey."— Et mon Dieu c'est bien Monterey, 2 heures du matin j'me lève endormi apercevant vaguement les mats des bateaux de pêche de l'autre côté de la rue longeant le terminus. Maintenant tout ce qui me reste à faire pour terminer mon escapade c'est d'me rendre 14 miles plus loin sur la côte jusqu'au pont de Raton Canyon et faire le reste à pied.

3

"FAUT QUE J'BOUGE OU C'EST LA FIN" alors je dépense 8\$ sur un taxi pour qu'il me descende sur la côte, c'est une nuit brumeuse bien que quelquefois on peut voir des étoiles à droite du côté de la mer, bien que je ne puisse voir la mer je peux quand même en entendre parler par le chauffeur de taxi— "Quel genre de pays est-ce dans le coin? J'y suis jamais venu."

"Bien, tu peux pas le voir ce soir— Raton Canyon tu dis, t'es mieux d'être prudent si tu te promènes par là dans le noir."

"Pourquoi?"

"Bien, utilise ta lampe comme tu dis— "

Et vrai comme je suis là quand il me débarque au pont de Raton Canyon et compte son argent je sens que quelque chose ne tourne pas rond, il y a un horrible rugissement de ressac mais qui ne vient pas du bon endroit, un peu comme si vous vous attendiez à ce qu'il vienne de "là-bas" mais il vient "d'en bas"— Je peux voir le pont mais je ne peux rien voir en dessous— Le pont prolonge l'autoroute d'une falaise à l'autre, c'est un beau pont blanc avec des garde-fous blancs et il y a une ligne blanche qui court en son centre familière comme une ligne blanche d'autoroute mais il y a quelque chose qui cloche— De plus les phares du taxi balayent dans le vide au dessus de quelques arbustes dans la direction où le canyon devrait se trouver, c'est comme si je me sentais suspendu dans les airs bien que j'puisse voir le chemin de terre à nos pieds et le surplomb de terre à côté— " C'est l'enfer!"— J'ai mémorisé tous les détails du terrain à partir du petit dessin que m'a expédié Monsanto mais dans mon imagination alors que je rêvais chez moi à cette grande retraite il y avait quelque chose de rigolo, de bucolique, une forêt hospitalière et de la joie plutôt que ce rageux mystère aérien dans le noir— Alors dès que le taxi s'en va j'allume ma lampe de cheminot pour une timide incursion mais son faisceau se perd dans le vide comme les

lumières du taxi et d'ailleurs la pile est passablement faible et je peux à peine voir la falaise à ma gauche— Pour ce qui est du pont je ne peux plus le voir désormais sauf si ce n'est quelques boutons lumineux du parapet s'éloignant plus loin dans le rugissement de la mer plus bas— Le rugissement de la mer est déjà assez mauvais sans qu'il vienne de là-bas me frapper et aboyer après moi comme un chien dans la brume, parfois il fait vibrer le sol mais mon Dieu où est la terre et comment la mer peut-elle être sous la terre!— "La seule chose à faire", que j'me dis la gorge serrée, "c'est de garder l'éclairage de cette lampe juste sous tes pieds, *garçon*, et suis la lampe et assure-toi qu'elle brille dans l'ornière du chemin et espère et prie pour qu'elle éclaire bien le sol qui va être là sous l'éclairage", en d'autres mots j'ai peur que ma lampe me perde si je m'aventure à la soulever une seule minute par dessus l'ornière du chemin de terre— La seule satisfaction que je retire de cette sublime horreur de rageuse noirceur c'est que la lampe en vacillant projette de son armature concentrique de larges et sombres ombres sur la falaise suspendue à la gauche du chemin, parce qu'à la droite (là où les buissons s'agitent dans le vent de la mer) il n'y a pas d'ombre parce qu'il n'y a rien pour réfléchir la lumière— Alors j'entreprends ma pénible marche, sac au dos, la tête basse suivant la lumière de ma lampe, la tête basse mais le regard inquiet jetant un oeil un peu plus haut, comme un homme en présence d'un fou dangereux qu'il ne veut pas provoquer— Le chemin de terre monte un peu, tourne vers la droite, recommence à descendre, puis remonte à nouveau, et monte— Maintenant le rugissement de la mer s'est éloigné et à un moment donné je m'arrête et regarde vers l'arrière pour ne rien apercevoir— "Je vais éteindre ma lampe et voir ce que je peux voir" que j'me dis rivé à mes jambes elles-mêmes rivées au chemin— Belle affaire, quand j'éteins ma lampe je ne vois rien d'autre que le pâle reflet du sable à mes pieds.

Je m'éloigne péniblement du rugissement de la mer et commence à me sentir rassuré mais soudain je tombe sur quelque chose d'effrayant dans le chemin, je

m'arrête et étends la main, je m'avance, c'est seulement une traverse d'animaux (des poteaux d'acier disposés en travers du chemin) mais au même moment un violent coup de vent arrive de ma gauche là où devrait se trouver la falaise alors j'éclaire dans cette direction mais je ne vois rien. "Mais qu'est-ce qui se passe bon dieu!" "Suis le chemin" dit l'autre voix essayant de rester calme alors je m'exécute mais l'instant suivant j'entends un bruissement à ma droite, lance le faisceau de ma lampe dans cette direction, ne vois rien que des buissons qui remuent secs et menaçants et c'est justement le genre de buissons qui dans les canyons abritent des serpents à sonnettes— (c'était bien ça, un serpent à sonnette n'aime pas être réveillé au beau milieu de la nuit par un monstre bossu qui déambule armé d'une lampe.)

Mais voilà que le chemin recommence à descendre, la falaise rassurante réapparaît à ma gauche, et bientôt comme le souvenir de la carte de Lorry me revient, le voici, le ruisseau, je peux l'entendre clapotant et bredouillant plus bas au fond de la noirceur où je me retrouverai enfin sur un sol égal et débarrassé des courants d'air assourdissants de là-haut— Mais plus je m'approche du ruisseau, au moment où le chemin pique brusquement vers le bas, me forçant presque à courir, plus son rugissement s'amplifie, je commence à réaliser que je vais tomber dedans avant de m'en rendre compte— Il crie comme une rivière enragée qui déborderait juste sous mes pieds— Qui plus est c'est encore plus *sombre* là-bas que partout ailleurs! Il y a des clairières là-bas, des fougères d'horreur et des troncs d'arbres glissants, de la mousse, du clapotage dangereux, une brume humide qui s'élève froidement comme le souffle de la mort, de gros arbres dangereux commencent à se replier au dessus de ma tête et à grafigner mon sac à dos— Il y a un bruit qui je sais ne peut que s'amplifier à mesure que je descends et appréhendant l'ampleur que ce bruit va prendre je m'arrête et j'écoute, il se lève se lançant mystérieusement vers moi sorti d'une bataille qui fait rage dans un monde de ténèbres, de bois et de pierres ou de je ne sais quoi de cassé, d'écrasé, le danger noir et humide d'une terre qui s'engloutit— J'ai peur de

descendre— J'ai peur d'être frappé d'horreur au sens d'Edmund Spencer d'être frappé par un fouet, et un fouet mouillé en plus— Un vacarme de dragon vert gluant dans les buissons— Une guerre déchaînée qui ne veut pas me voir fouiner dans les environs— Elle dure depuis des millions d'années et ne veut pas que nos noirceurs s'affrontent— C'est un grognement venant de milliers de crevasses et des racines monstrueuses des pins géants recouvrant partout la création— C'est un horrible fracas de noirceur dans la forêt tropicale qui ne veut pas reconduire un bum des bas fonds vers la mer qui attend là-bas menaçante— Je peux presque palper la mer qui tire à elle ce vacarme dans les arbres mais j'ai ma lampe et tout ce que j'ai à faire c'est de suivre cet adorable chemin de sable qui plonge et plonge dans ce carnage naissant et soudain un plateau, la vue des poutres du pont, le garde-fou du pont, il y a le ruisseau à peine quatre pieds plus bas, traverses le pont toi le bum éveillé et va voir ce qu'il y a de l'autre côté.

Jette un coup d'oeil rapide vers l'eau en traversant, ce n'est que de l'eau sur des cailloux, ce n'est qu'un petit ruisseau en fait.

Et devant moi apparaît une prairie de rêve avec une bonne vieille barrière de corral et une clôture de barbelée, la route se dirigeant directement à gauche, mais j'arrive enfin. Je rampe à travers le fil barbelé et me voici traînant sur un charmant petit chemin qui serpente à travers des bruyères sèches et odorantes comme si je sortais de l'enfer pour me retrouver dans le bon vieux Paradis Terrestre, alléluia et Merci mon Dieu (bien qu'une minute plus tard mon coeur se serre à nouveau parce que j'aperçois des choses noires sur le sable blanc devant moi mais ce ne sont que de bons vieux tas de crotin de mulet du bon Dieu).

4

ET AU MATIN (après avoir dormi dans le sable blanc près du ruisseau) j'vois bien ce qui avait rendu ma marche sur le chemin du canyon si terrifiante— La route est à mille pieds là-haut sur la falaise avec parfois des chutes abruptes, tout particulièrement au passage à bestiaux, à l'endroit le plus haut, où une fente dans la falaise laisse passer la brume venant de l'océan formant une baie plus loin derrière, c'est déjà effrayant en soi comme si un seul trou ce n'était pas assez pour s'ouvrir vers la mer—Et pire que tout il y a le pont! Je descends en courant vers la mer en suivant le chemin près du ruisseau et je vois cet horrible pont qui n'est qu'un mince fil blanc d'une hauteur à vous couper mille fois le souffle au dessus du sous-bois où je marche, c'est dur à croire, et pour rendre la chose encore plus horrible et vous faire battre le coeur vous arrivez à un petit tournant dans ce qui n'est maintenant qu'un sentier et vous découvrez le ressac qui gronde venant vers vous coiffé de blanc s'écroulant sur le sable comme s'il était plus haut que l'endroit où vous vous trouvez, comme un ras de marée planétaire qui vous fait reculer ou retourner en courant dans les collines— Et ce n'est pas tout, la mer bleue derrière les grandes vagues qui déferlent est remplie d'énormes rochers noirs qui s'élèvent comme de vieux châteaux habités par des ogres dégoulinant de limon humide, un million d'années de malheur juste là, accroché ferme avec ses grosses lèvres de mousse leur léchant les pieds en soumission— Alors tu sors d'un charmant petit sentier de forêt avec un brin d'herbe à la bouche et tu l'échappes en voyant la mort— Puis tu regardes ce pont incroyablement haut et la mort te pénètre et pour une bonne raison: c'est que sous le pont, dans le sable juste au pied de la falaise, ouf, ton coeur défaille juste à le voir: l'automobile qui a défoncé la parapet du pont il y a une dizaine d'années et fait une chute de mille pieds pour atterrir à l'envers, elle est toujours là, un châssis de rouille renversé dans un ramassis épars de

pneus mangés par la mer, de vieilles manettes, de vieux sièges d'auto couverts de paille, une triste pompe à essence abandonnée et plus personne—

De gros pics rocheux qui sélèvent partout, troués de grottes marines dans les entrailles desquelles la mer s'entremêle partout en crachant sa mousse, le grondement et le pilonnement sur le sable, le sable qui descend subitement (rien à voir avec la plage de Malibu ici)— Par contre tu te retournes et vois la forêt paisible qui remonte le ruisseau en serpentant comme une image du Vermont— Mais tu regardes là-haut dans le ciel, tu te penches vers l'arrière, mon Dieu tu te trouves directement sous ce pont aérien avec sa mince ligne blanche sautant d'une falaise à l'autre et tu vois ces stupides voitures le traversant comme des rêves à toute allure! D'une falaise à l'autre! Tout le long de la côte déchaînée! Alors lorsque plus tard j'ai entendu des gens dire "Big Sur doit être magnifique" Je me demandais estomaqué pourquoi garde-t-il cette réputation de splendeur malgré son aspect terrifiant, cette rugissante et Blakéenne agonie de Création de roc brut, et ces panoramas lorsque tu roules sur la route qui longe la côte un jour ensoleillé promenant ton oeil sur des miles et des miles d'une horrible dentelle de fracas de mer et de roc.

5

C'ÉTAIT EFFRAYANT MÊME À L'AUTRE EXTRÉMITÉ TRANQUILLE de Raton Canyon, l'extrémité est, où Alf le mulet domestique des gens du coin dormait la nuit d'un sommeil profond sous quelques arbres aux allures étranges d'où il se levait le matin pour aller brouter l'herbe puis traversait lentement toute la distance jusqu'à la mer où tu pouvais l'apercevoir se tenant immobile dans le sable près des vagues comme un personnage d'un ancien mythe sacré — Alf l'Âne Sacré comme je l'ai appelé plus tard— Ce qui m'effrayait c'était la montagne qui s'élevait à l'extrémité est, une étrange montagne Birmane avec des niveaux et des terrasses moroses et une étrange coiffure en rizière sur le dessus que je ne pouvais m'empêcher de contempler sans que mon coeur défaille même au début lorsque j'étais sain et que je me sentais bien (et j'allais sombrer dans la folie dans ce canyon dans six semaines la nuit de pleine lune du 3 septembre)— La montagne me rappelait de récents cauchemars récurrents que j'avais faits à New York de la "Montagne de Mien Mo" où des nuées de chevaux rêveurs déployaient leurs capes sur leurs épaules en tournoyant autour du sommet "haut de milles miles" (c'est ce qu'on disait dans mon rêve) et sur le sommet de la montagne j'avais vu des bancs de pierre géants désertés et silencieux dans cette lumière lunaire de toit du monde comme s'ils avaient déjà autrefois été visités par des Dieux ou des races de géants mais abandonnés depuis longtemps et maintenant couverts de poussière et de toiles d'araignées et le démon se tenait à l'affut dans sa pyramide tout près et il y avait un monstre avec un gros coeur qui battait mais aussi, ce qui était encore plus sinistre, de bien ordinaires concierges sales et miteux faisant la cuisine sur de petits feux de bois— Rêves— Cauchemars d'alcool— Toute une série récurrente de ces cauchemars tourbillonnant autour de la montagne, aperçue la première fois comme un splendide mais aussi horrible sommet enveloppé des mystères verdoyants de la jungle s'élevant au dessus des régions tropicales de

"Mexico" comme on l'appelle mais où en arrière plan il y avait des pyramides, des rivières asséchées, d'autres régions pleines de soldats ennemis mais où le plus grand danger malgré tout c'était de rencontrer des voyous vous lançant des pierres le dimanche — Alors la simple vue de cette triste montagne, avec le pont et cette voiture qui avait fait deux ou trois tonneaux pour atterrir "flump" dans le sable sans aucun signe qui subsiste de coudes humains ou de cravates déchiquetées (comme un terrifiant poème que tu pourrais écrire sur l'Amérique), ouf, le HOU HOU des Hiboux vivant au creux des arbres ensorcelés dans cette lointaine et mystérieuse partie enchevêtrée du canyon où de toute façon j'ai toujours eu peur d'aller— Cette infranchissable falaise embroussaillée et raide au pied de Mien Mo s'élevant vers de maladroits arbres morts à travers des buissons si denses et des bruyères dont dieu sait la profondeur dissimulant des cavernes que personnes pas même les Indiens du X^e siècle n'ont explorées je suppose— Et ces grosses fougères tropicales loufoques à travers les conifères blessés par la foudre juste à côté de subites façades de vignes noires s'élevant en falaises juste à côté de toi alors que tu marches paisiblement dans le sentier— Et comme je le disais cet océan qui t'arrive au dessus de la tête comme les quais que l'on voit sur les gravures anciennes qui sont toujours plus hauts que les villes (comme Rimbaud l'avait remarqué en frémissant)— Tellement de coïncidences démoniaques comme cette chauve-souris qui allait venir à moi plus tard alors que je dormais dehors sur le lit de camp installé sur la véranda de la cabane de Lorenzo, qui allait venir tournoyer tout près autour de ma tête me remplissant de la frayeur traditionnelle qu'elle allait s'en mêler dans mes cheveux, et ses ailes tellement silencieuses, comment aimerais-tu ça te réveiller en pleine nuit avec des ailes silencieuses battant autour de ta tête en te demandant "Est-ce que je crois réellement aux vampires?"— En fait, elle vole silencieusement autour de la lampe de la cabane à 3 heures du matin pendant que je lis (quel hasard?) (frissons) *Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*— Pas surprenant alors que je sois passé moi-même du serein docteur Jekyll à l'hystérique monsieur Hyde dans le court espace de six semaines, perdant

absolument tout contrôle des mécanismes de paix de mon esprit pour la première fois de ma vie.

Oui mais au début il y avait eu des jours et des nuits très corrects, juste après que Monsanto m'eut conduit à Monterey et ramené avec deux sacs pleins d'épicerie et m'eut laissé là pendant trois semaines de solitude, comme nous l'avions convenu— Sans peur et si heureux que j'avais pointé sa puissante torche électrique vers le pont la première nuit, droit à travers la brume comme un doigt irréel atteignant le pâle dessous de cette vertigineuse monstruosité, la pointant même vers la mer inhabitée assis près des grottes dans la noirceur assourdissante affublé de mon attirail de pêcheur en train d'écrire ce que la mer disait— Apprivoisant l'existence et ravalant mes peurs et m'habituant à la vie dans la petite cabane avec ses chaudes lueurs de poêle à bois et de lampe au kérosène et laissant les fantômes déconner— La maison du Bhikku dans la forêt, il ne veut que la paix, la paix il aura— Alors pourquoi après trois semaines de parfait bonheur paisible et d'acclimatation dans ces bois étranges mon esprit s'est-il à ce point dissout quand j'y suis retourné avec Dave Wain et Romana et mon amie Billie et son fils, je ne le saurai jamais— Ça vaut la peine d'être raconté seulement si je cherche en profondeur.

Parce que c'était si magnifique au début, même l'incident de mon sac de couchage se déchirant soudain et se vidant de son duvet en plein milieu de la nuit comme je me retournais pour dormir, alors je lâche un sacre et je dois me lever et le coudre à la lueur de la lampe sinon au matin il se sera vidé de son duvet— Et comme je penche ma pauvre tête maternelle sur mon fil et mon aiguille, dans la cabane, près d'un feu revivifié et à la lumière de la lampe au kérosène, voilà qu'arrivent ces damnées ailes noires silencieuses battant et projetant des ombres partout dans ma petite demeure, les maudites chauves-souris entrent dans ma maison— J'essaie de racommoder une pauvre pièce sur mon vieux sac de couchage qui se désagrège (ruiné surtout par la sueur d'une fièvre que j'ai essuyée dans une chambre d'hôtel de Mexico

en 1957 juste après le gigantesque tremblement de terre), le nylon presque tout moisi par toute cette vieille sueur, mais toujours moelleux, si mou que je dois tailler une pièce dans une vieille queue de chemise pour rapiécer la déchirure— Je me souviens m'être relevé la tête de ma besogne nocturne en me disant tristement "Oui, ils ont des chauves-souris dans la vallée de Mien Mo"— Mais le feu pétille, la pièce se fait coudre, le ruisseau gargouille et bat dehors— C'est amusant le nombre de voix qu'un ruisseau peut avoir, du sourd boum boum des timbales du bassin jusqu'au féminin clapotis roucoulant des roches à fleur d'eau, des choeurs formés par d'autres chanteurs qui surgissent soudain et des voix qui viennent du barrage de bois, gligli glouglou la nuit et le jour durant les voix du ruisseau m'amusant tellement au début mais plus tard durant cette nuit de folie se transformant dans ma tête devenant le chuchotement délirant des anges noirs— Oubliant finalement la chauve-souris et la déchirure, me retrouvant incapable de me rendormir parce que je suis trop éveillé maintenant et il est 3 heures du matin, je ranime le feu et m'installe et lit au complet *Docteur Jekyll et Monsieur Hyde* dans le merveilleux petit livre à reliure de cuir laissé-là par le prévenant Monsanto qui sans doute l'a lu lui aussi les yeux grand ouverts une nuit comme celle-ci— Je termine la dernière phrase élégante à l'aurore, c'est l'heure de se lever et d'aller puiser de l'eau au ruisseau qui roucoule et d'entamer un déjeuner de crêpes et de sirop— Et je me dis "Pourquoi m'inquiéter lorsque quelque chose tourne mal comme un sac de couchage qui se déchire durant la nuit, je peux compter sur moi"— Et j'ajoute "Allez vous faire enculer sales chauves-souris".

C'est un merveilleux début en fait que ce premier après-midi où je me retrouve seul à la cabane et que je prépare mon premier repas, lave ma première vaisselle, fait un somme, et me réveille pour entendre la ravissante présence du silence ou du Paradis à l'intérieur et à travers le gargouillement du ruisseau— Quand tu dis J'SUIS TOUT SEUL et que la cabane devient soudain ton chez-toi parce que tu t'es fait un repas et que tu as lavé la vaisselle de ton premier repas— Puis c'est la tombée de la

nuit, l'éclairage vestal et religieux de la magnifique lampe au kérosène après en avoir lavé le verre dans le ruisseau et l'avoir essuyé soigneusement avec du papier de toilette, ce qui a tout gaché en laissant des traces ça fait que tu retournes le laver dans le ruisseau en le laissant cette fois sécher au soleil, le soleil de fin d'après-midi qui disparaît si rapidement derrière les gigantesques et abruptes murs du canyon— Le crépuscule, la lampe au kérosène projette sa lueur dans la cabane, je sors cueillir des fougères comme si c'était les fougères des Écritures du Lankavatara, ces fougères chevelues, "Regardez mes sirs, une magnifique chevelure!"— La brume de fin d'après-midi s'installe à l'intérieur des murs du canyon, s'étale, cache le soleil, le temps refroidit, même les mouches sous la véranda sont aussi tristes que la brume sur la crête— À mesure que la lumière du jour tire sa révérence les mouches se retirent avec la politesse des mouches d'Emily Dickinson et lorsqu'il fait noir elles se sont endormies dans les arbres ou bien ailleurs— À midi elles sont dans la cabane avec toi mais à mesure que l'après-midi avance elles se rapprochent de la porte qui est ouverte, quelle grâce étrange— Il y a le bourdonnement d'un essaim d'abeilles au loin mais le bruit en est si fort que tu jurerais qu'il est juste au dessus du toit, quand l'essaim se met à tourbillonner de plus en plus près (ma gorge se serre) tu retournes à l'abri dans la cabane et tu attends, peut-être que chacune de ces deux milles abeilles a reçu le message de venir te voir— Mais tu t'habitues finalement à l'essaim d'abeilles qui refait ce cérémonial une fois par semaine— Et tout est merveilleux en fin de compte.

Même la première nuit d'effroi dans la brume sur la plage avec mon cahier de notes et mon crayon, assis là les jambes croisées dans le sable face à la fureur du Pacific miroitant sur les rochers qui s'élèvent dans la baie comme de lugubres tours enveloppées par la mer, le vacarme de la baie avec ses eaux qui rugissent en entrant dans les grottes et qui claquent en sortant, des cités d'algues qui flottent qui montent et qui descendent et dont tu aperçois les regards polissons dans la lumière nocturne et phosphorescente de la plage— La première nuit je suis assis-là et tout ce que je sais,

lorsque je regarde en l'air, c'est que la lumière de la cuisine est allumée, sur la falaise, à droite, là où quelqu'un vient juste de construire une cabane dominant l'horrible Sur, quelqu'un là-haut est en train de prendre un doux et tendre repas c'est tout ce que je sais— Les lumières de la cabane irradient vers l'extérieur comme les faibles feux d'un petit phare et meurent dans le vide à mille pieds au dessus du fracas de la côte— Qui pourrait bien construire une cabane dans un endroit pareil sinon un vieil architecte blasé mais aventureux devenu écoeuré de la course au congrès et un jour il y aurait un drame à la Orson Welles dans lequel il y aurait des fantômes hurlant et une femme dans une robe de nuit blanche tombant dans un vol fatal en bas de cet affreux précipice— Mais ce que je vois présentement dans mon esprit ce sont les lumières de cuisine de ce doux et tendre et même peut-être romantique repas là-haut, dans toute cette brume hurlante, et me voici ici-bas dans la forge de Vulcain lui-même regardant là-haut avec des yeux tristes— Je cache dans ma main ma petite cigarette Camel sur un rocher vieux d'un milliard d'années et qui s'élève derrière moi à une hauteur incroyable— La petite lumière de cuisine sur la falaise est sur le bout du rocher, derrière lui les épaules de la grande falaise continuent à s'élever et s'éloigner et à s'étendre de plus en plus haut à l'intérieur des terres jusqu'à ce que je sursaute en songeant "On dirait un chien couché, et l'enfant de chienne a des épaules énormes"— L'homme naît s'avance et tremble devant la mort mais qu'est-ce que la mort de toute façon dans toute cette eau et ce roc.

J'installe mon sac de couchage sur la véranda de la cabane mais à 2 heures du matin la brume commence à se condenser en gouttelettes et je dois rentrer avec mon sac de couchage tout mouillé et m'organiser autrement. Mais qui ne parviendrait pas à dormir comme une bûche dans un cabane solitaire dans les bois, tu te lèves tôt le matin complètement retapé et tu prends conscience de l'univers sans le nommer: l'univers est un Ange— Mais c'est facile à dire lorsque ton évasion de cette saleté de ville a été couronnée de succès— Et ce n'est que dans les bois que tu développes une

nostalgie pour la "ville" finalement, tu rêves à de longs et gris voyages à la ville où de douces soirées vont s'épanouir comme dans Paris mais sans te rendre compte comment cela va devenir dégoûtant parce que tu es dans l'innocence originelle du bien être et de la quiétude de la vie sauvage— Alors je me dis" Sois sage."

6

BIEN QUE LA CABANE DE MONSANTO AIT DES DÉFAUTS comme par exemple pas de moustiquaires aux fenêtres pour empêcher les mouches d'entrer durant le jour mais seulement des volets de bois, alors lorsqu'il y a de la brume certains jours et que c'est humide, si tu les laisses ouvertes il fait trop froid, si tu les fermes tu ne vois plus rien et tu dois allumer la lampe en plein midi— Mais à part ça elle est parfaite— C'est tout à fait merveilleux— Et au départ c'est si amusant de pouvoir profiter des rêveuses prairies de bruyères d'après-midi à l'autre bout du canyon et à moins d'un demi-mile de marche pouvoir aussi rapidement profiter de la ténébreuse et sauvage côte océanique, ou si tu deviens écoeuré de l'un ou l'autre tu peux juste t'asseoir près du ruisseau dans une clairière ou bien rêvasser sur un tronc d'arbre— C'est si facile dans la forêt de rêver en plein jour et de prier les esprits qui l'habitent et leur dire "Permettez-moi de rester ici, tout ce que je désire c'est la paix" et ces crêtes embrumées de répondre silencieusement OUI— Et te dire à toi-même (si comme moi vous avez des préoccupations théologiques) (du moins à ce moment-là, avant que la folie s'empare de moi j'avais de telles préoccupations) "Dieu qui est tout fait voir la révélation, c'est comme rêver un interminable rêve dans lequel tu dois accomplir une tâche impossible et tu te réveilles en sursaut, oups, PAS DE TÂCHE, tout est fait tout a disparu"— Et dans l'ivresse des tout premiers jours de joie je me faisais cette confiance (ne sachant pas ce que j'allais faire seulement trois semaines plus tard) "fini les folies, il est temps pour moi d'observer le monde et d'en profiter, d'abord dans les forêts comme celle-ci, puis de retourner dans le monde marcher et parler calmement avec les gens, pas de boisson, pas de drogue, pas de soulerie, pas de cuites avec les beatniks et les ivrognes et les junkies et tous les autres, ne plus me poser la question *O pourquoi Dieu me torture-t-il ainsi*, sois un solitaire, voyage, n'adresse la parole qu'aux garçons de tables, en fait, à Milan, Paris, ne parle qu'aux

garçons de tables, promène-toi, ne t'impose plus d'agonie...c'est le temps de penser et d'observer et de te concentrer sur le fait qu'après tout la surface entière de ce monde comme nous le connaissons sera éventuellement recouverte du limon d'un milliard d'années...Ouais, pour s'en sortir, la solitude"— "Retourne à l'enfance, contente-toi de manger des pommes et de lire ton Catéchisme— Assis-toi sur les trottoirs, au diable les feux de la rampe d'Hollywood" (je me souviens de cet affreuse aventure il y a un an lorsque j'ai eu à répéter une lecture de prose une troisième fois de suite sous la chaleur de l'éclairage du Steve Allen Show au studio Burbank, une centaine de techniciens qui attendaient après moi pour que je commence à lire, Steve Allen qui plaque des accords au piano et qui s'attend à ce que je commence, je suis assis là sur le banc des cancre refusant de lire un mot et d'ouvrir la bouche, "Steve, je n'ai pas besoin de RÉPÉTER pour l'amour de Dieu!— "Oui mais vas-y, tout ce qu'on veut c'est le ton de ta voix, une dernière fois, je te fais grâce de la séance d'habillage" et je reste-là tout en sueur sans dire un mot pendant une longue minute sous les regards de tout le monde, finalement je dis "Non j'peux pas faire ça" et je me rends au bar de l'autre côté de la rue pour me saouler) (mais j'ai surpris tout le monde le soir de l'émission en faisant ma lecture tout à fait comme il le fallait, ce qui surprend le producteur qui m'invite à sortir avec une starlette d'Hollywood qui se révèle être d'un ennui total et qui essaie de me lire sa poésie et qui refuse de parler d'amour parce qu'à Hollywood l'amour ça s'achète)— Même ça c'est merveilleux, de longs souvenirs de ma vie, prendre tout le temps du monde pour m'asseoir ou m'étendre ou marcher sans but en ramenant lentement à la mémoire les détails de ma vie qui maintenant à cause de leur distance d'un million d'années-lumière ont pris l'aspect (comme ils ont dû le faire pour Proust enfermé dans sa chambre) d'heureuses séquences mentales ramenées à loisir et projetées pour analyses futures— Et pour le plaisir— Comme Dieu qui je l'imagine à ce moment précis, regarde son propre film, qui est nous.

Même qu'un soir je suis si heureux que je soupire et me retourne pour reprendre mon sommeil mais un rat me passe par dessus la tête, mais c'est merveilleux parce qu'à ce moment-là je prends le lit pliant et je mets dessus une grande planche qui dépasse des deux côtés, de cette manière je ne m'enfoncerai plus dans le creux de la toile, puis je mets deux vieux sacs de couchage sur la planche, et le mien par-dessus, et je me retrouve avec le lit le plus merveilleux du monde le plus exempt de rats et le plus thérapeutique pour le dos.

Je fais aussi de longues randonnées de curiosité pour découvrir ce qu'il y a dans l'autre direction à l'intérieur des terres, remontant quelques miles en suivant le chemin de terre qui mène à des ranchs isolés et des camps de bûcherons— J'arrive dans de tristes vallées géantes où tu vois des séquoias longs de 150 pieds avec quelques fois un petit oiseau planté tout droit sur la plus haute des branches— L'oiseau se balance là-haut observant la brume et les grands arbres— Tu aperçois une fleur toute seule qui te salue sur un rebord de falaise loin de l'autre côté du canyon, ou un gros noeud dans un séquoia qui ressemble à la face de Zeus, ou quelques-unes des folles petites créatures de Dieu cabotinant dans les bassins du ruisseau (des patineuses), ou une enseigne sur une clôture abandonnée disant "M.P.Passey, Défense de Passer," ou des terrasses de fougères dans l'ombre humide des séquoias, et tu penses "On est loin de la *beat generation*, dans cette forêt tropicale"— Et je bifurque pour retourner dans mon canyon et je descends le sentier et passe la cabane et me rends au bord de la mer où se trouve le mulet, ruminant sous ce pont de mille pieds ou bien parfois me regardant simplement avec ses gros yeux bruns de Paradis Terrestre— Le mulet est l'animal domestique d'une des familles qui possède une cabane dans le canyon et il, Alf comme je l'appelle, se promène simplement d'un bout du canyon où une clôture l'empêche d'aller plus loin, à l'autre bout où l'océan l'arrête mais c'est un étrange mulet Gauguinesque lorsque tu le vois pour la première fois, laissant ses crottes noires sur le sable blanc immaculé, un mulet immortel et primitif possédant une vallée tout

entière— Finalement j'ai même découvert plus tard l'endroit où Alf dort, c'est comme un bosquet d'arbres sacrés dans cette rêveuse prairie de bruyère— Je donne donc mes dernières pommes à Alf qu'il prend avec ses grosses dents reculées au fond de son doux museau poilu, sans jamais mordre, mâchouillant simplement la pomme dans ma paume ouverte, et s'en retournant en broutant, se tournant pour se gratter le derrière sur un arbre avec un long mouvement érotique qui s'amplifie et s'amplifie jusqu'à ce qu'il se retrouve là avec un gros futoir en érection qui ferait peur à la Prostituée de Babylone et à moi aussi.

Toutes sortes d'étranges et merveilleuses choses comme la troublante évocation Ripleyenne d'un arbre énorme qui est tombé en travers du ruisseau il y a 500 ans et qui a ainsi formé un pont, l'autre bout de son tronc est enterré sous 10 pieds de sol et de végétation, mais au milieu du tronc au dessus de l'eau et c'est assez étrange il y a un séquoia qui s'élève comme s'il était planté dans le tronc, ou comme s'il avait été forcé dedans par la main d'un Dieu, je ne peux pas comprendre et contemple ce spectacle en mâchant assez furieusement pour m'étouffer dans une poignée d'arachides comme un jeune collégien— (et il y a seulement quelques semaines je m'étais cogné la tête en tombant sur la Bowery)— Même lorsque la voiture d'un fermier passe près de moi je m'imagine toutes sortes d'histoires folles, voici Farmer Jones et ses deux filles et me voici avec un séquoia de 60 pieds sous le bras que je traîne en marchant lentement, ils sont surpris et effrayés, "Dormons-nous? quelqu'un peut-il être aussi fort?" ils me le demandent pour se rassurer et ma grosse réponse Zen est "Vous pensez seulement que je suis fort" et je continue mon chemin transportant mon arbre— Et ça me fait rire pendant des heures dans les champs de trèfles— Je passe près d'une vache qui me regarde en lâchant une grosse bouse onirique— De retours à la cabane j'allume le feu et je m'assois en soupirant et j'entends les feuilles rouler sur le toit de tôle, c'est le mois d'août à Big Sur— Je m'endors dans ma chaise et lorsque je m'éveille j'ai devant moi les épais petits bois

tout emmêlés à l'extérieur de la porte et je les reconnait soudainement comme de vieilles images d'autrefois, jusqu'à l'arrangement particulier des bosquets, tronc par tronc, leur allure entortillée, comme une vieille maison familière, mais comme je m'interroge sur tout ce que cette confusion signifie, bang, le vent ferme la porte et emporte l'image!— Alors je conclus "Je vois seulement ce que les portes me laissent voir, qu'elles soient ouvertes ou fermées"— Ajoutant au moment où je me lève, à voix haute et avec l'accent d'un Lord Anglais que personne ne pourrait entendre de toute façon, "An issue broached is an issue smote, Sire," (*Une question abordée est une question réglée, Sire,*) prononçant "issue" comme s'écrivant "issiou"— Et cela me faire rire durant tout le souper— C'est un souper aux pommes de terre enveloppées dans du papier d'aluminium et mises sur le feu, et du café, et des morceaux de jambon en boîte grillés sur la broche, et de la compote aux pommes avec du fromage— Et quand j'allume la lampe pour la lecture d'après-souper, voici qu'arrive le papillon de nuit pour sa nuit de mort contre ma lampe— Après avoir éteint la lampe temporairement, je vois le papillon qui dort sur le mur et qui ne réalise pas que je viens de la rallumer.

Pendant ce temps cependant et soit dit en passant, chaque journée est froide et ennuagée, ou humide, mais pas froide comme le froid de l'est, et chaque soir c'est la brume absolue: jamais une étoile ne se fait voir— Mais il en ressort qu'il s'agit d'une merveilleuse coïncidence comme je le découvrirai plus tard, c'est la "saison humide" et les autres habitants (de fin de semaine) du canyon ne viennent pas pour les weekends, je suis absolument seul pendant des semaines d'affilé (parce que plus tard en août lorsque le soleil aura soudainement vaincu la brume je serai surpris d'entendre rire et bouger de haut en bas de la vallée qui avait été à moi rien qu'à moi, et quand j'essaierai d'aller à la plage pour m'installer et écrire il y aura des familles entières en pique-nique, d'autres plus jeunes stationnant simplement leur voiture sur la haute falaise du pont et descendant à pied) (quelques-uns étaient en réalité des bandes de

voyous criards)— Ça fait que la brume estivale de la forêt tropicale était épatante mais cependant lorsque le soleil pris le dessus en août un horrible changement survint, de terrifiantes et violentes bourrasques de vents de tempête se mirent à envahir le canyon pour faire rugir les arbres avec une effroyable intensité et quelquefois elles se transformaient en une assourdissante bataille entre les arbres qui ébranlait la cabane et te réveillait— Et ce fut une des choses qui contribua à ma crise de folie.

Mais la plus merveilleuse journée fut celle où j'ai oublié complètement qui j'étais où j'étais ou quelle heure il était avec mes pantalons roulés jusqu'aux genoux pataugeant dans le ruisseau et réarrangeant les cailloux et les billots de sorte que l'eau à l'endroit où je me penche (près de la rive sablonneuse) pour puiser de l'eau, au lieu de passer paresseusement en un mince filet au dessus de la boue, avec des insectes dedans, coule maintenant à flot en un pur et profond courant qui gargouille— Je creuse dans le sable blanc et arrange des pierres de fondation de sorte que maintenant je puisse mettre une cruche dedans et la pencher vers le courant pour qu'elle se remplisse instantanément avec de la belle eau claire courante non stagnante et sans insecte— Faire un bief de moulin, c'est comme ça que ça s'appelle— Et parce que maintenant l'eau coule si vite et si abondamment le long de l'endroit sablonneux où l'on puise l'eau je suis obligé de construire une espèce de digue avec des pierres contre le courant de manière à ce qu'il n'emporte pas avec lui le sable de la rive— Je fais ça, je fortifie l'extérieur de la digue avec de plus petits cailloux et finalement au coucher du soleil la tête penchée sur mon entreprise de morveux (comme un gamin qui renifle après avoir joué toute la journée) je commence à faire pénétrer de tout petits gallets dans les espaces entre les roches de manière à ce que l'eau ne puisse pas se faufiler pour emporter la rive, jusqu'au sable le plus fin, une digue parfaite, que je recouvre d'une planche pour permettre aux gens de s'agenouiller lorsqu'ils viennent puiser leur eau bénite— Je regarde le travail de toute une journée, de midi au coucher du soleil,

surpris de voir où je me trouve, qui je suis, ce que j'ai fait— L'innocence absolue comme un Indien se fabriquant un canot tout seul dans la forêt— Et comme je le disais il y a seulement quelques jours j'étais tombé sur la tête sur la "Bowery" et tout le monde pensait que je m'étais fait mal— Alors je me suis fait à souper en chantant une chanson joyeuse et je suis sorti dans le brumeux clair de lune (la lune faisait percer sa blanche luminescence) et je m'émerveillais à surveiller le nouveau courant d'eau claire et ricanante avec ses jolis reflets de lumière— "Et lorsque la brume se sera levée et que les étoiles et la lune seront sorties cette nuit ce sera une magnifique image."

Et des choses du genre— Tout un tas de petites joies comme ça me stupéfiant lorsque plus tard je reviendrais dans l'horreur de ce qui allait suivre pour voir comment tout avait changé et tout était devenu sinistre, même ma pauvre petite plateforme de bois et mon bief de moulin sous la nausée de mes yeux et de mon estomac et mon âme hurlant des milliers de mots déformés, oh— C'est dur à expliquer et le mieux c'est de ne pas mentir.

7

PARCE QUE LE QUATRIÈME JOUR J'AI COMMENCÉ À M'ENNUYER et je l'ai noté dans mon journal avec étonnement, "Déjà l'ennui?"— Même si les gracieux mots d'Emerson me faisaient sortir de cet état car il dit (dans un de ces petits livres en cuir rouge, dans son essai "Self Reliance" un homme "est apaisé et heureux lorsqu'il a mis son coeur à l'ouvrage et qu'il a fait son possible") (ce qui s'applique à la construction d'un insignifiant petit barrage ou à l'écriture de grosses histoires stupides comme celle-ci)— Les mots de cette trompette du matin en Amérique, Emerson, qui annonçait Whitman et qui a dit aussi "L'enfance ne se conforme à personne"— L'enfance de la simplicité d'être tout bonnement heureux dans les bois, ne se conformant aux idées de personne pour savoir quoi faire, ou ce qui devrait être fait— "La vie n'est pas une excuse"— Et lorsqu'un prétentieux et malin abolitionniste philanthropiste l'accusa d'être sourd à la cause de l'esclavagisme il dit "Ton amour au loin est du mépris chez toi" (peut-être le philanthropiste profitait-il de l'aide des nègres de toute manière)— Alors me voici redevenu Ti Jean l'Enfant, jouant, raccommoquant des trous, cuisinant les repas, lavant la vaisselle (il y a toujours une marmite qui bouille sur le feu et chaque fois que j'ai besoin de laver de la vaisselle je n'ai qu'à verser de l'eau chaude dans le plat avec du savon Tide et de la tremper comme il faut et ensuite de l'essuyer comme il faut après l'avoir frotter avec un petit tampon à récurer no5&10)— De longues nuits à réfléchir simplement à l'utilité de ce petit tampon à récurer, ces petites choses jaune cuivre que vous achetez au supermarché pour 10 cennes, pour moi infiniment plus intéressant que ce stupide et insensé roman "Steppenwolf" trouvé dans la cabane et que j'ai lu avec des haussements d'épaules, ce vieux merdeux transpirant le "conformisme" d'aujourd'hui et tout ce temps il se prenait pour un grand Nietzsche, vieil imitateur de Dostoïevsky cinquante ans plus tard (il se sent tourmenté dans un "enfer personnel" comme il le dit

parce qu'il n'aime pas ce que les autres aiment!) — Il vaut mieux à midi observer sur les ailes d'un papillon l'orangée et le noir de Princeton— Mieux vaut aller écouter le son de la mer sur la plage la nuit venue.

Peut-être, cependant, que je n'aurais pas dû aller aussi souvent la nuit me faire peur m'ennuyer m'accabler sur cette plage qui ferait peur à n'importe quel être mortel— Chaque soir après souper vers huit heures j'enfilais mon gros habit de pêche et je prenais mon carnet de notes, mon crayon ma lampe et je descendais le sentier (rencontrant parfois le fantômatique Alf sur mon chemin) et passais sous cet effrayant et vertigineux pont et je voyais à travers la brume sombre devant moi les bouches blanches de l'océan s'élevant vers moi— Comme je connaissais le terrain je marchais tout droit, je sautais le ruisseau, et me rendais à mon coin près de la falaise pas très loin de l'une des grottes où je m'assoiais comme un idiot dans le noir à écrire le son des vagues sur les pages du cahier de notes (un cahier de secrétaire) dont la blancheur brillait dans l'obscurité ce qui me permettait de scribouiller sans avoir besoin de lampe— Je craignais d'allumer ma lampe de peur d'effrayer les gens là-haut sur la falaise en train de déguster leur doux souper— (j'ai découvert plus tard qu'il n'y avait personne là-haut prenant de doux soupers, c'étaient des menuisiers en temps supplémentaire finissant la cabane avec beaucoup d'éclairage)— Et j'avais peur de la marée montante avec ses vagues de 15 pieds bien que je restais-là en espérant qu'Hawaï n'était pas en train d'envoyer un raz-de-marée haut comme Groomus que je n'aurais pas vu venir au loin dans le noir— Un soir j'ai quand même eu peur alors je m'étais assis sur une falaise de 10 pieds au pied de la grande falaise et les vagues font "Rage, il défonce la cage, rage"— "Rouahh rou rarr"— "Crouche"— la manière dont les vagues résonnent particulièrement la nuit— La mer ne parlant pas tant en phrases que par de courtes lignes: "Qui ça?...sui-là?...ah Baa"...Me voilà donc en train d'écrire ces fantastiques niaiseries parce que je sais que James Joyce n'est pas sur la veille de les écrire maintenant qu'il est mort (et j'entrevois "L'an prochain je vais écrire le son

de l'Atlantique qui est différent s'écrasant sur les plages nocturnes de Cornwall, ou peut-être le doux bruit de l'Océan Indien qui déferle à l'embouchure du Gange")— Et je reste tout bonnement assis là à écouter les vagues qui remontent et descendent sur le sable en différents tons de voix "*Ka bloom, kerplosh, ah ropey otter barnacled be, crowsh, are rope the angels in all the sea?*" et ainsi de suite¹ — Je lève le regard de temps à autres pour apercevoir de rares voitures traversant le vertigineux pont et je me demande ce que ces gens pourraient bien dire dans ce morne brouillard s'ils savaient qu'il y a un fou assis mille pieds plus bas dans cette tempestive fureur assis dans le noir écrivant dans le noir— Une sorte de beatnik de la mer, quoique s'il y en a qui veulent me traiter de beatnik pour ÇA qu'il s'essaient pour voir— Les gros rochers noirs semblent bouger— L'affreuse et froide solitude qui rugit, c'est pas tout le monde qui peut faire ça, j'vous l'dis— *Je suis un Breton!* Je crie et la noirceur me répond "*Les poissons de la mer parlent breton*"— Néanmoins je me rends là tous les soirs même si ça ne me le dit pas, c'est mon devoir (et ça m'a probablement rendu fou), et j'écris ces sons de la mer, et tout l'insensé poème "SEA."

C'est toujours si merveilleux de s'éloigner de ça et de revenir dans la forêt plus humaine et à la cabane où le feu est toujours rouge et où tu peux voir la lampe de Bodhisattva, le verre de fougère sur la table, la boîte de thé au jasmin à côté, tout est si gentil et humain après ce déluge de roches là-bas— Alors je me fais un délicieux plat de muffins et je me dis "Béni soit l'homme qui peut faire son propre pain"— Comme ça, pendant les trois semaines, le bonheur— Et je roule mes propres cigarettes, aussi— Et comme je l'ai dit des fois je médite aux fantastiques utilisations que je fais d'articles sans valeurs comme le tampon à récurer, mais à ce sujet je pense aux merveilleuses choses que j'ai dans mon sac-à-dos comme mon mélangeur en plastic à 25 cennes avec lequel je viens juste de faire la pâte à muffin et que j'ai déjà

¹Le poème intégral écrit au bord de la mer se trouve à la fin de ce livre, en annexe, intitulé "SEA": Sounds of the Pacific Ocean at Big Sur. JK.

utilisé dans le passé pour boire du thé chaud, du vin, du café, du whisky et même pour ranger des mouchoirs propres quand je voyageais— La partie supérieure du mélangeur, ma sainte coupe, et je l'ai depuis cinq ans déjà— Et d'autres objets que je possède et qui ont tant de valeur comparés aux choses dispendieuses que j'ai achetées mais que je n'ai jamais utilisées— Comme mon doux chandail noir dans lequel je dors et que je porte maintenant jour et nuit dans l'été humide de Big Sur, par dessus une chemise de flanelle lorsqu'il fait froid, et c'est le chandail parfait pour dormir la nuit dans le sac-de-couchage— Son usage sans fin et ses vertues!— Et parce que les choses dispendieuses sont de mauvaise utilité, comme les pantalons chics que j'avais achetés pour un enregistrement à New York et d'autres émissions de télévision et que je n'ai jamais reportés par la suite, des choses inutiles comme cet imperméable de 40 dollars que je n'ai jamais porté parce qu'il n'y avait pas de fente aux poches (tu paies pour la marque et la soi-disante "griffe") — Un veston en tweed que j'ai acheté pour la télé et que je n'ai jamais reporté par la suite — Deux stupides chemises sport que j'ai achetées pour Hollywood que je n'ai jamais reportées et qui coûtaient 9 dollars chacune!— Et j'en pleure presque de réaliser et de me rappeler le vieux t-shirt vert que j'avais trouvé, s'il-vous-plaît, il y a huit ans, s'il-vous-plaît, au DÉPOTOIR de Watsonville en Californie s'il-vous-plaît, et duquel j'ai retiré le plus grand confort et le plus merveilleux usage— Pour travailler justement à arranger le courant dans le ruisseau pour qu'il coule à la bonne profondeur près de la nouvelle plate-forme de bois pour puiser de l'eau sur la rive, et me perdre dans cette aventure comme un enfant qui s'amuse, ce sont les petites choses qui comptent (les clichés sont des truismes et tous les truismes sont vrais)— Sur mon lit de mort je pourrais me rappeler ce jour dans le ruisseau et oublier le jour où MGM m'a acheté mon livre, je pourrais me rappeler le vieux t-shirt du dépotoir et oublier les robes saphir— Peut-être la meilleure façon de se rendre au Ciel.

Je me rends à la plage durant le jour pour écrire mon poème "Sea", je me tiens-là debout dans le sable près de la mer m'arrêtant pour me gratter une cheville avec un orteil, j'entends le rythme de ces vagues, elles essaient soudainement de me dire "C'est Vierge tu essaies de me pénétrer"— Je m'en retourne faire un pot de thé.

Après-midi d'été—

Mâchant impatiemment

La feuille de jasmin

En plein midi le soleil finit toujours par sortir enfin, fort, frappant sur la haute véranda où je m'assois avec mes livres et du café et un midi je pense aux anciens Indiens qui ont dû habiter ce canyon pendant des milliers d'années, combien cette vallée a dû être la même même si on pouvait remonter aussi loin qu'au dixième siècle, avec des arbres différents c'est tout: ces anciens Indiens étant simplement les ancêtres des Indiens récents de disons 1860— Ôh comme ils ont dû tous mourir en enterrant leurs griefs et leurs émotions— Ôh comme le ruisseau devait être plus haut d'un pouce puisque les opérations forestières des dernières 60 années ont détruit quelques-uns des bassins là-haut dans les collines— Ôh comme les femmes ont dû broyer les noix locales, noix ou tchinois, j'ai fini par trouver les noix naturelles de la vallée et elles ont un goût sucré— Et les hommes chassaient le chevreuil— En réalité Dieu seul sait ce qu'ils ont pu faire je n'y étais pas— Mais c'est la même vallée, un millier d'années de poussière plus ou moins par dessus leurs pas de 960 avant le Christ— Et aussi loin que je puisse porter ma vue le monde est trop vieux pour qu'on puisse parler de lui avec nos mots nouveaux— Nous traverserons la vie (traverserons, traverserons) aussi tranquillement que les gens de cette vallée au dixième siècle mais en faisant un peu plus de bruit et avec quelques ponts et des barrages et des bombes de plus qui ne dureront même pas un million d'années— Le monde n'étant que ce qu'il est, changeant et éphémère, en réalité pas si mal à long terme et rien à redire— Même les

roches de la vallée ont eu des roches comme ancêtres avant elles, il y a un milliard de milliards d'années, qui n'ont laissé aucun cri de protestation— Pas même l'abeille, ou les premiers oursins de mer, ou la moule, ou la patte coupée— Toute la triste histoire du monde avec ses airs de *C'est Ainsi*, juste-là au bout de mon nez alors que je regarde— Et comme je regarde la vallée je réalise aussi qu'il faut que je me fasse à manger et que ce repas ne sera pas différent des repas de ces hommes anciens et de plus ça va être bon— Tout est pareil, la brume dit "Nous sommes brumes et nous volons en nous dissolvant comme des éphémères," et les feuilles disent "Nous sommes feuilles et nous dansons dans le vent, c'est tout, nous venons et allons, poussons et tombons"— Même les sacs en papier sur mon tas d'ordures disent "Nous sommes des sacs en papier faits de la main de l'homme avec de la pulpe de bois, nous sommes fiers d'être des sacs en papier aussi longtemps que cela sera possible, mais nous nous confondrons avec nos soeurs les feuilles dès que viendra la saison des pluies"— Les souches des arbres disent "Nous sommes les souches arrachées du sol par l'homme, quelques fois par le vent, nous avons de grosses racines gavées de terre qui s'abreuvent de la terre"— Les hommes disent "Nous sommes des hommes, nous arrachons les souches des arbres, nous faisons des sacs en papier, nous pensons de sages pensées, nous préparons des repas, nous regardons tout autour, nous faisons de grands efforts pour nous rendre compte que tout est pareil"— Alors le sable dit "Nous sommes le sable, nous le savons déjà," et la mer dit "Nous sommes toujours le va-et-vient, la chute et le splash"— Le ciel bleu vide de l'espace dit "Tout ça me revient, puis s'en va à nouveau, et revient à nouveau, et repart à nouveau, et je m'en fous, ça m'appartient toujours"— Le ciel bleu ajoute "Ne m'appelez pas éternité, appelez-moi Dieu si ça vous plaît, vous tous grands discoureurs êtes au paradis: la feuille est paradis, la souche de l'arbre est paradis, le sac en papier est paradis, l'homme est paradis, la brume est paradis"— Peux-tu t'imaginer qu'un homme avec des visions aussi merveilleuses puisse virer fou un mois plus tard? (parce que tu dois admettre que tous ces sacs en papier et ces sables parlants disaient la vérité)— Mais je me

souviens avoir vu un tas de feuilles se faire emporter par le vent et se retrouver dans le ruisseau, puis se faire entraîner rapidement vers la mer, me faisant ressentir même à ce moment une indicible horreur "Oh mon Dieu, nous sommes tous balayés vers la mer peu importe ce qu'on sait ou dit ou fait"— Et un oiseau qui s'était perché sur une branche tordue est soudainement disparu sans que j'en aie connaissance.

8

MAIS IL Y A DES BROUILLARDS NOCTURNES BAIGNÉS DE LUNE, la floraison des flammes dans le poêle-à-bois— Il y a le don d'une pomme au mulet, que ses grosses babines saisissent— Il y a le geai bleu buvant mon lait condensé en jetant sa tête en arrière avec un filet de lait sur son bec— Il y a le grappillage du raton-laveur ou du rat là-bas, la nuit— Il y a la pauvre petite souris mangeant son repas du soir dans l'humble coin où j'ai placé une appétissante petite assiette pleine de fromage et de friandises au chocolat (parce que mes jours où je tuais les souris sont comptés)— Il y a le raton-laveur dans son brouillard, l'homme à son feu de bois, et ce sont deux solitudes pour Dieu— Il y a moi qui reviens de ma séance nocturne sur le bord de la mer comme un vieux Bhikku marmonnant et trébuchant dans le sentier— Il y a moi qui projette sa lampe de poche sur un raton-laveur qui soudainement grimpe sur un arbre son petit coeur débattant de peur mais je lui lance en québécois "*Allo ti bonhomme*"— Il y a le bocal d'olives, 49 cennes, importées, farcies aux piments, je les mange une par une imaginant de tardifs après-midi sur les collines de Grèce— Et il y a mon spaghetti à la sauce tomate et ma salade à l'huile et au vinaigre et ma compote aux pommes ma chère et mon café noir et mon fromage Roquefort et mes noix comme desserts, ma chère, tout ça dans les bois— (Dix délicieuses olives lentement mastiquées à minuit c'est quelque chose que personne n'a jamais fait dans un restaurant chic)— Il y a le moment présent plein d'embûches dans la forêt enchevêtrée— Il y a l'oiseau soudainement tranquille sur sa branche pendant que son épouse le regarde— Il y a la grâce d'un manche de hache aussi gracieux qu'un ballet d'Eglevsky— Il y a la "Montagne de Mien Mo" illuminée dans la bruine lunaire du mois d'août brumeux parmi d'autres sommets magnifiques et embrumés s'élevant en gradins diffus teintés de rose dans la nuit comme les classiques peintures sur satin de la Chine et du Japon— Il y a une bibite, une pauvre petite créature sans ailes se

noyant dans une boîte d'eau, je la sors et elle se promène comme une idiote sur la véranda jusqu'à ce que je me lasse de regarder— Il y a l'araignée dans la bécosse toute à ses affaires— Il y a ma provision de bacon qui pend accroché au plafond de la cabane— Il y a le rire du huard dans la lune en brouillard— Il y a le hibou qui hulule dans d'étranges arbres de Bodhidharma— Il y a les fleurs et les billots de séquoïa— Il y a le simple feu de bois et son entretien minutieux mais qu'on fait sans y penser et qui est une activité qui comme toutes les activités est une non-activité (Wu Wei) cependant c'est une méditation en elle-même spécialement parce que tous les feux de bois, comme tous les flocons de neige, sont différents à chaque fois— Oui, il y a l'exhalation résineuse de la bûche de séquoïa enveloppée de flammes— Oui la bûche de séquoïa dont le bout est scié se transforme en charbon et ressemble à une cité de Gandharvas ou à une butte dans l'ouest au coucher du soleil— Il y a le balai du bhikku, la bouilloire— Il y a la douce dentelle de mousse sur le sable, la mer— Il y a toutes ces préparations passionnées pour un sommeil décent comme le soir où je cherche mes bas de nuit (pour ne pas salir l'intérieur de mon sac de couchage) et où je me retrouve en train de chanter "A donde es me sockiboos?"— Oui et en bas dans la vallée, il y a mon mulet, Alf, le seul être vivant en vue— Il y a en plein milieu du sommeil l'apparition de la lune— Il y a la substance universelle qui est divine parce que d'où ailleurs peut-elle être?— Il y a la famille de chevreuil à la brunante dans le chemin de terre— Il y a le ruisseau qui toussote du côté de la clairière— Il y a la mouche sur mon pouce qui se frotte le nez puis qui saute sur la page de mon livre— Il y a l'oiseau-mouche balançant sa tête de gauche à droite comme un voyou— C'est tout ça, et mes subtiles réflexions, même dans mes chansonnettes composées pour la mer "J'ai fait pipi dans la grande tasse, acide dans l'acide, de moi à toi" mais j'ai quand même sombré dans la folie trois semaines plus tard.

Mais qui pourrait bien devenir fou après avoir été si détendu: mais attends: il y a des signes que quelque chose ne tourne pas rond.

9

LES PREMIERS SIGNES sont apparus après cette merveilleuse journée où j'étais allé me balader en remontant le chemin du canyon jusqu'à l'autoroute près du pont où se trouvait la boîte aux lettres d'un fermier dans laquelle je pouvais expédier des lettres (une lettre à ma mère dans laquelle je lui disais d'embrasser Tyke, mon chat, et une lettre à mon vieil ami Julien adressée à Coaly Rustnut de Runty Onenut) et comme je montais là-haut je pouvais apercevoir le paisible toit de ma cabane tout en bas et à un demi-mile dans les vieux arbres, la véranda, le vieux lit de camp où j'avais dormi, et mon vieux mouchoir rouge sur le banc près du lit (un simple petit spectacle: le spectacle de mon mouchoir à un demi-mile de là me rendant inexplicablement heureux)— Et à mon retour j'arrête pour méditer dans le bosquet d'arbres où Alf le Mulet Sacré dort et je vois les roses de l'être nouveau sous mes paupières fermées aussi clairement que j'avais vu mon mouchoir et aussi mes propres empreintes de pas dans le sable de la plage à partir du pont tout là-haut, vu, ou entendu, les mots "Roses de l'Être Nouveau" alors que j'étais assis les jambes croisées dans le sable doux de la clairière, entendu cette affreuse tranquillité au coeur de la vie, mais me sentant étrangement déprimé, comme si c'était une prémonition du lendemain— Quand je me suis rendu sur la plage durant l'après-midi et que j'ai pris une profonde inspiration de Yogi pour me nourrir de tout ce bon air marin j'ai pris d'une certaine manière une overdose d'iode, ou de malheur, peut-être les grottes marines, peut-être les cités d'algues, quelque chose, mon coeur battant soudain la chamaille— Pensant m'enivrer des vibrations locales me voilà plutôt en train de m'évanouir mais ce n'est pas un évanouissement d'extase comme saint François, ça vient vers moi sous la forme de l'horreur d'un éternel état de maladie mortelle qui m'habite— Qui est en moi et tous les autres— Je me suis senti complètement privé de tout mécanisme de protection comme des pensées sur la vie ou des méditations sous les arbres et "l'absolu" et toute

cette merde, en fait les autres pitoyables mécanismes qui consistent à faire le souper ou se dire "Qu'est-ce que je fais en suite? Je coupe du bois?"— Je me vois damné, pitoyable— Une affreuse prise de conscience que toute ma vie je me suis menti à moi-même en pensant qu'il y avait toujours quelque chose d'autre à faire pour faire durer le bal alors que je ne suis maintenant qu'un clown malade comme le sont tous les autres— Et tout et tout, comme c'est pitoyable, ce n'est même pas une espèce d'effort animé par le gros bon sens pour soulager l'âme prise dans cette horrible condition (de désespoir humain) alors je me retrouve assis dans le sable après m'être presque évanoui et je regarde les vagues qui tout d'un coup ne sont plus du tout des vagues, avec sur le visage l'expression la plus empâtée et la plus accablée je suppose que Dieu si Il existe ait jamais vu de toute sa carrière cinématographique— *Éh vache, je hais écrire*— Toutes mes ruses mises à nu, même la prise de conscience qu'elles sont mises à nu elle-même mise à nu comme un tas de bêtises— La mer semble me crier VA VERS TES DÉSIRES NE RESTE PAS ICI— Parce qu'après tout la mer doit être comme Dieu, Dieu ne nous demande pas de broyer du noir et de souffrir et de nous assoir près de la mer dans le froid de minuit pour l'amour d'écrire des sons sans utilités, il nous a donné le libre arbitre après tout pour que nous traversions la mauvaise vie mortelle pour atteindre le Paradis peut être je l'espère— Mais quelques misérables comme moi ne le savent même pas, quand ça nous arrive nous sommes surpris— Ah, la vie est de toute manière une porte, un chemin, un sentier vers le Paradis, pourquoi ne pas vivre pour le plaisir la joie l'amour ou une fille à notre goût près d'un feu de bois, pourquoi ne pas satisfaire nos désirs et RIRE...mais je me suis enfui de cette grève et n'y suis jamais revenu sans cette pensée secrète: qu'on ne me veut pas là-bas, que j'étais un fou au départ d'aller m'assoir-là, la mer a ses vagues, l'homme a ses feux de bois, point final.

Ça c'était la première indication de mon capotage à venir— Mais aussi le jour où j'ai quitté la cabane pour faire du pouce jusqu'à Frisco et voir tout le monde et me

voilà maintenant fatigué de ma nourriture (j'avais oublié d'apporter du jello, t'as besoin de jello après tout ce gras de bacon et ce cornmeal dans les bois, tout bûcheron a besoin de jello) (ou de coke) (ou de quelque chose)— Mais c'est l'heure de partir, j'ai peur à présent de l'explosion d'iode que j'ai reçue sur la grève et de l'ennui de la cabane alors je prends pour 20 dollars de nourriture périssable et je l'étends sur une planche sous la véranda pour les geais bleus et le raton-laveur et la souris et toute la bande, et je pars— Mais avant de partir je réalise que ce n'est pas ma propre cabane (ceci est le deuxième signe de ma folie), je n'ai aucun droit de cacher le poison à rat de Monsanto, comme je l'ai fait, nourrissant la souris à la place, comme je l'disais— Alors comme un hôte respectueux qui se trouve dans la cabane d'un autre homme j'enlève le couvercle de la boîte à poison mais je fais un compromis en laissant simplement la boîte sur l'étagère la plus haute, comme ça personne ne peut se plaindre— Et je m'en vais comme ça— Mais durant mon absence, mais— Vous allez voir.

10

L'ESPRIT CALME ET RESSAISI et détaché, comme dirait Hui Neng, je m'éloigne en dansant de ma douce retraite, le sac au dos, après seulement trois semaines et en réalité après seulement 3 ou 4 jours d'ennui, avide de retourner à la ville— "Tu pars dans la joie et dans la tristesse tu reviens" dit Thomas à Kempis parlant de tous les fous qui s'en vont à la recherche du plaisir comme ces collégiens du samedi soir qui se dépêchent vers la voiture en claquant du talon sur le trottoir ajustant leur cravate et se frottant les mains avec une ferveur pleine d'anticipation, tout ça pour se retrouver de toute façon le dimanche matin dans un lit brouillé que leur mère doit faire— C'est une journée magnifique que celle où je sors du chemin de ce canyon spectral et m'embarque sur l'autoroute de la côte, de ce côté-ci du pont de Raton Canyon, et ils sont là, des milliers et des milliers de touristes conduisant lentement dans les hautes courbes lançant des aah! et des ôôh! à tout ce vaste panorama bleu-mer déferlant et s'attaquant à la côte Californienne— Je pense que je vais très rapidement trouver quelqu'un pour m'emmener à Monterey et de là prendre l'autobus et être à Frisco en début de soirée pour une virée d'ivrognes à crier avec la bande, j'ai l'impression en fait que Dave Wain devrait être de retour maintenant, ou que Cody va être prêt pour une bombe, et il va y avoir des filles, et tout et tout, oubliant complètement qu'il y a à peine trois semaines j'ai été chassé de cette saleté de ville par l'horreur— Mais la mer ne m'a-t-elle pas dit de m'enfuir à nouveau vers ma propre réalité?

Mais c'est magnifique surtout d'avoir devant soi en direction nord la vaste étendue de ce littoral ondulant bordé vers le continent de montagnes rêvassant sous de paresseux nuages, comme un scène de la vieille Espagne, ou à plus proprement parler comme une scène de la véritable Californie, espagnole dans son essence et sa vérité, la vieille côte de pirates du vieux Monterey juste-là, tu peux voir ce que les Espagnols ont dû penser lorsqu'ils sont arrivés par derrière la pointe dans leurs flamboyants

sloops et ont aperçu toute cette riche terre de rêve derrière le paillason blanc du littoral— Comme un Eldorado— La vieille magie de Monterey et de Big Sur et de Santa Cruz— Alors plein de confiance j'ajuste la courroie de mon sac à dos et je commence à marcher péniblement le long de la route en regardant par dessus mon épaule pour faire du pouce.

C'est la première fois que je fais du stop depuis des années et je me rends rapidement compte que les choses ont changé en Amérique, plus personne ne s'arrête maintenant, (mais bien sûr c'est encore plus vrai sur une route touristique comme celle-ci sans camions ni personnes qui voyagent par affaires)— De longues et minces voitures familiales suivant d'autres familiales viennent passer doucement, elles sont de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et pastel en plus, rose, bleu, rouge, blanc, le mari est assis sur le siège du conducteur avec un grand et ridicule chapeau de vacancier muni d'une longue visière de baseball lui donnant un air stupide et idiot— A ses côtés se tient l'épouse, la patronne de l'Amérique, portant des verres fumés et un sourire moqueur, même s'il voulait me prendre moi ou quelqu'un d'autre elle l'en empêcherait— Mais sur les deux profondes banquettes arrières il y a des enfants, des enfants, des millions d'enfants, de tous âges, ils se chamaillent et crient pour de la crème glacée, ils répandent de la vanille partout sur les protège-sièges en Tartan— De toute façon il ne reste plus assez de place pour un pouceux, bien qu'on pourrait concevoir que le pauvre bougre puisse être accepté à l'arrière de la familiale comme un doux bandit ou un assassin silencieux, mais pas ici, hélas! voici dix milles portemanteaux d'habits pressés et nettoyés à sec de toutes grandeurs pour que la famille ait l'air de millionnaires à chaque fois qu'ils s'arrêtent le long de la route pour des oeufs et du bacon— À chaque fois que les pantalons du bonhomme commencent un peu à se froisser sur le devant il doit aller s'en chercher une paire plus fraîche sur le portemanteau à l'arrière et ça continue, comme ça, tristement, bien qu'en secret il ait rêvé pour ses vacances annuelles d'un voyage de pêche comme dans le bon vieux

temps seul ou avec ses amis — Mais le PTA (*parents teachers association*) a eu le dernier mot sur chacun de ses désirs à l'heure qu'il est, les années soixante, ce n'est plus le moment pour lui de soupirer après la rivière Big Two Hearted et ses vieux pantalons ramollis et la brochette de poissons sous la tente, ou le feu de bois avec le Bourbon du soir— C'est l'heure des motels, du service à l'auto, ramener des serviettes en papier à toute la gang dans la voiture, faire nettoyer la voiture avant le voyage de retour— Et s'il pense qu'il va pouvoir explorer les routes secrètes de l'Amérique il se trompe, la dame derrière les verres fumés du sarcasme est maintenant devenue le navigateur et est assise là grimaçant à sa carte routière sur laquelle les trajets sont préalablement soulignés au crayon bleu gracieuseté des fonctionnaires en cravates aux vacanciers d'Amérique qui porteraient bien eux aussi des cravates (au point où ils en sont) mais la mode des vacances est aux chemises sports, aux chapeaux à longue visière, aux verres fumés, aux pantalons pressés et aux souliers de bébé trempés dans la peinture dorée qui pendent du rétroviseur— Me voici donc debout sur cette route avec mon malheureux sac à dos mais probablement aussi avec cette expression d'horreur sur mon visage après toutes ces nuits passées sur la grève sous les falaises géantes, ils voient en moi l'apothéose inverse de tous leurs rêves de vacanciers et bien sûr passent sans s'arrêter— Cet après-midi là à peu près 5 milles ou probablement 3 milles autos sont passées sans jamais avoir même rêvé de s'arrêter— Ce qui de toute façon ne me dérangeait pas du tout parce qu'à première vue je me disais en voyant cette longue et magnifique côte jusqu'à Monterey "Bien j'vais le faire à pied, c'est seulement 14 miles, ça devrait être facile"— Et chemin faisant il y a tout un tas de choses intéressantes à voir de toute manière comme les phoques qui aboient sur les rochers en bas, ou de paisibles vieilles fermes en bois rond sur les collines de l'autre côté de la route, ou de soudaines étendues qui s'étirent avec d'oniriques prairies bordant la mer où des vaches broutent et broutent devant le spectacle écran géant d'un Pacifique bleu à perte de vue— Mais parce que je porte des "desert boots" qui ont des semelles passablement minces, et que le soleil frappe dur sur le goudron de la route,

la chaleur finit par pénétrer à l'intérieur de mes chaussures et je commence à développer des ampoules aux pieds— Je commence à boîter et à me demander ce qui m'arrive quand je réalise que j'ai des ampoules— Je m'assois le long du chemin et je regarde— Je sors ma trousse de premiers soins et applique de l'onguent et mets des tampons et je continue ma route— Mais le poids du sac à dos et la chaleur de la route combinés augmentent la douleur des ampoules jusqu'à ce que finalement je réalise que je dois faire du pouce sinon je n'me rendrai jamais à Monterey.

Mais les touristes que Dieu les bénisse après tout, ils ne peuvent savoir, ils pensent seulement que je fais une joyeuse promenade avec mon sac à dos et ils passent leur chemin, même si je me sors le pouce— Je suis découragé parce que je suis vraiment un naufragé maintenant, et bien que j'aie déjà fait sept miles il m'en reste encore sept à faire et je ne peux pas faire un pas de plus— J'ai aussi très soif et il n'y a aucune station service ou quoi que ce soit le long de la route— Mes pieds sont fichus et brûlés, la journée se transforme en une journée de complète torture, de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi je négocie ces neuf miles ou à peu près, quand finalement je dois m'arrêter et m'asseoir et essuyer le sang de mes pieds— Et quand j'ai soigné mes pieds et remis mes chaussures à nouveau, pour reprendre ma marche, je ne peux à peine y parvenir qu'en faisant de petits pas sur la pointe des pieds comme Babe Ruth, me tortillant les pieds de toutes les façons que je peux penser afin de ne pas peser trop fort sur une ampoule plus qu'une autre— Ça fait que les touristes (moins nombreux maintenant que le soleil commence sa descente) peuvent maintenant voir qu'il y a un homme sur l'autoroute boîtant sous un lourd sac à dos et qui veut se faire embarquer, mais ils ont toujours peur que ce soit l'auto-stoppeur d'Hollywood avec un fusil dissimulé et de plus il a un sac sur le dos comme s'il venait tout juste de s'échapper de Cuba— Ou bien de toute manière il a des corps démembrés dans son sac à dos— Mais comme je le disais je ne les blâme pas.

La seule voiture à passer qui m'aurait prise à bord s'en va dans la mauvaise direction, vers Sur, et c'est une sorte de vieille bagnole bruyante avec à son bord un gros chansonnier barbu style "South Coast Is the Lonely Coast" qui m'envoie la main mais finalement un petit camion s'arrête et m'attend cinquante verges devant moi et je cours la distance en boitant avec des poignards sous mes pieds— C'est un gars avec un chien— Il va me conduire à la prochaine station service, puis partir dans une autre direction— Mais quand il entend mon histoire d'ampoules il m'emmène directement au terminus d'autobus de Monterey— Un simple geste de gentillesse— Sans aucune raison particulière, et je ne me suis aucunement plaint de mes plaies, je l'ai juste mentionné.

Je lui offre une bière mais il s'en retourne à la maison pour souper alors je rentre dans le terminus et j'me nettoie et j'me change et j'ramasse mes affaires, je les range dans un casier, j'achète un billet d'autobus, et je m'en vais tranquillement en boitant dans la brume bleue du soir des rues de Monterey léger comme une plume et heureux comme un millionnaire— La dernière fois que j'ai fait du pouce— Et PERSONNE QUI N'ARRÊTE c'est un signe.

11

LE SIGNE SUIVANT SE PRÉSENTE DANS FRISCO-MÊME où après une nuit de parfait sommeil dans un hôtel de bas-fond je m'en vais voir Monsanto à sa librairie le City Lights et il me sourit et est heureux de me voir et me dit "On s'apprêtait à aller te rendre visite la fin de semaine prochaine t'aurais dû attendre," mais il y a quelque chose d'autre dans sa physionomie— Lorsqu'on se retrouve seul il me dit "Ta mère a écrit et dit que ton chat est mort."

D'habitude la mort d'un chat ne signifie pas grand chose pour la plupart des hommes, beaucoup pour quelques-uns, mais pour moi, et ce chat, c'était exactement et sincèrement et je ne mens pas comme la mort de mon petit frère— J'aimais Tyke de tout mon coeur, il était mon bébé qui lorsqu'il n'était qu'un chaton pouvait dormir dans la paume de ma main avec sa petite tête qui pendait, ou se contentait de ronronner, pendant des heures, aussi longtemps que je l'tenais de cette manière, que je marche ou que je sois assis— Il était comme une fourrure molle enroulée autour de mon poignet, je pouvais l'enrouler autour de mon poignet ou m'en faire une encolure il se contentait de ronronner et ronronner et même lorsqu'il était devenu gros je continuais à le tenir de cette manière, je pouvais même tenir ce gros chat dans mes deux mains tendues au dessus de ma tête et il se contentait de ronronner, il avait une entière confiance en moi— Et quand j'étais parti pour ma retraite dans les bois je l'avais soigneusement embrassé et instruit de m'attendre, "*Attends pour mué kitigingo*"— Mais ma mère disait dans la lettre qu'il était mort la NUIT APRÈS MON DÉPART!— Mais peut-être comprendriez-vous mieux en voyant et en lisant par vous-même la lettre:

"Le dimanche 20 juillet, 1960, Cher fils, j'ai bien peur que tu n'aimes pas ma lettre parce que je n'ai que de mauvaises nouvelles pour toi en ce moment. Je ne sais pas trop comment te dire ça mais ramasse ton courage Chéri. Je traverse un enfer moi-même. Petit Tyke nous a *quittés*. Samedi toute la journée il allait bien et semblait prendre des forces, mais tard le soir je regardais un film de fin de soirée à la télé. Juste aux alentours de 1:30 h. du matin il s'est mis à roter et à vomir. Je suis allé vers lui et j'ai essayé de le soigner mais sans *résultats*. Il grelottait comme s'il avait froid alors je l'ai enveloppé dans une couverture alors il s'est mis à vomir partout sur moi. Et il s'est éteint comme ça. Je n'ai pas besoin de te dire comment je me sens et ce que j'ai enduré. Je suis restée debout jusqu'à ce que le jour se *lève* et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le ranimer mais c'était inutile. J'ai réalisé vers 4 heures du matin qu'il était mort alors à six heures je l'ai enveloppé dans une couverture propre— et à 7 heures je suis sortie pour lui creuser une tombe. Je n'ai jamais rien fait de toute ma vie d'aussi douloureux que d'enterrer mon bien-aimé petit Tyke qui était aussi humain que toi et moi. Je l'ai enterré sous les vignes de chèvrefeuille, dans le coin de la clôture. Je ne peux pas dormir ou manger. Je continue à regarder vers la porte de la cave en espérant le voir entrer et m'appeler *Ma Wow*. Je suis complètement malade et la chose la plus étrange est survenue pendant que j'enterrais Tyke, tous les oiseaux noirs que j'ai nourris tout l'hiver semblaient comprendre ce qui se passait. Je te le jure mon garçon ce n'est pas une menterie. Il y en avait des tas et des tas qui volaient autour de ma tête et qui piaillaient, et qui se sont installés sur la clôture, une heure entière après que Tyke fut couché pour son dernier repos— c'est quelque chose que je n'oublierai jamais— Je voudrais avoir eu une caméra à ce moment-là mais Dieu et Moi savons et avons vu. Maintenant mon Chéri je sais que c'est quelque chose qui va te faire mal mais il fallait que je te le dise d'une manière ou d'une autre...J'ai tellement mal, pas dans mon corps mais dans mon coeur...Je ne peux simplement pas croire ou réaliser que mon Magnifique petit Tyke n'est plus— et que je ne le verrai plus sortir de sa petite "Cabane" ou Marcher à travers le gazon vert...P.S. Je dois démolir la cabane de

Tyke, je ne peux tout simplement pas passer là et la voir vide— comme elle l'est. Bien Chéri, écris-moi vite encore et prend soin de toi. Prie le vrai "Dieu"— Ta vieille Mère X X X X X X."

Alors lorsque Monsanto m'apprend la nouvelle et que je suis assis là *souriant* du bonheur que ressentent tous ceux qui après une longue solitude sortent ou bien du bois ou bien d'un lit d'hôpital, bang, mon coeur s'effondre, il s'effondre en fait avec la même impuissance que j'ai ressentie quand j'ai aspiré la profonde et malheureuse bouffée sur la grève— Toutes les malédictions se liant ensemble.

Monsanto voit que je suis terriblement triste, il voit mon petit sourire (le sourire qui m'était venu à Monterey alors que j'étais si heureux d'être de retour dans le monde après les solitudes et que je marchais partout dans les rues confus comme une Joconde à la vue de n'importe quoi)— Il voit bien maintenant que ce sourire s'est fondu en un maladif chagrin— Bien sûr il ne peut pas savoir puisque je ne lui ai pas dit et ne veux pas vraiment lui dire maintenant, que mes relations avec mon chat et les autres chats précédents ont toujours été un peu fêlées: une sorte d'identification psychologique avec mon frère Gérard décédé qui m'avait appris à aimer les chats quand j'avais trois ou quatre ans et que nous avions l'habitude de nous étendre à plat ventre sur le plancher pour les regarder laper le lait— La mort de mon "petit frère Tyke" en effet— Monsanto qui me voit si déprimé me dit "Peut-être devrais-tu retourner à la cabane pour quelques semaines de plus— ou bien vas-tu te saouler à nouveau?"— "Tu parles si j'vais me saouler"— Parce que de toute façon tout est en effervescence, tout le monde attend, j'ai imaginé des milliers de partys sauvages dans les bois— En fait c'est une chance que j'aie appris la mort de Tyke dans l'excitante ville de San Francisco ma favorite, si j'avais été à la maison lorsqu'il est mort je serais devenu fou d'une manière différente, mais bien que je sois sorti me saouler avec les gars et que de temps à autres cet amusant petit sourire de joie me soit revenu à mesure que je buvais, et disparu à nouveau parce que maintenant le sourire lui-même était

devenu un rappel de la mort, la nouvelle m'a rendu fou de toute façon à la fin de la saoulerie de trois semaines, s'installant finalement en moi en cette terrible journée de Sainte Caroline De La Mer comme je peux aussi l'appeler— Tout ça, très nébuleux jusqu'à ce que j'explique.

De toute façon pendant ce temps le pauvre Monsanto un homme de lettres voudrait bien s'accorder le plaisir de bavarder écriture avec moi et apprendre ce que tout le monde fait, et Fagan entre alors dans le magasin (en bas près du vieux secrétaire à rouleau de Monsanto qui lui aussi me remplit de tristesse parce que ça a toujours été mon ambition de jeunesse de finir comme une sorte d'homme d'affaires littéraires avec un secrétaire à rouleau, combinant l'image de mon père avec ma propre image d'écrivain, ce que Monsanto sans même y penser a réussi à faire en criant lapin)— Monsanto avec ses grosses épaules, ses gros yeux bleus, sa peau rosée et scintillante, cet éternel sourire bien à lui qui lui a valu le surnom de Smiler au collège et un sourire qui te fait te demander souvent "Est-il réel?" jusqu'à ce que tu réalises que si Monsanto arrêta un jour de sourire comment le monde pourrait-il bien continuer à tourner— Il avait ce genre de sourire trop inséparablement lié à sa personne pour qu'il puisse vraisemblablement disparaître— Des mots des mots des mots mais c'est un chic type comme je vais le montrer et maintenant avec une véritable sympathie d'homme pour un autre homme il croit réellement que je ne devrais pas partir sur une galère si je me sens si mal, "En tout cas," dit-il, "tu peux y retourner un peu plus tard hein"—"OK Lorry"— "As-tu écrit quelque chose?"—"J'ai écrit les sons de la mer, j'veais tout te raconter ça— Ç'a été les trois plus merveilleuses semaines de ma vie maudit et y fallait que c't'affaire-là arrive, pauvre petit Tyke— T'aurais dû le voir un magnifique gros Persan jaune de la race qu'ils appellent calico"— "Eh bien t'as toujours mon chien Homer, et comment était Alf là-bas?"—"Alf le Mulet Sacré, hi-han, y s'tient dans les bosquets d'arbres tout l'après-midi et soudainement tu l'aperçois c'est presque effrayant, mais je l'ai nourri de pommes et de céréales de blé concassé et tout" (et je pensais aux animaux qui sont si tristes et si patients en me souvenant des yeux de Tyke et des yeux de Alf, ah la mort, et

quand on pense que cette étrange et scandaleuse mort arrive aussi aux humains, et oui à Smiler aussi, pauvre Smiler, et au pauvre Homer son chien, et à nous tous)— Je me sens également déprimé parce que je sais dans quel horrible état ma mère doit se trouver toute seule à la maison sans son petit chum à trois milles miles d'ici (et de fait nom de Dieu j'ai appris plus tard que de stupides beatniks qui essayaient de me voir ont brisé la fenêtre de la porte d'en-avant pour rentrer dans la maison et lui ont tellement fait peur qu'elle a barricadé la porte avec des meubles tout le reste de l'été).

Mais il y a le vieux Ben Fagan ricanant et tirant sur sa pipe alors qu'est-ce ça peut bien faire, pourquoi déranger des hommes d'âge mûr et par surcroît des poètes avec des problèmes personnels— Alors Ben et moi et son chum Jonesy lui aussi un fumeur de pipe qui aime ricaner nous nous rendons dans un bar (Mike's Place) et on sirote quelques bières, au départ j'me jure que je n'vais pas me saouler après tout, on se rend même dans un parc pour une longue discussion sous le chaud soleil qui se transforme toujours en un délicieux et frais brouillard de crépuscule dans cette ville d'entre les villes— On est assis dans le parc de l'église italienne à observer les enfants qui s'amuse et les gens qui déambulent, je ne sais pourquoi mais la vue d'une blonde qui semble se dépêcher me rend perplexe "Où va-t-elle? a-t-elle un matelot comme amant secret? va-t-elle seulement finir un travail de dactylo après les heures régulières? qu'est-ce qui arriverait Ben si nous savions où vont chacune de ces personnes qui passent, vers une porte, un restaurant, quelque histoire d'amour secrète"— "Tu sonnes comme si tu avais emmagasiné beaucoup d'énergie et d'intérêt pour la vie dans les bois"— Et Ben sait de quoi il parle parce qu'il a passé des mois dans la nature lui aussi, tout seul— Le vieux Ben, plus mince qu'il était à la folle époque de nos jours de Clochards célestes il y a cinq ans, un peu maigre en fait, mais toujours le même vieux Ben qui se couche tard le soir ricanant à la lecture des Écritures du Lankavatara et écrivant des poèmes sur les gouttes de pluie— Et il me connaît bien, il sait que je vais me saouler ce soir et en principe pendant des semaines et des semaines et qu'une bonne journée dans les

semaines à venir je vais être tellement à bout que je ne serai plus capable de parler à personne et il va venir me rendre visite et simplement s'asseoir près de moi fumant silencieusement sa pipe, pendant que je dormirai— C'est ce genre de gars-là — Et moi qui essaie de lui expliquer à propos de Tyke mais il y a des personnes qui aiment les chats et d'autres non, bien que Ben a toujours un petit chaton aux alentours de sa piaule— Sa piaule a généralement un tapis de paille tressée sur le plancher, avec un coussin sur lequel il s'assoit les jambes croisées, près d'un pot de thé fumant, ses étagères pleines de livres de Stein, Pound et Wallace Stevens— Un étrange poète tranquille qui commençait à peine à être reconnu comme un grand sage optimiste et secret (une de ses lignes "Quand je quitte la ville tous mes amis retournent danser")— Et je suis en route vers la danse en ce moment.

Parce que de toute façon ce vieux Dave Wain est de retour et que Dave comme je peux le voir se frotte les mains à l'idée d'une autre foire sauvage avec moi comme celle de l'année précédente lorsqu'il m'avait reconduit de la côte ouest jusqu'à New York, avec George Baso le petit maître Zen japonais branché assis les jambes croisées sur un matelas à l'arrière de la Jeep de Dave (Willie la Jeep), un extraordinaire voyage à travers Las Vegas, St-Louis, s'arrêtant dans des motels dispendieux et ne buvant rien d'autre que le meilleur Scotch directement du goulot tout le long du voyage— Y a-t-il une meilleure manière de retourner à New York, j'aurais pu dépenser 190 dollars sur un avion— Et Dave n'a jamais rencontré le grand Cody et il va vouloir le voir— Alors Ben et moi on quitte le parc et on marche lentement jusqu'au bar de la rue Columbus et je commande mon premier bourbon et ginger ale.

Les lumières brillent dehors sur ce fantastique jouet qu'est la rue, je peux sentir la joie qui monte dans mon âme— Je me souviens maintenant de Big Sur avec un amour et une agonie qui me pénètrent et même la mort de Tyke semble se fondre dans tout ça et je ne réalise pas l'horreur de tout ce qui s'en vient— Nous appelons Dave

Wain qui est de retour de Reno et le voici qui arrive bruyamment au bar conduisant avec ce style jeepsteur qui lui va si bien (il était autrefois chauffeur de taxi) parlant tout le temps en conduisant sans commettre d'erreurs, en réalité un aussi bon chauffeur que Cody bien que j'ai de la difficulté à m'imaginer que quelqu'un puisse être aussi bon et j'ai posé la question à Cody le jour suivant— Mais les vieux chauffeurs jaloux font toujours ressortir les erreurs des autres et il rouspète, "Oui mais ton Dave Wain prend mal ses courbes il ralentit et même parfois applique un peu les freins au lieu de simplement accélérer en négociant la courbe, les courbes y faut que tu les *travailles*"— C'est maintenant évident, et j'ouvre la parenthèse, qu'il y a tellement de choses à dire de ces trois semaines fatidiques qui suivirent que c'est presque impossible de trouver un endroit par où commencer.

C'est comme la vie, en fait— Comme tout cela est complexe! — "Et qu'est-il arrivé au petit George Baso, les gars?"— "Le petit George Baso est probablement en train de mourir de la tuberculose dans un hôpital dans le coin de Tulare"— "Dis-moi pas, Dave, il faut aller le voir"— "Oui monsieur, faisons ça demain"— Comme toujours Dave n'a pas d'argent mais peu importe ça ne me dérange pas du tout, j'en ai plein, je sors le jour suivant et encaisse 500 dollars de chèques de voyage de façon à ce que moi et Dave puissions avoir du vrai bon temps— Dave aime bien manger et bien boire et moi aussi— Mais il a ramené avec lui de Reno un jeune flo du nom de Ron Blake qui est un adolescent bien mis aux cheveux blonds qui veut devenir un nouveau chanteur à sensation style Chet Atkins et qui se présente sous l'image démodée d'un hipster ce qui était naturel il y a 5 ou 10 ou même 25 ans mais qui maintenant en 1960 est une image affectée, pour dire vrai je le vois comme un filou qui essaie d'escroquer Dave (dans quel but, je ne le sais pas)— Mais Dave Wain ce mince et élancé Gallois à la tête rousse avec son penchant pour s'évader avec Willie pour aller pêcher dans la rivière Rogue en Oregon où il connaît un camp minier abandonné, ou pour blatérer le long des chemins déserts, pour réapparaître soudainement en ville pour se saouler, et c'est aussi un

merveilleux poète, il possède un certain quelque chose que tous les jeunes adolescents à la mode veulent probablement imiter— Chose certaine c'est le plus grand parleur du monde et drôle avec ça— Comme je vais le montrer— C'est lui et George Baso qui ont mis à nue cette fantastique et simple vérité que tout le monde en Amérique se promène le derrière sale, mais vraiment tout le monde, parce que le rituel ancien de se nettoyer avec de l'eau après la toilette ne s'est pas instauré malgré tout l'antiseptisme moderne— Selon Dave "Les gens en Amérique ont tous des portemanteaux de vêtements nettoyés à sec pour leurs voyages, ils s'aspergent partout d'eau de Cologne, ils portent du Ban ou du Aid ou dieu sait quoi sous les aisselles, ils sont consternés de voir une tache sur une chemise ou une robe, ils changent probablement de sous-vêtements et de bas une ou deux fois par jour, ils se promènent tout guindés et insolents en se pensant les personnes les plus propres de la planète et ils se baladent avec le trou'd'cul sale— N'est-ce pas amusant? laisse-moi téter sur cette mamelle" qu'il me dit en s'étirant vers ma bouteille alors j'en commande deux autres, j'me suis fait embarquer, Dave peut commander toutes les consommations qu'il désire n'importe quand, " Le Président des États-Unis, les grands chefs d'états, les grands évêques et riches métèques et grosses pastèques partout, jusqu'aux plus humbles travailleurs d'usine avec toute leur féroce fierté, les vedettes de cinéma, les dirigeants et grands ingénieurs et présidents de firmes d'avocats et de publicité avec leurs chemises de soie et leurs cravates et leurs dispendieuses valises dans lesquelles ils entassent leurs dispendieuses brosses à cheveux importées et leurs accessoires de rasage et leurs pommades et leurs parfums se promènent tous avec des trou'd'culs sales! Tout ce que t'as à faire c'est de t'laver avec de l'eau et du savon! personne en Amérique n'a pensé à ça! c'est une des choses les plus drôles que j'ai entendues! tu trouves pas ça merveilleux que nous soyons appelés de sales beatniks crasseux alors que nous sommes les seuls à se promener le trou'd'cul propre?"— Toute cette histoire du trou'd'cul s'est en fait répandue rapidement et tout le monde que je connais et que Dave connaît d'un océan à l'autre s'est embarqué dans cette grande croisade qui je dois dire est une bonne croisade— De fait à Big Sur j'ai installé une

tablette dans la bécosse où le savon doit demeurer en tout temps et tout le monde doit y apporter une boîte d'eau à chaque voyage— Monsanto n'est pas encore au courant, "Réalises-tu que tant qu'on aura pas dit au pauvre Monsanto le grand écrivain qu'il se promène avec un trou d'cul sale que c'est exactement ça qu'il va faire?"— "Allons lui dire tout de suite!"— "Oui bien sûr mais attends encore une minute...et en plus sais-tu ce qui *arrive* aux personnes qui se promènent avec des trous d'culs sales? ça laisse un grand sentiment de culpabilité qui baille toute la journée sans qu'ils comprennent ce qui se passe, ils vont travailler tout bien lavés le matin et tu peux sentir tout ce linge fraîchement lavé et l'eau de Cologne dans le train de banlieue mais il y a quelque chose qui les ronge, quelque chose qui cloche, ils savent que quelque chose ne tourne pas rond mais ils en ignorent la raison!"— On se précipitent à l'instant pour le dire à Monsanto à sa librairie au coin de la rue.

À l'heure qu'il est on commence à se sentir en grande forme— Fagan s'est retiré avec une remarque typique "Très bien les gars allez vous saouler, je m'en vais à la maison me reposer et prendre un bon bain en compagnie d'un livre"— "À la maison" c'est aussi l'endroit où Dave Wain et Ron Blake demeurent— C'est une vieille maison de pension de quatre étages aux limites du quartier nègre de San Francisco où Dave, Ben, Jonesy, un peintre dénommé Lanny Meadows, un Canadien-français buveur et capoté du nom de Pascal et un Negro appelé Johnson vivent tous dans des chambres différentes encombrées de sacs à dos et de matelas déposés sur le plancher et de livres et d'attirails, prenant à tour de rôle une journée par semaine pour sortir faire les courses et revenir faire un gros repas communautaire dans la cuisine— Tous les dix ou douze partagent le loyer, et avec cette rotation de repas, ils finissent par vivre une vie confortable avec des partys sautés et des filles qui s'amènent, des amis qui apportent des bouteilles, tout ça pour à peu près sept dollars par semaine— C'est une place merveilleuse mais en même temps un peu dingue, très dingue même parce que le peintre Lanny Meadows aime la musique et a installé les hauts parleurs de sa chaîne Hi Fi dans la cuisine bien qu'il met les disques dans une pièce reculée alors le cuisinier du

jour peut être en train de se concentrer sur un ragoût Mulligan et tout d'un coup les dinosaures de Stravinsky se mettent à table au dessus de sa tête— Et le soir au son des bouteilles il y a des partys généralement supervisés par le turbulent Pascal qui est un gentil garçon mais qui perd la boule quand il boit— Une vraie maison de fous en fait et l'image conforme de ce que les journalistes veulent dire de la Beat Generation mais néanmoins une agréable et inoffensive accommodation pour de jeunes célibataires et une bonne idée en fin de compte— Parce que tu peux débarquer dans n'importe quelle chambre et trouver l'expert, dans celle de Ben par exemple et demander "Eh! qu'est-ce que Bodhidharma dit au Deuxième Patriarche?"— "Il a dit vas-te faire foutre, fais un mur de ton esprit, ne cours pas après les activités extérieures et ne me dérange pas avec tes projets extérieurs"— "Ça fait que le gars sort dehors et se tient sur la tête dans la neige?"— "Non ça c'était Fubar"— Ou tu t'en vas dans la chambre de Dave Wain et tu le trouves assis les jambes croisées sur son matelas sur le plancher en train de lire Jane Austen, tu demandes "C'est quoi la meilleure façon de faire du boeuf Stroganoff?"— "Le boeuf Stroganoff c'est très simple, c'est rien qu'un bon ragoût de boeuf et d'oignons bien cuit que tu laisses refroidir par la suite et auquel tu ajoutes des champignons et beaucoup de crème sûre, je vais descendre te montrer comment faire aussitôt que j'vais avoir fini ce merveilleux roman, je veux savoir ce qui arrive par la suite"— Ou tu te rends dans la chambre du Negro et tu lui demandes si tu peux lui emprunter son magnétophone parce qu'en ce moment des conversations amusantes sont en cours entre Duloz et McLear et Monsanto et un quelconque journaliste— Parce que la cuisine était aussi le lieu principal de rencontres où tout le monde s'assoyait dans un encombrement de vaisselles et de cendriers et où toutes sortes de visiteurs se présentaient— L'année précédente une magnifique jeune japonaise de 16 ans était venue pour m'interviewer, par exemple, mais chaperonnée par un peintre chinois— Le téléphone sonnait constamment— Même de jeunes negros du coin de la rue maniaques de jazz arrivaient avec leurs bouteilles (Edward Koll et quelques autres)— Il y avait du Zen, du jazz, de la boisson, du pot et tout c'qui faut mais c'était d'une certaine manière contrebalancé (tout

ça étant une image dégénérée) par la vue d'un "beatnik" peignant minutieusement sa chambre en blanc avec de jolies petites bordures rouges autour des portes et des fenêtres— Ou bien par quelqu'un en train de balayer le salon. Les visiteurs itinérants comme moi et Ron Blake avions toujours un matelas en surplus pour dormir.

12

MAIS DAVE EST ANXIEUX ET MOI AUSSI de voir le grand Cody qui est toujours la raison principale de mes voyages sur la côte ouest alors on l'appelle à Los Gatos qui est à 50 miles en descendant la vallée de Santa Clara et j'entends sa chère voix triste dire "J'tattendais vieux frère, viens-t-en tout de suite, mais je pars travailler à minuit alors dépêche-toi et tu pourras me rendre visite au travail dès que le patron sera parti aux alentours de deux heures et je vais te montrer mon nouveau boulot de rechapage de pneus et regarde donc voir si tu pourrais pas emmener une fille ou quelque chose, c't'une blague, viens-t-en vieux—"

Le vieux Willie nous attend stationné dans la rue de l'autre côté du petit magasin d'alcool japonais où comme d'habitude, selon notre rituel, je cours et achète du Scotch ou du Pernod ou quelque chose de bon alors que Dave va chercher la voiture pour me prendre à la porte du magasin, et je m'assois sur le siège avant juste à la droite de Dave où la place m'est toujours réservée comme pour ce vieil Honorable Samuel Jonhson alors que tous les autres qui veulent venir doivent grimper à l'arrière sur le matelas (un vrai matelas, les sièges sont partis) et s'accroupissent-là ou s'y étendent et se tiennent généralement en silence parce que lorsque Dave a le volant de Willie entre ses mains et que j'ai la bouteille dans les miennes et qu'on est parti en voyage toute la conversation vient des sièges avant— "Grand Dieu" s'écrie Dave tout heureux à nouveau "c'est comme dans le bon vieux temps, aïe le vieux Willie s'est ennuyé de toi, il attendait ton retour— Alors là je vais te montrer comment le vieux Willie s'améliore avec l'âge, je l'ai fait remonté à Reno le mois passé, le voilà en marche, es-tu prêt Willie?" et nous voilà partis et le plus beau de tout ça c'est que durant tout cet été-là le siège droit avant est brisé et se balance gentiment devant derrière à chaque manoeuvre de conduite de Dave— C'est comme être assis dans une chaise berçante sur une véranda mais il s'agit

cependant d'une véranda mobile et d'une véranda-parloir en plus— Et au lieu d'être assis sur cette véranda-parloir à regarder des vieillards lancer des fers à cheval on regarde cette fine et nette ligne blanche au milieu de la route au moment où on survole comme des oiseaux la rampe de Harrison et faut-il s'en surprendre Dave réussit toujours à sortir de Frisco comme un éclair et à éviter tout le trafic— Nous voilà déjà partis et en direction de cette magnifique autoroute à quatre voies qu'est le Bayshore Highway et en direction de cette adorable vallée de Santa Clara— Mais je suis surpris de voir qu'après seulement quelques années il n'y a plus un maudit champ de prunes ou de bettes comme c'était le cas à Lawrence quand j'étais serre-frein et même un peu plus tard, c'est une longue rangée de maisons pendant 50 miles jusqu'à San Jose comme un monstrueux Los Angeles commençant à pousser au sud de Frisco.

Au départ c'est magnifique de simplement regarder cette ligne blanche qui s'enfonce sous le nez de Willie mais quand je me mets à regarder tout autour par delà les vitres ce ne sont partout que des étendues sans fin de projets domiciliaires et de nouvelles usines bleues— V'là Dave qui dit "Oui t'as raison, l'explosion démographique va bientôt couvrir l'Amérique et tout ce qu'il y a de terre dans les cours arrières en fait ils vont même devoir se mettre à empiler des putains d'rangs de maison les unes par dessus les autres et d'autres par dessus comme dans ton cityCityCITY jusqu'à ce que les maisons atteignent un mile de haut et dans toutes les directions et ceux qui vont regarder la terre à partir d'une autre planète avec des télescopes géants vont voir une boule hérissée suspendue dans l'espace— C'est réellement terrible quand tu t'arrêtes à y penser, même nous avec nos beaux discours, merde vieux c'est des millions de personnes et d'événements qui s'empilent les uns sur les autres t'auras beau dire c'que tu voudras-là— Des centaines de millions de bouches affamées qui disent encore encore encore— Et ce qu'il y a de triste là-dedans c'est que le monde n'a aucune chance de produire un écrivain dont la vie puisse en fait réellement atteindre la totalité de cette vie dans ses moindres détails comme tu le dis toujours, un écrivain qui pourrait

te dégriser en te faisant passer à travers les putains de barreaux du putain d'lit de la lune pour voir tout ça dans le moindre maudit détail galeux de quelque lamentable saccage du coeur à l'aurore lorsque tout le monde s'en fout comme dans la chanson de Sinatra" ("When no one cares," il chante de sa grosse voix de baryton puis s'arrête):—"C'est comme si un balayeur zélé balayait tout en l'air, c'est comme l'incroyable sentiment d'impuissance que j'ai ressenti Jack quand Céline termine son Voyage Au Bout De La Nuit en pissant dans la Seine à l'aurore et qu'j'me dis mon Dieu il y a probablement quelqu'un en train de pisser dans la rivière Trenton à l'aurore en ce moment, dans le Danube, le Gange, dans l'Obi gelé, le Yellow, le Paraña, le Willamette, et aussi le Merrimac dans le Missouri, le Missouri lui-même, le Yuma, l'Amazone, le Thames, le Po, le ci et le ça, c'est sans maudite fin comme des poèmes sans fins tout partout et personne n'égale le bon vieux Bouddha tu sais lorsqu'il dit à peu près ceci 'Il y a d'incommensurables brouillards étoilés d'univers infinis plus nombreux que tous les grains de sable de toutes les galaxies, multipliés par un milliard d'années lumière de multiplications, en fait si je continuais vous auriez peur et vous ne pourriez pas comprendre et vous mourriez d'effroi,' c'est à peu près ce qu'il a dit dans un de ses sutras— Macrocosme et chillicosme et microcosme et microbes et en fin de compte tous ces merveilleux livres si nombreux qu'un homme n'a même pas le temps de tous les lire, qu'est-ce que tu peux faire dans ce monde infini déjà encombré quand tu penses au Livre des Cantiques, Faulkner, César Birotteau, Shakespeare, Satyricon, Dante, en fait aux longues histoires que les gars te racontent dans les bars, en fait les sutras eux-mêmes, Sir Philip Sidney, Sterne, Ibn El Arabi, le copieux Lope de Vega et l'avare Cervantes, ouf, puis il y a tous ces Catulle et David et les sages radiophiles des bas-fonds à se disputer parce qu'ils ont tous un million d'histoires à raconter et toi aussi Ron Blake sur le siège arrière la ferme! jusqu'à la moindre réalité qui représente tant n'est-ce pas qu'elle n'est RIEN, hein?" (exprimant exactement ce que je ressens, bien sûr).

Et pour tout confirmer à propos de la démesure du monde, en fait, il y a aussi Stanley Popovich assis à l'arrière sur le matelas aux côtés de Ron, Stanley Popovich de New York est arrivé par surprise à San Francisco avec Jamie sa beauté italienne qu'il va devoir quitter dans quelques jours pour aller travailler au cirque, un gros garçon yougoslave costaud qui a lu ses textes de gros beatnik barbu à la Seven Arts Gallery de New York mais c'est maintenant l'heure du cirque et d'un gros sur-la-route bien à lui— C'en est trop, en fait il vient juste en ce moment de commencer à nous parler du travail du cirque— Par dessus ça y'a le vieux Cody qui s'en vient avec SES milliers d'histoires— Nous sommes tous d'accord que c'est impossible de tout prendre, que nous sommes encerclés par la vie, que nous ne comprendrons jamais, alors on résume tout ça par une lampée de Scotch à même la bouteille et lorsqu'elle est vide je descends de la voiture et j'en achète une autre, point à la ligne.

13

MAIS EN ROUTE VERS CODY MA FOLIE COMMENÇA À SE MANIFESTER d'une manière étrange, un autre de ces signes avant-coureurs mentionnés plus tôt que quelque chose ne tournait par rond: j'ai cru voir une soucoupe-volante dans le ciel au dessus de Los Gatos— À cinq miles de là— Je regarde et je vois cette chose qui vole et le mentionne à Dave qui jette un petit coup d'oeil et dit "Ah c'est seulement le sommet de la tour de radio"— Ça me rappelle la fois où j'avais pris un cap de mescaline et qu'j'avais pris un avion pour une soucoupe-volante (une étrange histoire celle-là, y faut qu'un homme soit fou pour raconter ça de toute manière).

Mais voici ce vieux Cody dans le salon de sa maison de ranchito penché sur son jeu d'échecs à réfléchir sur un problème assis juste à côté du foyer où brûle un feu de bois que vient justement d'allumer son épouse parce qu'elle sait que j'aime ça— Elle aussi c'est une bonne amie— Les enfants dorment à l'arrière, il est environ onze heures, et ce bon vieux Cody me sert la main de nouveau— Je ne l'ai pas vu depuis des années pour la bonne raison qu'il vient juste de purger une sentence de deux ans à San Quentin pour une stupide condamnation pour possession de marijuana— Il était en route pour aller travailler aux chemins de fer un soir et il était en retard et son permis de conduire était déjà révoqué pour excès de vitesse alors il voit deux beatniks barbus en bluejeans qui sont stationnés, leur demande d'échanger une petite balade à la gare de chemin de fer contre deux joints de pot, ils acceptent et l'arrêtent— C'était deux policiers déguisés— Pour ce monstrueux crime il a passé deux ans à San Quentin dans la même cellule qu'un assassin— Sa tâche consistait à balayer le plancher de la manufacture de coton— Je m'attends à le trouver tout aigri et révolté à cause de tout ceci mais c'est étrange et magnifique il est devenu plus tranquille, plus radieux, plus patient, plus viril, plus amical même— Et bien que les folies de ses vieilles années de route avec moi se

soient tassées il a conservé le même visage étiré et la souplesse de ses muscles et me semble prêt à repartir à l'instant— Mais en réalité il aime sa maison (payée par les assurances du chemin de fer après s'être cassé une jambe en essayant d'empêcher la collision d'un wagon), aime sa femme d'une certaine manière bien qu'ils se disputent un peu, aime ses enfants et par dessus tout son petit garçon Timmy John qui tient un peu son nom du mien— Pauvre vieux, bon vieux Cody assis-là avec son jeu d'échecs, qui veut immédiatement défier quelqu'un à une partie mais qui n'a qu'une heure pour nous parler avant de partir pour son boulot qui lui permet de faire vivre sa famille, se ruant dehors et poussant son Nash Rambler en bas de la tranquille rue de banlieu de Los Gatos, sautant au volant, démarrant le moteur, en fait sa seule plainte c'est que la Nash refuse de démarrer sans une poussée— Pas un seul reproche amer contre la société de la part de ce grand homme idéaliste qui m'aime vraiment d'ailleurs comme si je l'méritais, mais je bouille d'impatience de tout lui expliquer, pas seulement Big Sur mais ces dernières années, mais c'est peine perdue avec tout le monde qui jacasse— Et en fait je peux voir dans les yeux de Cody qui lui aussi voit dans mes yeux la déception que nous ressentons tous les deux de ne plus avoir la chance de bavarder ou faire quoi que ce soit, comme nous avions l'habitude de le faire en roulant à travers l'Amérique et durant ces vieilles années sur la route, il y a trop de monde maintenant qui veulent nous parler et nous raconter *leurs* histoires, nous sommes cernés et assiégés et submergés— Le cercle s'est refermé sur les deux héros de la nuit— Mais il dit "Peu importe les gars, descendez vers une heure à peu près quand l'boss s'en va et regardez-moi travailler en me tenant compagnie un petit bout de temps avant d retourner en ville"— Je peux voir que Dave Wain l'aime déjà, et Stanley Popovich aussi qui s'est joint à la randonnée pour rencontrer le fameux "Dean Moriarty"— Le nom que j'ai donné à Cody dans "Sur la route"— Mais Ah, ça me brise le coeur de voir qu'il a perdu le travail qu'il aimait tant aux chemins de fer malgré toute l'ancienneté accumulée depuis 1948 et le voici réduit au rechapage des pneus et aux ennuyeuses visites des libérations sur parole— Tout ça pour deux malheureux joints d'herbes locales qui poussent d'elles-mêmes au Texas

parce que Dieu l'a bien voulu— Et là sur un rayon de livres il y a une photo de moi et de Cody bras dessus bras dessous aux petites heures du matin dans une rue ensoleillée— Je m'empresse d'expliquer à Cody ce qui est arrivé l'année dernière lorsque son directeur spirituel à la prison m'a invité à venir à San Quentin pour donner une conférence devant la classe de religion— Dave Wain était supposé me conduire et m'attendre à l'extérieur des murs de la prison alors que j'irais seul à l'intérieur, probablement avec un petit flasque de remontant caché dans ma veste (j'espère) et deux gardiens m'amèneraient à la salle de conférence de la prison et il y aurait environ une centaine de détenus assis-là incluant un Cody tout fier dans la première rangée— Et j'aurais commencé par leur dire que moi aussi j'avais été en prison une fois et que ça ne me donnait quand même pas le droit de leur donner une leçon de religion— Mais ce sont tous des prisonniers solitaires et qui se foutent de quoi je peux bien leur parler— Toute l'affaire est arrangée, en tout cas, et le matin du grand jour je m'éveille malheureusement saoul mort sur le plancher, il est déjà midi et c'est trop tard, Dave Wain aussi est au plancher, Willie est stationné dehors prêt à nous amener à San Quentin mais il est trop tard— Mais maintenant Cody me dit "Ça va mon vieux j'comprends"— Mais notre ami Irwin l'a fait, il les a rencontrés, mais Irwin peut faire toutes sortes de choses comme ça parce qu'il est plus sociable que moi et capable de se présenter-là comme il l'a fait et de leur lire ses plus fous poèmes qui ont fait vibrer l'assistance d'émoi bien que j pense qu'il n'aurait pas dû faire ça après tout parce que j'me dis que se présenter dans une prison peu importe la raison excepté pour une visite c'est quand même SIGNIFIANT— Et je dis ça à Cody qui réfléchit à un problème d'échecs et me dit "Tu bois encore, hein?" (s'il y a quelque chose qu'il déteste c'est bien de me voir boire).

On l'aide à pousser sa Nash au bas de la rue, puis on boit un peu et discute avec Evelyn une magnifique blonde que le jeune Ron Blake convoite et que Dave Wain convoite aussi mais elle a d'autres préoccupations car elle doit s'occuper des enfants qui ont de l'école et des cours de danse le lendemain matin et elle peut difficilement placer

un mot de toute façon avec tous nos jacassages et nos criages dans le but de l'impressionner alors que tout ce qu'elle désire c'est d'être seule avec moi pour parler de Cody et ses récents états d'âmes.

Cela inclut ses préoccupations à propos de Billie Dabney qui menace d'arracher Cody loin d'Evelyn pour de bon, comme je vais le démontrer tout à l'heure.

Alors on s'rend sur l'autoroute de San Jose pour observer Cody recharger des pneus— Le v'là avec ses lunettes étanches travaillant comme Vulcain dans sa forge, lançant des pneus tout autour avec une fantastique énergie, les bons sur le dessus de la pile, "Y'est bon celui-là" en attrapant un autre, bing, bang, débitant sans arrêt un interminable discours sur le rechargement des pneus et ça émerveille Dave Wain— ("Jésus-Marie y peut faire tout ça et même l'expliquer tout en l' faisant")— Je mentionne ça seulement en relation avec le fait que Dave Wain réalise maintenant pourquoi j'ai toujours aimé Cody— S'attendant à voir un ex-prisonnier amer il voit plutôt un martyr de la Nuit Américaine en lunettes dans une triste baraque de rechargement de pneus à 2 heures du matin faisant rire les copains de joie avec ses explications hilarantes alors qu'en même temps il exécute à la lettre le travail pour lequel il est payé— Se dépêchant et arrachant les pneus d'autos de leurs roues avec un cric, clang, les lançant sur la machine, mettant en marche la grosse vapeur rugissante tout en lançant ses explications par dessus le marché, fonçant, ramassant, garochant, écorchant, jusqu'à ce que Dave Wain abdique craignant de mourir de rires ou de pleurs sur le champ.

Puis on s'en retourne en ville à la folle maison de pension pour continuer à boire et je tombe mort sur le plancher comme d'habitude quand je dors là, et j'me réveille en râlant le lendemain matin loin de mon lit de camp tout propre de Big Sur— Plus de geais bleus désormais qui piaillent pour me réveiller, pas de ruisseau qui gazouille, je suis de retour dans la ville sordide et je suis pris au piège.

14

IL Y A À LA PLACE LE BRUIT DES BOUTEILLES QUI S'ENTRECHOQUENT dans le salon où le pauvre Lex Pascal fait son discours en criant, ça me rappelle la fois il y a un an où la femme de Jarry Wagner s'est fâchée contre Lex et lui a lancé un gallon à moitié plein de tokay à travers la pièce en l'attrapant en plein dans l'oeil, sur quoi elle a pris la mer jusqu'au Japon pour marier Jarry lors d'une grande cérémonie Zen qui a fait la manchette des journaux d'un océan à l'autre mais tout ce que ce vieux Lex en a tiré c'est une coupure que j'ai essayé de soigner dans la salle de bain là-haut "Bon, la coupure s'est déjà arrêtée de saigner Lex, tu vas t'en remettre"— "Moi aussi je suis canadien français" dit-il fièrement et quand Dave et moi et George Baso nous préparons à retourner à New York en voiture il me donne une médaille de saint Christophe en cadeau d'adieu— Lex c'est le genre de gars qui ne devrait réellement pas rester dans cette pension de beatnicks, il devrait se retirer quelque part dans un ranch, il est vigoureux, il paraît bien, il est plein de désirs dingues pour les femmes et la boisson et n'a jamais assez des deux— Au moment où les bouteilles se cognent à nouveau et que la chaîne stéréo joue la Messe Solennelle de Beethoven je tombe sur le plancher et je m'endors. Je me réveille le lendemain matin en râlant bien sûr, c'est le grand jour de la visite de George Baso au Sanatorium de la Vallée— Dave me requinque tout de suite en m'apportant du café ou du vin au choix— Je suis sur le plancher dans la chambre de Ben Fagan semble-t-il, apparemment je l'ai entretenu sur le bouddhisme jusqu'au petites heures — tout un bouddhiste.

C'est déjà assez compliqué comme ça mais voilà qu'apparaît soudain Joey Rosenberg un étrange flo originaire de l'Oregon avec une grosse barbe et les cheveux qui lui tombent sur le cou à la manière de Raul Castro, autrefois champion de saut en hauteur du California High School et mesurant seulement 5 pieds 6 pouces mais ayant

réussi à faire un saut incroyable de six pieds neuf pouces au dessus de la barre! et qui montre ses capacités de sauteur par la manière dont il se déplace en sautillant sur la pointe des pieds— Un étrange athlète qui a soudainement décidé de devenir une espèce de Jésus beatnik pour changer et en fait tu peux voir dans ses jeunes yeux bleus une parfaite pureté et de la sincérité— En réalité ses yeux sont si purs que tu ne remarques pas la barbe et les cheveux longs, et de plus il porte des vêtements usés mais étrangement élégants ("Parmi les premiers nouveaux Beat Dandys," me dit McLear quelques jours plus tard, "as-tu entendu parler de ça? il y a un étrange nouveau groupe underground de beatniks ou de j'sais pas trop quoi qui portent de confortables et élégants vêtements particuliers et qui même s'ils ne portent qu'un veston de jean avec des pantalons usés ont toujours de très beaux souliers ou de belles chemises, ou au contraire vont porter d'élégants pantalons non repassés avec des espadrilles esquinées")— Joey portent une espèce de vêtement brun mou ressemblant à une tunique ou quelque chose du genre et ses souliers ressemblent à des souliers de sport style Las Vegas— Dès qu'il aperçoit mes petits tennis bleus maganés que je mettais à Big Sur lorsque les pieds me faisaient mal, les fois où je me blessais les pieds lors d'une randonnée sur les rochers, il les veut pour lui-même, il veut échanger les superbes chaussures sport de Las Vegas (au cuir clair, pas d'usure) contre mes stupides étroites petites mais parfaites espadrilles que je portais parce qu'en fait les ampoules de Monterey me faisaient encore mal— Alors on échange— Et je me renseigne à son sujet auprès de Dave Wain: Dave me dit: "C'est un des plus étranges et des plus doux petits bonhommes que j'ai jamais connus, il est arrivé il y a à peu près une semaine qu'on m'a dit, ils lui ont demandé ce qu'il voulait faire mais il ne répond jamais, il se contente de sourire— On dirait qu'il essaie de s'imprégner de tout, d'observer et de jouir de tout sans jamais émettre un commentaire— Si quelqu'un lui proposait "On s'en va à New York en voiture" il sauterait dans l'aventure sans dire un mot— Comme une sorte de pèlerinage, tu vois, avec toute sa jeunesse, les vieux débandés comme nous devrions tirer une leçon de ce garçon, une leçon de foi aussi, car il a la foi, je peux le voir dans ses yeux, il a foi

dans toutes les directions qu'il puisse prendre et peu importe avec qui comme le Christ j'imagine."

C'est étrange que dans une rêverie qui suivit je m'imaginai traversant un champ pour retrouver un étrange groupe de pèlerins dans l'Arkansas et Dave Wain était assis là disant "Schhh...ut, Il dort," "Il" c'est Joey et tous ses disciples le suivent dans une marche vers New York après quoi ils espèrent continuer en marchant sur les eaux jusqu'à l'autre rive— Mais bien sûr (même dans mon rêve) je m'en moque et n'y crois pas (c'est un sorte de scénario de rêve éveillé que je fais souvent) mais au matin lorsque je regarde au fond des yeux de Joey Rosenberg je réalise à l'instant que c'est Lui, Jésus, parce que quiconque (selon les règles de mes rêveries) regarde dans ces yeux-là est instantanément convaincu et converti— Alors la rêverie continue en une longue histoire tirée par les cheveux qui se termine en imaginant que les machines I.B.M. essaient d'empêcher ce "Second Avènement" etc. (mais aussi, en réalité, quelques mois plus tard de retour à la maison j'ai jeté ces souliers à la poubelle parce que je sentais qu'ils m'avaient porté malchance et je regrettais mes tennis bleus avec leurs petits trous aux orteilles!)

De toute façon on prend Joey et Ron Blake qui s'accroche continuellement à Dave et on part voir Monsanto au magasin, notre rituel habituel, puis on traverse de l'autre côté de la rue au coin chez Mike's Place où on commence à 10 A.M. avec de la bouffe, des rafraîchissements et quelques parties de billard sur les tables placées le long du bar— C'est Joey qui gagne la partie et c'est l'arnaqueur le plus étrange que vous n'avez jamais vu avec ses longs cheveux bibliques se penchant pour faire doucement glisser la baguette avec un positionnement des doigts tout ce qu'il y a de plus complètement et professionnellement compétent et frappant de longs coups droits en plein dans le mille, c'est comme voir Jésus jouant au billard bien sûr— Et faut voir toute la bouffe que ces trois pauvres gosses affamés entassent et mangent pendant ce temps!— C'est pas tous les jours qu'ils se retrouvent avec un écrivain saoul ayant des

centaines de dollars à dépenser sur eux, ils commandent de tout, spaghetti, suivi de hamburgers géants, suivi de crème glacée de tarte et de pudding, Dave Wain a bien sûr un gros appétit mais il ajoute des Manhattans et des Martinis à côté de son assiette— Moi je plonge dans mes mortels doubles bourbons et gingerale et je vais le regretter dans quelques jours.

Tout buveur connaît le processus: la première journée où tu te saoules tout va bien, le lendemain matin t'as la grosse tête mais tu peux facilement corriger ça avec quelques verres et un repas, mais si tu sautes le repas et repars pour une autre nuit de saoulerie, et te réveilles pour recommencer le bal et continues ainsi jusqu'au quatrième jour, il arrive un moment où l'alcool ne fait plus effet parce que tu es chimiquement sursaturé et il faudrait que tu dormes pour t'en sortir mais tu ne peux plus dormir parce que durant ces cinq dernières nuits c'était l'alcool qui te faisait dormir, alors le délirium s'empare de toi— Insomnie, sueurs, tremblements, une douloureuse impression de faiblesse les bras engourdis et inutiles, des cauchemars, (cauchemars de mort)...bon bein, nous y reviendrons plus tard.

Vers midi qui est maintenant pour moi le point culminant de cette nouvelle journée de soleil embrouillé nous ramassons l'amie de Dave, Romana Swartz une sorte de monstrueuse beauté roumaine (je veux dire qu'elle a de gros yeux violets et qu'elle est très grande et corpulente mais corpulente à la Mae West), Dave me souffle à l'oreille "Tu devrais la voir lorsqu'elle se promène autour de cette Zen-East House avec ses petites culottes violettes, rien d'autre sur le dos, y a un homme marié qui vit là qui vire fou chaque fois qu'elle passe dans le corridor mais je ne peux pas lui en vouloir, et toi? elle n'essaie pas de l'aguicher ni lui ni un autre c'est seulement une nudiste, elle croit au nudisme et bon dieu elle le met en pratique!" (le Zen-East House c'est une autre sorte de maison de pension mais celle-là pour toutes sortes de gens mariés et célibataires et quelques petites familles du genre bohémien de toutes les races qui étudient Subud ou quelque chose, j'n'y suis jamais allé)— De toute façon c'est une magnifique et

corpulente brunette appétissante au goût de tous les esclaves assoiffés et affamés de sexe de ce monde mais intelligente avec ça, car elle lit, écrit de la poésie, étudie le Zen, elle sait tout, en fait elle est tout simplement une corpulente juive roumaine en santé qui veut marier un homme bon et robuste et qui veut vivre sur une ferme dans la vallée, c'est tout—

Le sanatorium est à deux heures de route en passant par Tracy et la vallée de San Joaquin, Dave conduit de manière splendide avec Romana entre nous deux et moi j'ai de nouveau la bouteille entre les mains, le soleil de la Californie brille de tous ses feux et les vergers de prunes glissent le long de la route— C'est toujours agréable d'avoir un bon chauffeur et une bouteille et des verres fumés par un doux après-midi ensoleillé en route vers une destination qui nous attire, et de la bonne conversation comme j'le disais— Ron et Joey sont assis à l'arrière sur le matelas les jambes croisées comme ce pauvre George Baso durant ce voyage l'année dernière de Frisco à New York.

Mais ce que j'avais tout de suite aimé à propos de ce jeune Japonais c'est ce qu'il m'avait dit lors de la première nuit où je l'ai connu dans cette démente cuisine de la maison de la rue Buchanan: de minuit à 6 heures du matin de sa voix lente et méthodique il me donna sa version de la vie de Bouddha partant de son enfance jusqu'à la fin— La théorie de George (il a plusieurs théories et de fait il a déjà enseigné la méditation en utilisant le son des clochettes, à tout considérer c'est réellement un jeune et sérieux prêtre laïque prêchant le Bouddhisme Japonais) c'est que Bouddha n'a jamais rejeté une vie amoureuse érotique avec sa femme et ses filles de harem parce qu'il n'était pas attiré sexuellement, bien au contraire il avait été instruit dans les arts les plus grands en matière d'érotisme et d'amour physique de l'Inde de cette époque, lorsque de grands livres comme le Kama Sutra étaient en train d'être rédigés, des livres qui t'instruisent sur tous les aspects, facettes, approches, moments, trucs, lichettes, suçettes, tire et pousse et vlan du comment faire l'amour avec un autre être humain "mâle ou femelle" insistait

George: "Il connaissait tout ce qu'il y a à connaître au sujet du sexe alors lorsqu'il abandonna le monde des plaisirs pour devenir un ascète dans la forêt tout le monde savait bien sûr qu'il n'abandonnait pas tout ça par ignorance— Ceci aida les gens de cette époque à ressentir un grand respect pour toutes ses paroles— Et ce n'était pas un simple Casanova ayant eu quelques amours platoniques au cours des ans, mon vieux il s'est rendu au bout, il avait des ministres et des eunuchs particuliers et des femmes choisies qui lui enseignaient l'amour, des vierges sélectionnées lui étaient amenées, il était au fait de tous les aspects de la perversité et de la non-perversité et comme tu sais il était un grand archer, un cavalier, il avait reçu une formation complète dans tous les arts de la vie par ordre de son père qui voulait s'assurer qu'il ne quitterait JAMAIS le palais— Ils utilisèrent tous les trucs connus dans les livres pour l'attirer vers une vie de plaisirs et comme tu sais ils lui organisèrent un mariage heureux avec une fille appelée Yasodhara et il eut d'elle un fils Rahula et il avait aussi un harem avec des danseurs et tout ce qu'il y a dans les livres" et George entra alors dans tous les détails de ses connaissances, comme "Il savait que le phallus peut être tenu dans la main et guidé à l'intérieur du vagin avec un mouvement circulaire, mais ce n'était que la première de plusieurs variations dans lesquelles on retrouve le renversement des hanches de la fille de sorte que vois-tu la vulve s'éloigne et le phallus est introduit avec un mouvement très rapide comme une piqûre de guêpe, ou bien la vulve est poussée en avant en relevant les hanches de sorte que le membre est enfoui avec une poussée soudaine juste à la base, ou bien alors il peut se retirer pour taquiner, ou se concentrer sur la gauche ou la droite— Et il connaissait tous les gestes, les mots, les expressions, que faire avec une fleur, quoi ne pas faire avec une fleur, comment boire la lèvre dans toutes sortes de baisers ou comment embrasser violemment ou doucement, mon vieux il était un *génie* au début"...et ainsi de suite, George me débita tout ça jusqu'à 6 heures du matin, ce fut un des plus fantastiques *Buddha Charitas* que j'ai jamais entendu qui se termina avec le parfait énoncé de George de la loi des Douzes Nirdanas selon lesquels Bouddha détacha logiquement toute la création et la laissa nue pour la montrer comme elle était, sous

l'Arbre Bo, une chaîne d'illusions— Et durant le voyage à New York avec Dave et moi à l'avant parlant tout le temps le pauvre George est resté assis là sur le matelas la plupart du temps très tranquille et il nous disait qu'il faisait ce voyage pour découvrir si c'était LUI qui se rendait à New York ou bien juste la VOITURE (Willie la jeep) qui se rendait à New York ou était-ce seulement les ROUES qui roulaient, ou les pneus, ou quoi encore— Une sorte de problème Zen— Alors lorsqu'on a vu les élévateurs à grain dans les plaines de l'Oklahoma Georges disait tranquillement "Bien il me semble que les élévateurs à grain d'une certaine manière attendent que la route s'approche" ou il aurait dit soudainement "Pendant que vous autres les gars discutiez comment préparer un bon Pernod Martini j'viens juste de voir un cheval se tenir devant une devanture de magasin abandonné"— À Las Vegas nous avons pris une bonne chambre d'hôtel et étions sortis pour jouer un peu à la roulette, à St. Louis on est allé voir les beaux p'tit culs du tripot de sauteuses de St. Louis Est où trois merveilleuses filles se donnaient en spectacle nous gratifiant de leurs sourires comme si elles savaient tout à propos de George et de ses théories sur le Bouddha érotique (voizi le monargue azzis gui obzerve les demoizelles danzer) et comme si de toute manière elles savaient tout à propos de Dave Wain qui lorsqu'il voit une belle fille se purlèche les babines en disant "Yum Yum."...

Mais aujourd'hui George a la tuberculose et ils me disent qu'il va peut être mourir— Ce qui ajoute à la noirceur de mon esprit, toutes ces histoires de MORT s'empilant soudainement— Mais je ne peux pas croire que ce vieux maître Zen qu'est George va laisser mourir son corps à ce moment-ci bien que ça ressemble à ça lorsque nous traversons la pelouse et arrivons dans une salle pleine de lits et le voyons assis et abattu sur le bord de son lit les cheveux pendant sur son front alors qu'autrefois il les peignait toujours vers l'arrière— Il est en robe de chambre et nous regarde d'un air contrarié (mais tout le monde est contrarié par une visite inattendue d'amis ou de parents à l'hôpital)— Personne ne veut être surpris dans son laid d'hôpital— Il soupire et vient dehors avec nous sur le gazon chaud et on peut lire sur son visage "Ah bon vous êtes

venus me voir parce que j'suis malade mais qu'est-ce que vous voulez au juste?" comme si tout le vieux courage moqueur de l'année précédente avait laissé place à un profond septicisme japonais semblable à celui d'un Samouraï dans une crise de dépression suicidaire (je suis surpris par cet abject renfrognement lugubre et effrayant).

15

CE QUE J'VEUX DIRE C'EST QUE JE RÉALISAIS AVEC STUPEUR ET POUR LA PREMIÈRE FOIS CE QUE ÇA VOULAIT VRAIMENT DIRE ÊTRE JAPONAIS— Être Japonais et ne plus croire à la vie et être mélancolique comme Beethoven mais avec une mélancolie japonaise, la mélancolie de Bashô en trame de fond, l'incommensurable et tonitruant renfrognement de Issa ou de Shiki, s'agenouillant dans le frimas la tête baissée comme la tête-baissée-de-l'oubli de tous les vieux chevaux des cendres anciennes du Japon.

Il s'assoit sur un banc dans le parterre la tête basse et lorsque Dave lui demande "Et bien George tu vas te remettre rapidement" il dit simplement " Je ne sais pas"— Ce qu'il veut vraiment dire c'est "Je m'en fous"— Et d'habitude si chaleureux et courtois avec moi il ne me prête maintenant presque plus attention— Il est un peu nerveux parce que les autres patients, des vétérans de l'armée, vont voir qu'il a reçu de la visite d'une bande de beatniks en guenilles incluant Joey Rosenberg qui sautille un peu partout sur la pelouse en admirant les fleurs avec ce sourire perplexe et sincère qui est le sien— Mais ce soigneux petit George, seulement 5 pieds 5 avec quelque livres par dessus ça et si propre, avec ses doux cheveux en duvet comme des cheveux d'enfant, ses mains délicates, fixe le gazon— Ses réponses sont des réponses de vieillards (il n'a que trente ans)— "Je crois que toute les paroles du Dharma sur le tout qui n'est rien commence à s'imbiber dans mes os," avoue-t-il, ce qui me fait frémir— (En chemin Dave nous a prévenu parce que George a tellement changé)— Mais j'essaie de mettre un peu de vie, "Te souviens-tu de ces danseuses à St.Louis ?"— "Ouais, le cadeau de pute" (il fait référence à une pièce de coton parfumé qu'une des filles nous avait lancé durant une danse, que plus tard on a attaché à une croix marquant le lieu d'un accident le long de la route en Arizona et

que nous avons arrachée du sol sous un couché de soleil rouge sang, attachant cette splendide pièce de coton parfumé là où la tête du Christ se trouvait alors lorsqu'on a ramené la croix à New York on l'a naturellement fait sentir à tout le monde mais George nous a fait remarquer comment nous avons fait tout ça d'une manière inconsciemment splendide parce que le résultat final fut que tous les hepcats de Greenwich Village qui sont venus nous voir ramassaient la croix et portaient le visage (le nez) vers elle) — Mais ça n'intéresse plus George — Et de toute façon c'est l'heure de partir.

Mais ah oui, comme on s'en va et qu'on lui lance la main en signe d'adieu et qu'il s'est retourné pour rentrer dans l'hôpital je traîne derrière les autres et je me retourne à plusieurs reprises pour lui envoyer la main — Je tourne finalement ça en farce en me cachant dans un coin et en surgissant pour lui envoyer la main — Il se cache derrière un massif et me renvoie la main — Je cours vers un buisson pour réapparaître — Nous sommes soudainement deux vieux sages désespérés faisant les bouffons sur le gazon — Finalement à mesure que la distance nous sépare et qu'il s'approche de plus en plus de la porte nous élaborons toutes sortes de gesticulations jusqu'au geste le plus infime comme par exemple lorsqu'il pénètre à l'intérieur de la porte j'attends jusqu'à ce que j'le vois pointer un doigt à l'extérieur — Alors du coin où je me trouve je sors un soulier — Alors de la porte il fait apparaître un oeil — Alors de mon coin je ne fais rien apparaître mais crie simplement "Wouhou !" — Alors de sa porte il ne sort rien et ne dit rien — Alors je reste dans mon coin et ne fait rien — Alors soudainement je surgis de ma cachette et LUI surgit de la sienne et on s'envoie de grand signaux et on replonge dans nos cachettes — Là je mets le paquet en me mettant tout simplement à courir rapidement et en me retournant soudainement pour le saluer à nouveau — Lui marche de reculons et me renvoie la main — Plus je m'éloigne à présent marchant moi aussi de reculons plus je salue — Finalement nous nous retrouvons si éloignés, d'une centaine de verges, que le jeu devient presque impossible mais nous continuons quand même — Finalement je vois un triste petit salut Zen — Je

saute dans les airs et agite les bras— Il fait de même— Il rentre dans l'hôpital mais un instant plus tard il réapparaît cette fois à la fenêtre de la salle !— Je suis derrière un tronc d'arbre lui faisant un pied de nez— Ça n'a pas de fin, en fait— Tous les autres sont de retour à la voiture et se demandent ce qui me retarde— Ce qui me retarde c'est que je sais que George va guérir et vivre et enseigner la joie de la vérité et George le sait aussi, c'est pour ça qu'il joue le jeu avec moi, le jeu magique de l'heureuse liberté qui est le message du Zen ou ce qu'ultimement veut dire l'âme japonaise et je dis "Et un jour j'irai au Japon avec George" c'est ce que je me dis après que nous ayons fait notre dernier petit signe parce que j'ai entendu la cloche annonçant le souper et que j'ai vu les autres patients se précipiter dans la file pour le repas et comme je connais le fantastique appétit qui se cache dans ce petit corps frêle je ne veux pas le retenir quoique de toute manière il fasse un dernier truc : il lance un verre d'eau par la fenêtre en une grosse gerbe d'eau et je ne le vois plus.

"Cé qui veut dire par là ?" Je me gratte la tête en retournant à la voiture.

16

POUR TERMINER CETTE FOLLE JOURNÉE me voici à 3 heures du matin assis dans une voiture qui roule à 100 miles à l'heure dans les rues endormies et sur les collines et au bord des quais de San Francisco, Dave est allé dormir avec Romana et les autres sont tombés raides morts et ce voisin timbré de la porte d'à côté à la maison de pension (un bohémien mais aussi un ouvrier, un peintre qui revient à la maison avec ses grosses bottes pleines de terre et qui a son petit garçon qui vit avec lui sa femme est morte)— J'étais dans son appart' à écouter le jazz de Stan Getz à tue-tête sur son Hi Fi et je m'adonne à lui mentionner que Dave Wain et Cody Pomeray sont les deux plus grands conducteurs au monde— "Quoi ?" me crie ce grand blond costaud avec un étrange sourire figé, "mon pote j'ai déjà conduit des voitures de hold-up ! viens-t-en en bas j'vas te montrer !" — Alors c'est presque l'aurore et nous voici descendant Buchanan et tournant le coin dans un crissement de pneus et il appuie sur le champignon, fonce à toute vitesse vers une lumière rouge et crampe soudainement vers la gauche dans un crissement de pneus et monte une colline la pédale au fond, quand il arrive sur le dessus de la colline je pense qu'il va s'arrêter un peu pour voir ce qu'il y a sur le dessus mais il va encore plus vite et vole pratiquement par dessus la colline et on dévale une de ces incroyables côtes abruptes de San Francisco avec le nez qui pointe vers les eaux de la baie et il enfonce la pédale ! on descend à cent miles à l'heure vers le bas de la colline où il y a une intersection et c'est de la chance la lumière est verte et on fonce à travers avec juste une petite secousse là où la rue transversale commence et une autre secousse là où la rue recommence à descendre— Nous arrivons au bord de l'eau et nous crampons à droite— Une minute plus tard on plane sur les bretelles aux abords du Pont et avant que j'ai pu prendre une gorgée ou deux de ma dernière bouteille nous sommes déjà stationnés à l'extérieur de

l'appartement sur Buchanan— Le plus grand conducteur au monde qui qu'il fut et je ne l'ai jamais revu— Bruce quelque chose— Quelle escapade.

17

JE ME RETROUVE SAOUL MORT SUR LE PLANCHER cette fois à côté du matelas de Dave oubliant qu'il n'est même pas là.

Mais je me souviens maintenant des choses étranges qui sont arrivées ce matin là : avant le coup de fil de Cody venant de la vallée : je me sens à nouveau désespérément déprimé comme un idiot me lamentant au souvenir de la mort de Tyke et me rappelant cette plage enlisante mais à côté du radiateur des toilettes traîne une copie du Johnson de Boswell dont nous avons discuté si gaiement dans la voiture : j'ouvre le livre au hasard et tourne une autre page et je commence à lire à partir du coin gauche et me voilà soudain dans un monde parfait à nouveau : le vieux Doc Johnson et Boswell sont en visite dans un château en Écosse ayant appartenu à un ami disparu nommé Rorie More, ils boivent du sherry près du grand foyer et regardent un portrait de Rorie accroché au mur, la veuve de Rorie est là, Johnson dit soudainement "Monsieur, voici comment je m'y prendrais contre l'épée de Rorie More" (le portrait montre le vieux Rorie avec son épée des Highlands) "Je le poignarderais avec une dague et je le saignerais par plaisir comme un animal" et dans le brouillard de ma gueule de bois je réalise que s'il devait exister une façon pour Johnson d'exprimer à la veuve de Rorie More sa douleur face aux malheureuses circonstances de sa mort, c'était de cette manière-là— Si pitoyable, irrationnel, mais parfait— Je me précipite en bas à la cuisine où Dave Wain et quelques autres sont déjà en train de prendre une espèce de déjeuner et je commence à lire le passage à toute la bande— Jonesy me lance un regard de reproche par dessus sa pipe parce qu'il me juge trop littéraire si tôt le matin mais je ne suis pas littéraire du tout— De nouveau je vois la mort, la mort de Rorie More, mais la réponse de Johnson à la mort est idéale et tellement idéale que j'aimerais voir Johnson assis à mes côtés dans la cuisine en ce moment— (À l'aide ! Je pense).

Le coup de téléphone de Cody arrive de Los Gatos, il vient de perdre son emploi comme rechapreur de pneus— "Parce qu'on étaient là hier soir ?"— "Non non ça n'a pas de rapport, il faut qu'il mette quelques hommes à pied parce que son hypothèque le saigne à blanc et tout le reste et qu'une fille essaie de le traîner en cours pour un chèque sans provision et des histoires comme ça, alors vieux y faut que j'me trouve un autre boulot et y faut que j'paye le loyer et y'a pus rien qui marche ici, ça fait que mon vieux, peux-tu, j'te supplie non j'te supplie pas, honnêtement, Jack, euh, passe-moi cent dollars veux-tu ?"— "Bon dieu Cody j'arrive et je vais te le DONNER le cent dollars"— "Tu veux dire que tu f'rais vraiment ça, écoute juste me le prêter ce serait assez, hum" (il bat des cils à l'autre bout de la ligne parce qu'il sait qu'il est sincère) "t'es un amour, comment vas-tu te rendre ici pour me remettre l'argent mon garçon et remplir mon coeur de joie"— "J'vais demander à Dave de me conduire"— "Parfait j'vais payer le loyer tout de suite et parce que c'est vendredi, c'est-y ça, ou jeudi peu importe, oui c'est ça jeudi, alors j'ai pas besoin d'me chercher un boulot avant lundi alors tu pourras rester ici et on va se faire une longue fin de semaine à niaiser et à jaser mon vieux comme on avait l'habitude de l'faire, j'peux t'donner une raclée aux échecs ou on peut regarder un match de base-ball " et en continuant tout bas " et se faufiler en ville et rencontrer mon bobébé"— Alors je demande à Dave et c'est oui, il est prêt à partir n'importe quand, il me suit tout simplement comme il m'arrive moi-même souvent de suivre d'autres gens, et nous voilà repartis.

Et en route on arrête voir Monsanto à sa librairie et l'idée me vient soudain que Cody et moi et Dave on pourrait aller à la cabane passer une longue et paisible et folle fin de semaine (et comment ?) mais quand Monsanto entend ça il est prêt à venir lui aussi, en fait il va amener son petit ami chinois Arthur Ma et on va prendre McLearn à Santa Cruz et visiter Henry Miller et soudainement une autre grosse foire vient de commencer.

Alors voici Willie qui attend en bas dans la rue, je vais au magasin, achète une bouteille, Dave conduit Willie, Ron Blake et maintenant Ben Fagan sont à l'arrière sur le matelas, je suis assis à l'avant sur mon siège berçant et en plein après-midi on se remet à bêlasser en descendant l'autoroute Bay Shore pour voir ce vieux Cody et Monsanto suit derrière dans sa jeep avec Arthur Ma, deux jeeps maintenant, et bientôt quatre comme je vais le montrer— On arrive chez Cody au beau milieu de l'après-midi, la maison est pleine de visiteurs (des littéraires locaux de Los Gatos et toutes sortes de gens et le téléphone qui ne déroutait pas) et Cody dit à Evelyn "J'vais simplement passer quelques jours avec Jack et la gang comme au bon vieux temps et j'vais me chercher du travail lundi"— "D'accord"— Alors on se rend à un magnifique restaurant de pizza de Los Gatos où les pizzas sont garnies d'un pouce de champignons et de viande et d'anchois ou tout ce que tu veux, j'encaisse un chèque de voyage au supermarché, Cody prend son billet de cent dollars, le donne à Evelyn au restaurant, et plus tard ce jour là les deux jeeps reprennent la route vers Monterey et poursuivent sur cette foutue route que j'ai marchée les pieds couverts d'ampoules de retour vers ce pont effrayant de Raton Canyon— Et j'avais pensé ne plus revoir cet endroit. Mais j'étais maintenant de retour avec tout plein d'observateurs. La vue du canyon tout en bas au moment où nous serpentions le chemin de montagne me fit me mordre les lèvres d'admiration et de tristesse.

18

TOUT SEMBLE FAMILIER COMME UN VIEUX VISAGE SUR UNE VIEILLE PHOTO comme si j'avais quitté depuis un million d'années ces broussailles protégées du soleil par les rochers et ce bleu sans compassion de la mer déversant sa blancheur sur le sable jaune, les ruisseaux d'arroyo jaune dévalant le grandiose contrefort des falaises, les prés bleus dans le lointain, tout le lourd et gémissant tumulte qu'il est étrange de voir après plusieurs jours à ne regarder que le petit visage et la petite bouche des gens— Comme si la nature avait un visage de lépreux gargantuesque avec d'énormes narines et d'immenses poches sous les yeux et une gueule assez grande pour avaler cinq milles jeeps familiales et dix milles Dave Wain et Cody Pomeray sans un soupir de reconnaissance ou de regret— Tout est là, tous les tristes recoins de ma vallée, les brèches, le sommet de la montagne Mien Mo à nouveau, les bois rêveurs sous notre chemin accroché là-haut sur le flanc de montagne, soudainement enfin la vue de ce pauvre Alf à nouveau broutant au loin en ce milieu d'après-midi près de la clôture du corral— Et voilà le ruisseau cascadeur comme si rien ne s'était produit ailleurs et même en plein jour il semble noir et affamé là où l'herbe la plus dense s'entremêle.

Cody n'a jamais vu cette région bien qu'il soit un californien d'adoption depuis longtemps, je peux voir à quel point il est impressionné et heureux d'être venu faire une petite excursion avec les copains et moi et de découvrir ce magnifique panorama— Il est comme un petit garçon à nouveau pour la première fois depuis maintenant des années parce que c'est comme s'il sortait de l'école, sans travail, les factures payées, rien d'autre à faire que me faire plaisir, ses yeux en brillent— En fait depuis qu'il est sorti de San Quentin il semble étrangement plus jeune comme si les murs de la prison avaient extirpé de lui les sombres tensions de l'adulte— En fait

chaque soir après souper dans la cellule qu'il partageait avec l'assassin tranquille il se penchait avec sérieux pour écrire une lettre quotidienne ou biquotidienne pleine de pensées philosophiques et religieuses adressée à sa maîtresse Billie— Et quand tu es au lit en prison après que les lumières sont éteintes et que tu n'as pas sommeil le temps ne manque pas pour te souvenir du monde et vraiment en savourer la douceur s'il en est (bien que ces souvenirs soient toujours agréables en prison c'est plus difficile au pénitencier, comme le montre Genêt) et comme résultat il s'est non seulement corrigé de ses aigreurs massacrant (et c'est bien sûr toujours bon de pouvoir s'éloigner de l'alcool et de l'abus de tabac pendant deux ans) (et tout ce sommeil régulier) il est comme un jeune flo à nouveau, mais comme je le dis il a cet air de jeunesse étrange que tous les ex-prisonniers, je crois, affichent lorsqu'ils viennent juste de sortir— En essayant de pénaliser sévèrement les criminels en les mettant à l'abri derrière les barreaux la société leur procure en fait les moyens d'acquérir une plus grande force pour de futures atrocités quelles soient d'éclats ou non— "Que le diable m'emporte" répète-t-il sans arrêt à la vue de ces falaises et de ces pics et des vignes grimpantes et des arbres morts, "t'es en train de me dire que tu as été seul ici pendant trois semaines, vraiment j'essaierais pas ça...ça doit être terrible la nuit...regarde-moi cette vieille mule en bas là-bas...vieux, regarde-moi c'te paysage de séquoias qui s'enfonce là-bas...ça me rappelle le Colorado bon dieu quand j'avais l'habitude de voler une voiture par jour et d'me rendre dans des collines comme celles-ci avec une p'tite collégienne toute fraîche"— "Mioum mioum" dit Dave Wain très expressif derrière son volant tournant son gros regard loufoque vers nous et roulant ses gros yeux fiévreux qui brillent de mioummioum et de menemenum aussi— "Qu'est-ce qui vous prend les gars d'avoir oublié de faire des plans pour nous ramener une bande de jeunes étudiantes par ici pour agrémenter nos sujets de conversations là" dit Cody de sa triste voix vraiment décontractée.

Derrière nous la jeep de Monsanto s'accroche obstinément— En passant à Monterey Monsanto a déjà appelé Pat McLear, il passe l'été à Santa Cruz avec sa

femme et leur bambin, McLear nous suit avec sa jeep à quelques miles de distance sur l'autoroute— C'est une grosse journée Big Sur c'est sûr.

On roule jusqu'au bas de la côte pour traverser le ruisseau et rendus à la clôture du corral je descends fièrement de voiture pour ouvrir officiellement la barrière et laisser passer les voitures— On se rend à la cabane cahin-caha dans les deux roulières du chemin et on gare les voitures— Mon coeur chavire en voyant la cabane.

Voir la cabane si triste et presque humaine qui m'attend dirait-on depuis toujours, entendre mon charmant petit ruisseau qui roucoule et reprend son chant juste pour moi, revoir les mêmes geais bleus qui m'attendent toujours dans l'arbre et qui sont peut-être fâchés contre moi maintenant qu'ils me savent de retour parce que je n'étais pas là pour étendre leurs Cheerios sur le garde de la véranda tous les matins que Dieu bénit— Et la première chose que je fais c'est de me précipiter à l'intérieur pour leur trouver de la nourriture et l'étendre— Mais il y a tellement de gens autour maintenant qu'ils ont peur d'essayer.

Monsanto qui s'est endimanché de ses vieux habits et qui anticipe une fin de semaine de vin et de conversations dans sa plaisante cabane prend la bonne grosse hache accrochée au mur sur des clous et sort pour commencer à bûcher sur un énorme billot— En réalité c'est la moitié d'un arbre qui est tombé-là il y a des années et qui a été bûché de temps à autres mais là il est décidé à le fendre en deux puis une autre fois en deux de sorte qu'on puisse le couper au milieu pour faire de grosses bûches pour un feu de joie— Pendant ce temps le petit Arthur Ma qui ne va nulle part sans son papier à dessin et ses crayons feutres Yellowjack est déjà assis dans mon fauteuil sur la véranda (il porte mon chapeau maintenant) il dessine un des ses interminables dessins, il va en dessiner 25 la première journée et 25 autres la journée suivante— Il parle et il dessine en même temps— Il a des crayons feutres de toutes les couleurs, rouge, bleu, jaune, vert, noir, il dessine de merveilleuses images

inconscientes et peut aussi dessiner d'excellents sketches figuratifs ou tourner tout ce qu'il veut en caricature— Dave sort de la jeep mon sac à dos ainsi que le sien et les lance dans la cabane, Ben Fagan se promène près du ruisseau en fumant sa pipe avec un heureux sourire de bhikku, Ron Blake est en train de déballer les steaks qu'on a achetés à Monterey en s'en venant et je commence déjà à faire sauter les plastiques du goulot des bouteilles comme un expert avec ces tours et ces secrets qui ne s'apprennent qu'après des années de vagabondage d'est en ouest dans les ruelles.

Rien n'a changé, la brume souffle sur les murailles du canyon obscurcissant le soleil mais le soleil réplique— L'intérieur de la cabane où le feu s'est finalement mis à chauffer demeure la chère et adorable demeure aussi claire dans mon esprit maintenant que je la regarde qu'une photo instantanée avec une mise au point exceptionnelle— La gerbe de fougère est toujours dans son verre, les livres sont là, l'épicerie bien rangée le long des tablettes murales— Je me sens excité d'être là avec la gang mais il y a une tristesse silencieuse que Monsanto exprime plus tard lorsqu'il dit "C'est le genre d'endroit où une personne devrait réellement être seule, vous savez ? quand tu amènes une grosse bande ici c'est comme si tu la désacralisais mais je ne fais référence ni à nous ni à qui que ce soit, il y a une si triste douceur dans ces arbres que les cris ou même les conversations ne devraient pas les insulter"— Et c'est exactement ce que je ressens.

Nous descendons en bande le sentier qui mène à la mer, nous passons sous le pont que Cody surnomme "L'enfant'chienne de pont" en levant les yeux avec horreur— "C't'affaire-là c'est assez pour faire peur à n'importe qui"— Mais ce qu'il y a de pire pour un vieux conducteur comme Cody, et Dave aussi, c'est de voir ce vieux châssis retourné sur le dos dans le sable, ils passent une demi-heure à fouiller autour de l'épave en hochant de la tête— On se balade sur la plage un moment et on décide qu'on va revenir à la noirceur avec des bouteilles et des lampes de poches et qu'on va faire un gros feu de camp, maintenant c'est l'heure de retourner à la cabane

et de faire cuire ces fameux steaks et de s'amuser et la jeep de McLear est déjà arrivée et garée et McLear lui-même et cette magnifique blonde qu'est sa femme dans ses blue jeans moulés qui font dire à Dave "Mioum mioum" et Cody se contente de dire "Oui, c'est sûr, oui, c'est sûr, ah oui chérie, oui."

19

UNE TAPAGEUSE BEUVERIE COMMENCE au fond du canyon— Comme le brouillard accompagnant la brunante laisse le froid s'infiltrer par les fenêtres tous ces douillets demandent qu'on ferme les fenêtres alors on se retrouve assis-là dans la lueur d'une unique lampe à tousser dans la fumée mais ils s'en foutent— Ils pensent que c'est seulement les steaks qui boucanent sur le feu— J'ai une des cruches en main et je n'ai pas l'intention de la laisser filer— McLear c'est l'élégant jeune poète qui vient juste d'écrire le plus fantastique poème de l'Amérique, intitulé "Dark Brown," qui est la description dans tous ses détails de son corps et de celui de sa femme dans l'union et la communion extatique sous tous ses angles du dedans comme du dehors et ça ne s'arrête pas là il insiste pour nous le lire— Mais je veux lire mon poème "Sea" moi aussi— Mais Cody et Dave sont en train de parler de quelque chose d'autre et ce capoté de flo de Ron Blake chante comme Chet Baker— Arthur Ma dessine dans le coin, et le tout donne cette impression générale :—

"C'est ce que les vieux font, Cody, ils conduisent lentement de reculons dans les stationnements des centres d'achats"— "Ouais t'as raison, j'te parlais de mon bicycle mais oui c'est ce qu'ils font parce que vois-tu pendant que la vieille fait son magasinage à l'intérieur ils essaient de se stationner un peu plus près de l'entrée alors ils prennent une demi-heure pour calculer leur gros coup et ils sortent lentement de leur trou, ils ont de la misère à se retourner pour voir ce qu'il y a à l'arrière, habituellement rien, alors ils s'avancent très lentement en tremblotant vers le stationnement qu'ils ont choisi mais tout à coup y'a un beau marlot qui s'enfourne dedans avec sa camionnette et les vieux se grattent la tête en se disant et en chialant "Ahhhh, ces jeunes flos d'aujourd'hui" et tout le charabia, ah, oui, mais mon BICYCLE à Denver j'te l'dis j'avais une roue croche et cette roue avait l'habitude de vaciller alors par nécessité j'avais dû inventer une nouvelle manière de manoeuvrer les poignées vois-tu— " — "Hey Cody bois un peu, " que j'lui crie dans l'oreille et

pendant ce temps McLear fait la lecture : "Kiss my thighs in darkness the pit of fire" et Monsanto rigole et raconte à Fagan : "Alors ce type stupide descend les escaliers et demande un exemplaire d'Aleister Crowley et je n'ai rien su de tout ça jusqu'à ce que tu m'le dises l'autre jour, alors au moment où il s'apprête à sortir je le vois qui prend un livre d'une étagère mais il en met un autre à la place qu'il a sorti de sa poche, et le livre c'est un roman par quelqu'un qui s'appelle Denton Welch au sujet de ce jeune garçon en Chine qui se promène dans les rues comme un véritable Truman Capote romantique à l'exception que c'est en Chine" et Arthur Ma s'écrie : "Arrêtez de bouger bande de bâtards, j'ai un trou dans l'oeil" et ça se passe comme dans tous les partys, et ainsi de suite, pour se terminer par les steaks (je n'en prends même pas une bouchée me contentant de boire), et c'est le gros feu de camp sur la plage où nous nous rendons en marchant et nous balançant bras-dessus bras-dessous comme un seul homme, je me suis mis dans la tête que je suis le chef d'un groupe de combat en pleine guérilla et je suis le lieutenant qui marche en avant en donnant des ordres, armés de nos lampes de poches et criant à tue-tête nous nous enfournons dans l'étroit sentier avec des " Gauche droite gauche droite " et nous invitons l'ennemi à sortir de sa cachette, quelle guérilla.

Sur la plage ce vieux bûcheron de Monsanto allume un énorme feu de joie qui peut être aperçu à des miles à la ronde, les voitures qui passent sur le pont tout là-haut peuvent voir qu'il y a un party qui bat son plein dans la nuit profonde, en fait le feu éclaire les étranges et mystérieuses poutrelles et les piliers du pont presque jusqu'en haut, gigantesque danse des ombres sur les rochers— La mer tourbillonne mais semble subjuguée— Ce n'est pas la même chose que se retrouver tout seul au fond de cet enfer immense à écrire les sons de la mer.

La nuit se termine alors que tous s'endorment à bout de fatigue sur les lits de camp, dehors dans des sacs de couchage (McLear est retourné à la maison avec sa femme) mais près du feu qui s'éteint Arthur Ma et moi continuons à gueuler jusqu'au

levé du jour des questions et réponses spontanées comme "Qui t'a dit que tu avais un chapeau sur la tête ?"— "Ma tête ne questionne jamais les chapeaux"— "Qu'est-ce qui se passe avec l'entraînement de ton foie ?"— "L'entraînement de mon foie est impliqué dans un travail de rein"— (et voici à nouveau un magnifique et formidable petit ami oriental qui croise mon chemin, moi un gars de la côte est qui n'a jamais connu de jeunes chinois ou de japonais, c'est assez commun sur la côte ouest mais pour un gars de l'est comme moi c'est surprenant et quand je pense à toutes mes études antérieures sur le Zen le Chan et le Tao)— (Et Arthur Ma est également un gentil petit oriental aux cheveux doux de même qu'un doux petit loufrik)— Et nous en arrivons à scander de grandes déclarations, chacun notre tour, sans nous arrêter pour réfléchir, un après l'autre, bing et bang, et le merveilleux dans tout ça c'est que pendant qu'un des deux est en train de gueuler quelque chose comme (moi) : "Cette nuit la pleine lune du mois d'août va faire son apparition, matinale avec un teint bilieux, et balancer des anges partout sur mon toit pendant que Devas va m'arroser de fleur" (la règle étant que ça ne fasse pas de sens) l'autre gars a le temps non seulement de prévoir la déclaration suivante mais peut partir de l'envol inconscient d'une idée comme " Des anges partout sur mon toit " et dès lors peut crier sans y penser la réponse la plus stupide ou plutôt la plus inattendue la plus folle la plus brillante étant la meilleure " Des pèlerins lançant de la merde et d'innombrables et doux trains némaculaires venant du ciel avec des jeunes hommes tout puissants portant des guenons qui vont traverser la scène en tapant du pied attendant le moment où en me pinçant je vais prouver que penser c'est comme toucher"— Mais c'est seulement le début parce maintenant qu'on connaît le jeu on devient de plus en plus performants jusqu'à l'aube où si je me rappelle bien nous étions si fantastiquement brillants (pendant que tout le monde ronflait) que les cieux ont dû non seulement s'étirer mais s'agiter pour écouter ça : voyons si je peux au moins recréer le style de ce jeu :-

ARTHUR : " Quand vas-tu devenir le huitième patriarche ? "

MOI : " Dès que tu m'aura donné ce vieux chandail miteux "— (Bien mieux que ça, oublions ça, parce que je veux d'abord parler d'Arthur Ma et essayer de faire revivre nos exploits).

20

MON PREMIER PETIT AMI CHINOIS COMME JE LE DISAIS, je dis toujours " petit " George et " petit " Arthur mais c'est parce qu'en fait ils étaient petits tous les deux que voulez-vous— Bien que George parlait lentement et était un peu détaché de tout comme un Maître Zen qui réalise en fait que tout est indifférence de toute manière, Arthur était plus amical, plus chaleureux d'une certaine manière, curieux et toujours en train de poser des questions, plus actif que George passant son temps à dessiner, et bien sûr chinois plutôt que japonais— Il voulait que je rencontre son père dans les semaines suivantes— C'était le meilleur ami de Monsanto à cet époque et ils formaient une paire extrêmement étrange lorsqu'ils descendaient la rue ensemble, le gros et joyeux rougeaud aux cheveux coupés en brosse et au veston de corduroy et quelques fois la pipe à la bouche, et le petit garçon chinois aux allures enfantines qui paraissait si jeune que la plupart des barmans refusaient de le servir bien qu'en fait il ait eu 30 ans— C'était néanmoins le fils d'une famille renommée du Chinatown et le Chinatown est juste-là derrière les célèbres rues beatniks de Frisco— De plus Arthur était un formidable petit don juan qui tenait les filles les plus belles et les plus fabuleuses au bout de sa ligne et qui pourtant venait tout juste de se séparer de sa femme, une fille que je n'ai jamais vue mais que Monsanto m'a dit être la plus belle noire du monde— Arthur venait d'une famille nombreuse mais elle désapprouvait sa vie de peintre et de bohémien alors il vivait seul dans un vieil hôtel confortable de North Beach bien que de temps à autres il tournait le coin pour se rendre au Chinatown visiter son père qui était assis à l'arrière de son magasin général chinois rêvassant au milieu de ses innombrables poèmes rapidement tracés en caractères chinois sur des bouts de magnifiques papiers colorés qu'il accrochait au plafond de sa petite pièce pour les faire pendre— Il restait assis-là, propre, soigné, presque luisant, se demandant quel nouveau poème il pourrait bien écrire mais ses petits yeux vifs

balayaient toujours la porte de la rue pour voir qui passait et si quelqu'un entrait dans la boutique il savait qui c'était et la raison de sa visite— Il était en fait le meilleur ami et l'homme de confiance de Chiang Kai Shek en Amérique, c'est la vérité vraie— Mais Arthur lui-même était partisan de la Chine Rouge ce qui était une affaire de famille et une affaire de chinois sur laquelle je n'avais rien à dire et qui ne m'intéressait pas sauf dans la mesure où cela créait une image dramatique d'un père et de son fils dans une vieille culture— L'important de cet affaire c'est qu'il cabotinait avec moi comme George l'avait fait et qu'il me rendait heureux un peu comme George l'avait fait— Quelque chose de familier et d'ancien dans sa loyale présence me faisait me demander s'il n'avait pas déjà vécu avant dans une autre époque en Chine où s'il n'avait pas déjà été un occidental dans une vie antérieure qui aurait été mêlée à la mienne quelque part ailleurs qu'en Chine— Ce qui est dommage dans tout ça c'est que je n'ai pas de notes de ce que nous pouvions bien crier et déclarer à tour de rôle au moment où les oiseaux s'éveillaient dehors mais ça ressemblait généralement à ceci :-

MOI : " À moins que quelqu'un ne me rentre un fer chaud dans le coeur ou ne m'accable du Mauvais Karma et tout le blabla et ne tire ma mère du lit pour l'abattre devant mes impitoyables yeux d'hommes— "

ARTHUR :- " Et je me casse la main sur des têtes—

MOI :- " Chaque fois que tu lances une pierre à un chat de ta forteresse de cristal tu ramènes sur toi l'hiver automatique de Stanley Gould si noir de la mort après la mort, et du vieillissement— "

ARTHUR :- " Parce que madame ces poubelles mortuaires vont vous mordre à leur tour et seront froides aussi—

MOI :- " Et votre fils ne connaîtra jamais le repos de l'imperturbable assurance qu'il pense ce qu'il pense et qu'il fait ce qu'il pense et qu'il sent ce qu'il pense et que l'avenir qu'il— "

ARTHUR :- " Avenir où mon damné vieux sabre Paisan Pasha a encore perdu la Preakarité—

MOI :- " Cette nuit la lune devrait être témoin de l'attroupement des anges à la fenêtre du bébé qui à l'intérieur gargouille dans son vomit cherchant de ses yeux crottés des cascades de moutons à flancs de bébé à flancs de coteaux le jour où le petit berger arabe a pressé l'agneau sur son coeur pendant que la mère bêlait à ses pieds— "

ARTHUR :- " Alors Joe le loufenik l'occipit pas pot— "

MOI :- " Shhhhoww graaa— "

ARTHUR :- " Vent et crissement de pneus— "

MOI :- " Les Devas angéliques les monstres Asuras Devadattas Vedantas McLaughlins Stones vont hurler et vociférer en enfer s'ils n'aiment pas l'agneau l'agneau l'agneau de la côte d'agneau de l'enfer— "

ARTHUR :- " Pourquoi Scott Fitzgerald garde-t-il un bloc-notes ? "

MOI :- " Un si merveilleux bloc-notes— "

ARTHUR :- " Komi denera ness pata sutyamp anda wanda vesnoki shadakiroo paryoumemga sikarem nora sarkadium baron roy kellegiam myorki ayastuna haidanseetzel ampho andiam yerka yama chelmsford alya bonneavance koroom cemandu versel— "

MOI :- " Le 26^{ème} concert annuel du Congrès Arménien ? "

21

À PROPOS J'AI OUBLIÉ DE MENTIONNER QUE PENDANT MES TROIS SEMAINES DE SOLITUDE pas une étoile ne s'était montrée, même pas une minute pendant toutes ces nuits, c'était la saison du brouillard, à l'exception de la toute dernière nuit lorsque j'étais sur le point de partir— Maintenant toutes les nuits étaient étoilées, le soleil brillait pour des périodes sensiblement plus longues mais un vent sinistre accompagnait l'automne de Big Sur : c'était comme si tout l'océan Pacifique soufflait de toute sa force dans Raton Canyon et par dessus la haute brèche également venant d'une autre direction et faisant frissonner les arbres à mesure que l'énorme et gémissant mugissement arrivait du fond du canyon en prophétisant et en tapageant, quand il a frappé c'est un vacarme rugissant qui s'est élevé et que je n'ai pas aimé— Quelque part ça m'est apparu de mauvais augure— C'était beaucoup mieux d'avoir de la brume du silence et des arbres tranquilles— Maintenant d'une seule rafale tout le canyon pouvait être amené à crier et à onduler dans toutes les directions dans une masse si désordonnée que même les gens qui m'accompagnaient furent un peu surpris de voir ça— C'était un vent beaucoup trop fort pour un si petit canyon.

Tous ces événements faisaient aussi en sorte qu'on n'entendait plus le bruit constant et rassurant du ruisseau.

Il y avait une chose de bien c'est que lorsque les avions à réaction brisaient le mur du son là-haut le vent dispersait le coup de tonnerre creux qu'ils provoquent, parce que durant la saison du brouillard le bruit aurait descendu au fond du canyon, pour s'y concentrer, et secouer la maison comme une explosion qui me fit croire la première fois (seulement) que quelqu'un faisait sauter de la dynamite dans les alentours.

Pendant que je m'éveillais malade et râlant il y avait tout plein de vin à portée de la main comme antidote pour me remettre en train, ça va, mais Monsanto lui, s'était retiré tôt avec son gros bon sens typique pour dormir près du ruisseau et il était maintenant réveillé et il chantait et se plongeait la tête au complet dans le ruisseau en faisant Brrrr et en se frottant les mains devant un jour nouveau— Dave Wain faisait à déjeuner avec son discours habituel " Voici la vraie manière de frire les oeufs c'est de placer un couvercle par dessus pour qu'ils prennent ce coquet petit air de glaci blanc sur le jaune, dès qu'j'ai fini avec cette pâte à crêpe on commence à en faire "— Ma liste d'épicerie du début était si complète qu'elle nourrissait maintenant des troupes de guérilla.

Un gros concours de bûchage à la hache commença après le déjeuner, quelques-uns assis sur la véranda comme observateurs et les acteurs en bas frappant à grands coups d'hache sur un tronc d'arbre qui avait plus d'un pied d'épais— Ils arrachaient des morceaux de deux pieds, pas facile— Je réalisais que tu peux toujours étudier la personnalité d'un individu à la manière dont il bûche du bois— Monsanto ce vieux bûcheron du Maine comme je dis nous montra maintenant comment en fait il avait mené toute sa vie par la façon dont il arrachait le bois en petits éclats frappant à gauche et à droite et en terminant son travail dans un temps relativement court et sans trop de sueur— Mais ses coups étaient rapides— Alors que le vieux Fagan la pipe entre les dents frappait avec acharnement de la manière qu'il avait apprise dans l'Oregon j'imagine et dans les écoles de Feux de forêts du nord-ouest, terminant aussi son travail, en silence, sans un mot— Mais le caractère fantasque et enflammé de Cody se révéla à la façon dont il s'attaqua au billot avec une force épouvantable, quand il rabattait la hache de toute sa force en la tenant à l'extrémité du manche tu pouvais entendre le tronc gémir de tout son long à l'intérieur, broumm, parfois tu pouvais entendre le billot se fendiller sur toute sa longueur, il est vraiment très fort et il descendait cette hache avec tant de force que ses pieds levaient du sol quand elle frappait l'arbre— Il coupa son billot avec la force d'un dieu grec— Cependant cela

lui pris plus de temps et plus de sueur que Monsanto— " J'faisait ça aux travaux forcés dans le sud de l'Arizona " qu'il dit, en descendant un coup qui fit danser tout le tronc au dessus du sol— Mais c'était la démonstration d'une force démesurée mais absurde, l'image de la pauvre vie de Cody et d'une certaine manière de la mienne— Moi aussi j'ai pris la hache avec toute ma force et je rageais et j'allais de plus en plus vite et j'ai réussi à en venir à bout mais en prenant plus de temps que Monsanto qui nous regardait en souriant— Là-dessus le petit Arthur a tenté sa chance mais s'est arrêté après cinq coups— De toute façon on aurait dit que c'était la hache qui le menait— Ce fut le tour de Dave Wain de faire sa démonstration avec de gros coups agiles et dans le temps de le dire nous avions cinq gros billots prêts à utiliser— Mais c'était maintenant l'heure de monter en voiture (McLear était de retour) et de descendre l'autoroute de la côte vers le sud jusqu'à une source chaude située là-bas, ce qui à première vue me semblait une bonne chose.

Mais le nouveau soleil d'automne de Big Sur était maintenant d'une cuvée bleu effervescent qui rendait le côté terrifiant et gigantesque de la côte encore plus facile à voir dans toute son horrible splendeur, des miles et des miles s'étirant comme un serpent vers le sud, nos trois jeeps se tordant et tournant les courbes qui se multipliaient, des saillis escarpés à notre droite, d'autres ponts vertigineux à traverser étendus comme des fantômes au dessus de la fureur tout en bas— Bien que tous les gars s'émerveillent de voir ça— Pour moi c'est juste l'inhospitalière maison de fous de la terre, je l'ai assez vue et je l'ai même avalée dans cette grande bouffée— Les gars me réassurent en me disant que les bains chauds vont me faire du bien (ils voient que je suis mélancolique et que j'ai maintenant la gueule de bois pour de bon) mais lorsqu'on arrive mon coeur se noie de nouveau lorsque McLear à partir du balcon de la piscine extérieure pointe du doigt vers la mer : " Regardez ce qui flotte là-bas à travers les algues, une loutre morte ! "— Et bien sûr ça ressemble à une loutre morte, une grosse tache brun pâle ballottant tristement avec la houle et les abominables algues, ma loutre, ma chère loutre sur laquelle j'ai écrit des poèmes—

" Pourquoi est-elle morte ? " Que je me demande désespéré— " Pourquoi est-ce qu'elles font ça ? "— " Quelle est le but de tout ça ? "— Tout le monde se couvre les yeux de la main pour mieux voir ce gros morceau tranquille et torturé de mammifère marin là-bas comme s'il s'agissait d'un passe-temps intéressant alors que pour moi c'est un coup entre les deux yeux et jusqu'au fond du coeur— Les piscines d'eau chaude sont couvertes de vapeur, Fagan et Monsanto et les autres sont tous assis bien tranquilles immergés jusqu'au cou, ils sont tous nus, mais il y a une bande de tapettes qui eux aussi sont nus et qui se tiennent partout dans des postures de bain turc ce qui me fait hésiter à enlever mes vêtements juste par principes — En fait Cody se contente de ne rien faire d'autre que de s'étendre au soleil tout habillé, sur la table du balcon, et de fumer— Mais j'emprunte le maillot de bain jaune de McLear et j'entre dans l'eau— " Pour qu'elle raison est-ce que tu portes un maillot dans un bain thermal mon garçon ? " dit Fagan en ricanant— Je réalise avec horreur qu'il y a du sperme qui flotte dans l'eau chaude— Je regarde et je vois les autres hommes (les tapettes) qui s'en mettent plein les yeux à regarder Ron Blake qui fait face à la mer montrant son derrière à tous, sans mentionner McLear et Dave Wain aussi— Mais c'est tout à fait caractéristique de moi et de Cody de ne pas nous déshabiller dans de telles circonstances (nous avons tous les deux été élevés en catholiques non ?)— Les grands héros sexuels supposés de notre génération, en fait— Ça laisse songeur— Mais la combinaison des tapettes qui observent en silence, et de la loutre morte là-bas, et du sperme dans la piscine me rendent malade, sans mentionner que lorsque j'apprends que la maison de bain appartient au jeune écrivain Kevin Cudahy que j'ai bien connu à New York et que je demande à un des jeunes étrangers où est Kevin Cudahy il ne daigne même pas me répondre— Pensant qu'il ne m'a pas compris je redemande à nouveau, pas de réponse, pas de réaction, je demande une troisième fois, cette fois-ci il se lève et se retire furieux d'un air hautain vers les vestiaires— De toute façon tout ça s'ajoute à la confusion qui commence à s'installer dans mon cerveau magané par l'alcool, de constants rappels de la mort et non le moindre celui

de la mort de mon amour paisible de Raton Canyon qui soudainement maintenant se change en horreur.

Après les bains nous nous rendons à Nepenthe qui est un splendide restaurant situé sur une falaise avec de grandes terrasses extérieures, une excellente table, une direction et un service excellents, de bons cocktails, des tables d'échecs, des chaises et des tables pour s'étendre simplement au soleil et regarder la magnifique côte— Nous voici tous assis à différentes tables et Cody commence à jouer aux échecs avec qui veut bien pendant qu'il mord dans ces merveilleux hamburgers appelés Heavenburgers (ils sont énormes avec tous les accompagnements)— Cody n'aime pas être assis là à jaser tranquillement, c'est le genre de gars qui lorsqu'il discute doit occuper toute la discussion pendant des heures jusqu'à ce que tout soit expliqué en long et en large, alors tout ce qu'il veut c'est se pencher sur un échiquier et dire " Hi hi hi, le vieux Scrooge se ménage un pion stratégique ? chou ! Ch't'ai eu !"— Pendant que je suis assis-là à discuter de littérature avec McLear et Monsanto un étrange couple de gentlemen d'à côté lie connaissance— L'un deux est un gosse qui dit être lieutenant dans l'armée— Instantanément (maintenant émêché par mon cinquième Manhattan) je plonge dans ma théorie de la guérilla basée sur mes observations de la nuit précédente alors qu'il m'est sérieusement apparu que si Monsanto, Arthur, Dave, Ben, Ron Blake et moi étions tous membres d'une unité de combat (transportant tous des munitions d'alcool à la ceinture) ce serait très difficile à l'ennemi de faire mal à l'un de nous parce que, étant des amis proches, nous nous protégerions l'un l'autre désespérément, ce que je dis d'abord au lieutenant, ce qui attire l'attention de l'homme plus âgé qui avoue être un GÉNÉRAL dans l'armée— Un peu plus loin à une table séparée il y a des homosexuels ce qui incite Dave Wain à lever la tête du jeu d'échecs et durant un moment tranquille et somnolent d'annoncer d'un ton sec " Sous des poutres de séquoia, des gens qui parlent d'homosexualité et de guerre...appelons ça mon haïku de Nepenthe"— " Ouais " dit Cody en le mettant

échec et mat " essaie de voir c'que tu peux haïkuer avec ça mon garçon et si tu peux te sortir de là pis je vais t'achever avec ma reine, cher. "

J'ai parlé du général simplement parce qu'il y a quelque chose de sinistre à propos du fait que durant cette longue baloune j'ai rencontré ce général et un autre général, deux étranges généraux, et je n'avais jamais rencontré un général de ma vie— Ce premier général était étrange parce qu'il semblait trop poli et cependant il y avait quelque chose de sinistre dans son regard d'acier caché derrière de stupides verres fumés— Quelque chose de sinistre aussi au sujet du premier lieutenant qui avait deviné qui nous étions (les poètes de San Francisco, un petit groupe très représentatif en effet) et qui ne semblait pas nous apprécier quoique le général semblait amusé— Quoi qu'il en soit le général, sinistrement, sembla prendre grand intérêt dans ma théorie d'unités formées de copains pour la guérilla et quand le président Kennedy à peu près un an plus tard ordonna de telles organisations pour une partie des forces armées je me suis demandé (encore assez fou à l'époque mais pour d'autres raisons) si le général n'avait pas pris l'idée de moi— La rencontre du second général, encore plus étrange, qui s'en vient, est arrivée alors que j'étais encore plus capoté.

Des Manhattans et encore d'autres Manhattans et finalement lorsqu'on est retourné à la cabane en fin d'après-midi je me sentais bien mais je réalisais que j'allais être fini le lendemain— Mais le pauvre jeunot de Ron Blake me demanda s'il pouvait rester avec moi à la cabane, les autres s'en retournaient tous en ville dans les trois voitures, je ne pouvais penser à aucune manière de refuser sa demande sans le blesser alors j'ai dis oui— Alors lorsqu'ils sont tous partis je suis resté seul avec ce jeune beatnik fou qui me chantait des chansons et tout ce que je voulais faire c'était dormir— Mais je devais en prendre mon parti et ne pas désappointer son coeur de croyant.

Parce qu'après tout ce pauvre garçon pense qu'il y a quelque chose de noble et d'idéaliste et de bon à propos de toute cette affaire de beatnik, et je suis supposé être le Roi des Beatniks à en croire les journaux, oui mais en même temps j'en ai assez de l'enthousiasme sans fin de ces nouveaux jeunes qui essaient de me connaître et qui me déballent leur vie pour que j'embarque et que je dise oui oui c'est bien, ce que je ne peux plus faire maintenant— La raison qui m'a amené à Big Sur pour l'été étant précisément de me sauver de ce genre d'affaires— Comme ces cinq pathétiques étudiants de *highschool* qui se sont tous présentés à ma porte à Long Island un soir portant des vestes sur lesquelles était écrit " Dharma Bums ", s'attendant tous de me voir à vingt-cinq ans à cause d'une erreur sur une couverture de livre et me voici assez vieux pour être leur père— Mais non, ce jeune trépigant et jazzistique Ron veut tout faire, aller à la plage, gambader et courir, parler, composer des chansons, écrire des histoires, escalader des montagnes, faire des excursions à pied, tout voir, tout faire avec tout le monde— Mais comme j'ai une dernière bouteille de vin avec moi j'accepte de le suivre à la plage.

Nous descendons le vieux sentier triste du bhikku et soudainement j'aperçois une souris morte dans l'herbe— " Une petite souris sans vie " que je dis de manière brillante et poétique mais réalisant soudain et me souvenant maintenant pour la première fois comment j'avais laissé le couvercle du poison à rat sur l'étagère de Monsanto alors donc il s'agit de *ma souris*— Elle est étendue là *morte*— Comme la loutre sur la mer— C'est ma souris à moi que j'ai nourrie tout l'été de chocolat et de fromage mais j'ai encore une fois inconsciemment saboté tous ces grands projets d'être gentil avec les êtres vivants mêmes avec les insectes, encore une fois j'ai assassiné une souris qu'on le veuille ou non— Et par dessus le marché lorsque nous arrivons à l'endroit où la couleuvre se prélassait habituellement au soleil, et que je le fais remarquer à Ron, il crie soudainement, " ATTENTION ! tu ne sais jamais de quelle sorte de serpent il s'agit ! " ce qui m'effraie réellement, mon coeur bat

d'horreur— Ma petite amie la couleuvre passe alors dans ma tête de l'être vivant au long corps vert qu'elle est au maléfique serpent de Big Sur.

Par dessus le marché, sur la grève, où de longues banderoles d'algues creuses dont certaines sont énormes se font sécher étendues au soleil, comme des corps vivants recouverts de peau, des morceaux de matière vivante qui d'une certaine manière m'ont toujours rendu triste, voici le jeune *hepcat* qui les lève en l'air et fait le derviche danseur avec elles sur la plage, faisant de mon Sur une mer transformée— Un cerveau transformé.

Toute la nuit sous le halo de la lampe nous beuglons et chantons des chansons et c'est parfait mais au matin la bouteille est vide et je m'éveille à nouveau aux " horreurs d'apocalypse ", de la même manière que je me suis réveillé dans la sordide chambre de San Francisco avant que j'me sauve ici, tout pôgné par en d'dans à nouveau, je m'entends encore me plaindre " Pourquoi Dieu me torturer ainsi ? "— Mais celui qui n'a jamais souffert du *delirium tremens* même à un stade primaire ne peut comprendre qu'il ne s'agit pas tant d'une douleur physique que d'une indescriptible angoisse mentale que ne peuvent comprendre ces ignorants qui n'ont jamais bu et accusent les buveurs d'être des irresponsables— L'angoisse mentale est tellement intense que tu renies ta propre naissance, les labeurs et les douleurs de la grossesse et de l'accouchement de ta mère pour te mettre au monde, tu penses avoir trahi tous les efforts qu'a pu faire ton père pour te nourrir t'élever te rendre fort et mon Dieu pour te préparer à la " vie ", ton remords est si profond que tu te prends pour le diable et Dieu semble s'être éloigné t'abandonnant à ta macabre bêtise— Tu te sens malade au sens le plus profond, *respirant sans y croire*, mal mal mal, ton âme gémit, tu regardes tes mains vaines brûler vives et tu ne peux même pas bouger, tu regardes le monde de tes yeux éteints, il y a sur ton visage l'expression de l'incommensurable mécontentement d'un ange constipé assis sur son nuage— En fait c'est un regard cancéreux jeté sur le monde, à travers des mousses de laine grisbrun

recouvrant tes yeux— Ta langue est blanche et dégoûtante, tes dents sont tachées, tes cheveux se sont asséchés durant la nuit, tu as d'énormes crottes aux coins des yeux, de la graisse sur ton nez, de l'écume à tes lèvres : en résumé c'est cette laideur dégoûtante et bien connue de tous ceux qui sont passés près d'un ivrogne sur toutes les " Bowery " du monde— Mais il n'y a aucun plaisir, les gens disent " Bon bien il est saoul et heureux laissons-le tranquille "— Le pauvre ivrogne est en train de pleurer— Il implore sa mère et son père et son grand frère et son grand ami, il implore de l'aide— Il essaie de reprendre contrôle en approchant un soulier près de son pied mais il ne peut même pas y parvenir, il va l'échapper, ou renverser quelque chose, il va inévitablement faire quelque chose qui va le faire pleurer à nouveau— Il va vouloir enfouir son visage dans ses mains et gémir pour obtenir un pardon qu'il sait ne pas exister— Non parce qu'il ne le mérite pas mais parce qu'il sait que ça n'existe pas— Parce qu'il regarde en l'air le ciel bleu et qu'il ne voit rien là qu'un espace vide qui lui fait la grimace— Il regarde le monde qui lui tire la langue et lorsque le masque se lève le monde le regarde avec de gros yeux rouges et vides comme les siens— Il peut voir la terre bouger mais il ne peut y attacher aucune signification particulière— Le moindre petit bruit inattendu derrière son dos va le faire gronder de rage— Il tire et entortille sa pauvre chemise couverte de saletés— Il voudrait frotter son visage à quelque chose qui n'existe pas.

Ses chaussons sont comme du vieux limon épais et humide—La sueur coulant dans sa barbe lui démange les joues et agresse sa bouche torturée— Il y a un sentiment pervers de jamais plus, plus jamais, ahh— Ce qui était hier beau et propre s'est changé irrationnellement et inexplicablement en un sinistre siau de merde— Les poils qui recouvrent ses doigts cadavériques le dévisagent— Sa chemise et ses pantalons se sont collés à sa peau pour l'éternité— La douleur du remords pénètre en lui comme si quelqu'un la lui enfonçait de l'extérieur— Les jolis nuages qui passent dans le ciel lui blessent les yeux— Tout ce qui reste à faire c'est de se retourner face

contre terre et pleurer— Sa bouche est si désarticulée qu'il ne parvient même pas à grincer des dents— Il n'a même pas la force de s'arracher les cheveux.

Et voici Ron Blake qui commence sa journée en chantant à plein poumon— Je descends jusqu'au ruisseau et je me jette dans le sable et je regarde étendu par terre avec mes yeux tristes l'eau qui n'est plus mon amie et qui voudrait que je m'éloigne— Il n'y a plus une seule goutte à boire dans la cabane, toutes les maudites jeeps sont parties avec armes et bagages et toute la bande et je suis seul avec un jeune enthousiaste qui a le goût de faire la fête— Les petites bibites que j'ai sauvées parce que j'étais amusé et tout seul et heureux, se sont noyées là tout près de moi— L'araignée est toujours occupée à ses affaires dans la bécosse— Alf pousse son triste cri au loin dans la vallée exprimant exactement ce que je ressens— Les geais bleus jacassent autour de moi parce que je suis trop faible et fatigué pour les nourrir et qu'ils envisagent la possibilité de dévorer mon cadavre, la bouche dans le sable je me lamente " Ce ne sont de toute manière que des saletés de vautours "— L'autrefois charmant glouglou roucoule gazouille du ruisseau est maintenant devenu un baragouinage sans fin d'une nature aveugle qui n'y comprend rien au départ— Mes vieilles réflexions sur la poussière de milliards d'années recouvrant tout y compris les villes et éventuellement les générations sont devenues de vieilles idées de fou, " Seul un imbécile sobre peut penser de pareilles choses, comment se flatter de telles absurdités " (parce que dans un sens, le buveur acquiert de la sagesse, selon les termes de Goethe ou de Blake ou de je ne sais plus très bien qui " Le chemin de la sagesse passe par l'excès ") — Mais dans cette état vous pouvez seulement dire " La sagesse est juste une façon de rendre les gens malades "— " Je suis MALADE " que je crie à tue-tête aux arbres, à la forêt tout autour, les collines là-haut, regardant autour de moi avec désespoir, tout l'monde s'en fiche— J'entends même Ron qui chante en déjeunant à l'intérieur.

Ce qui est plus horrible encore c'est qu'il essaie de me montrer de la compassion et qu'il veut m'aider, " J'peux faire quelque chose ? "— Un peu plus tard il part faire une promenade solitaire et je rentre dans la cabane m'étendre sur le lit de camp et passe à peu près deux heures à gémir des lamentations : " *O mon dieu, pourquoi Tu m'laisses faire malade comme ça— Papa Papa aide mué— Aw j'ai mal au coeur— J'envie d'aller à toilette 'pi ça m'intéresse pas— Aw 'shu malade— Owaowaowao—* " (J'me suis lancé dans un long " awaowaowoa " qui je crois a duré une minute)— Je tourne dans mon lit et trouve d'autres raisons de gémir— Je me crois seul et je laisse tout sortir comme j'ai vu faire mon père la nuit lorsqu'il se mourrait du cancer dans son lit près du mien— Quand je réussis à me mettre debout et à me traîner jusqu'à la porte je découvre horreur par dessus horreur que Ron Blake était assis là tout le temps à tout écouter un livre à la main— (Je me demande maintenant ce qu'il a pu raconter aux autres plus tard, cela a dû paraître horrible) — (Idiot aussi, crétin même, peut-être seulement Canadien Français ?) — "Ron j'suis désolé que tu aies eu à écouter tout ça, j'suis malade "— "Je sais, ça va, étends-toi et essaie de dormir "— " J'peux pas dormir ! " Que j'crie enragé— J'aurais le goût de lui crier " Va t'faire enculer jeune idiot, comment peux-tu comprendre c'que j'endure ! " mais je réalise alors comment tout ceci est dégoûtant et désespéré, et le voici avec le grand écrivain savourant la grosse fin de semaine qu'il avait hâte de raconter à tous ses amis pour leur dire comment c'était formidable et ce que j'avais dit et fait— Mais il me semble qu'il a pris une leçon de tempérance ou plutôt une leçon de *beatitude*— Parce que la seule fois où j'ai été plus malade et plus en proie à la folie c'est une semaine plus tard lorsque Dave et moi sommes revenus avec deux filles pour la dernière nuit d'horreur.

22

ÉCOUTE BIEN ÇA : durant l'après-midi l'infatigable Ron veut faire du pouce jusqu'à Monterey pour voir McLear et j'lui dit " O.K. vas-y "— " Tu n'viens pas ? " me demande-t-il surpris de voir le champion des pouceux refusant de faire du pouce, " Non j'vais rester ici et me reposer— J'ai besoin d'être seul, " ce qui est la vérité, parce que dès qu'il s'est mis en route et m'a lancé un dernier siffle de la route du canyon là-haut, qu'il est disparu, et que j'me suis assis au soleil tout seul sur le perron, que j'ai finalement nourri mes oiseaux à nouveau, lavé mes bas ma chemise mes pantalons et que je les ai accrochés aux buissons pour les faire sécher, que j'ai calé des tonnes d'eau agenouillé au ruisseau, contemplé les arbres, le soleil s'est à peine couché que, je le jure sur mon âme, je me suis senti aussi bien que j'ai jamais pu me sentir : soudainement comme ça.

" Ce pourrait-il que Ron et tout ce monde, Dave et McLear ou d'autres, les autres qui étaient là plus tôt soient des sorciers qui se mettent ensemble pour me faire du mal ? " Je médite sérieusement à tout ceci— Me rappelant cette rêverie d'enfant qui me revenait constamment, sur laquelle j'ai beaucoup réfléchi alors que je retournais à la maison après l'école primaire ou lorsque je restais assis chez-moi au salon, c'est comme si tout le monde se moque de moi et que je ne le sais pas parce qu'à chaque fois que je me retourne pour voir qui me rit dans le dos ils reprennent brusquement leur expression normale, mais dès que je me détourne à nouveau ils se précipitent dans mon dos et se mettent à chuchoter à rigoler et à comploter comme des démons, dans le silence, impossible de les entendre, et quand je me retourne rapidement pour les surprendre ils se sont déjà brusquement remis à leur place et déclarent " Bon bien la meilleure façon de faire cuire un oeuf c'est " ou bien ils chantent une toune de Chet Baker le regard tourné ailleurs ou bien s'exclament " Est-ce que je t'ai déjà raconté la fois où Jim ? "— Mais ma rêverie d'enfant comportait

aussi d'autres images comme celle où le monde entier se moquait de moi parce qu'ils étaient tous membres d'une société secrète ou céleste et connaissaient les secrets de l'univers et essayaient de me confondre pour que je m'éveille et vois la lumière (i.e. devienne initié, en fait)— Ça fait que moi, " Ti-Jean, " était le DERNIER Ti-Jean de la terre, le pauvre dernier saint détraqué de la planète, ces personnes dans mon dos étaient les démons de la terre parmi lesquels Dieu m'avait jeté, un chérubin, comme si j'étais le dernier Jésus en fait ! et toutes ces personnes attendaient que je me manifeste et que je m'éveille et que je les prenne à leur jeu et que tous ensemble nous éclations de rire soudainement transportés au Paradis— Mais les animaux ne se prêtaient pas à ce genre de manège derrière mon dos, mes chats étaient des bibelots léchant tristement leurs pattes, et Jésus, c'était le triste témoin de tout ceci, un peu comme les animaux— Il ne se cachait pas derrière mon dos— Voilà l'origine de ma foi en Jésus— Alors la seule réalité au monde était vraiment Jésus et les agneaux (les animaux) et mon frère Gérard qui m'avait enseigné— Malgré tout quelques-uns des plaisantins étaient gentils et tristes, comme mon père, mais ils devaient jouer le jeu pris dans le même bateau que les autres— Mais mon éveil viendrait et tout disparaîtrait à part le Paradis, c'est-à-dire Dieu— Et c'est pourquoi plus tard durant ma vie après ces rêves vous en conviendrez plutôt étranges, après avoir eu cette vision évanescence de l'Éternité Dorée et d'autres avant et après celle-ci incluant la vision de Samadhis durant une méditation Bouddhiste dans la forêt, je me suis vu comme une sorte d'ange solitaire envoyé sur terre en messenger spécial de Dieu pour dire à tous ou leur montrer par l'exemple que leur société d'hypocrites était en fait une Société Satanique et qu'ils étaient tous sur le mauvais chemin.

Avec tout ceci au fond de mes pensées, mon âme adulte rendue au bord du désastre, à travers les abus d'alcool, tout ceci se transformait naturellement en un fantasme où tout le monde me poussait vers la folie : et j'ai dû y croire inconsciemment car comme je le disais dès que Ron Blake fut parti je me suis senti bien à nouveau et même apaisé.

Très apaisé même— Le jour suivant je me lève plus résolu joyeux et en santé que jamais, reprenant à nouveau possession de ma bonne vieille vallée de Big Sur, voici venir ce bon vieux Alf que je nourris en lui donnant des tapes sur son gros cou rugueux et sa crinière de cocotte, au loin il y a la montagne de Mien Mo une morne colline avec de drôles d'arbustes sur les flancs et une paisible ferme à son sommet, et rien à faire de toute la journée à part m'amuser maintenant débarrassé des ensorceleurs et de l'alcool— Et je fredonne des chansons à nouveau " *My soul aint snow, wouldnt you know, the color of my soul, is interpolate* " et des stupidités du genre— Et je hurle " Si Arthur Ma est un sorcier c'est un bien drôle de sorcier ! ha ha !— Et l'idiot de geai bleu la patte sur la barre de savon posée sur le garde de la galerie, picotant et dévorant le savon, oubliant les céréales, et quand je pouffe de rire et lui lance un cri il prend un air malin avec une expression qui semble dire " Cé qui a, cé qui va pas ? "— " Ark ark, cé pas bon ça " dit un autre geai bleu qui se pose à côté et repart aussitôt— Et ma vie toute entière semble belle à nouveau, j'entreprends de me remémorer les folies de ma cuite et de remonter plus loin et de me rappeler toutes les folies de mon existence, c'est amusant de voir comment chacun de nous pouvons à l'intérieur de notre âme soulever tant d'énergie que je crois que cela suffirait pour soulever des montagnes, pour lever nos bottes et lourdement piétiner le sol avec joie sans autre but que de laisser l'énergie s'échapper de nos os— Et lorsque je rends visite à la mer elle ne me fait plus peur, je chante à tue tête " *Seventy thousand schemers in the sea* " et je retourne à ma cabane et me verse tranquillement un café dans une tasse, un après-midi, comme c'est agréable !

Je fais une tournée pour du bois, je bûche et je tire des billots d'un peu partout et je les laisse le long du chemin pour les transporter à la maison sans être pressé— Je fouille une cabane au bas du ruisseau dans laquelle il y a 15 allumettes pour mes urgences— Je prend une gorgée de sherry, c'est mauvais— Je trouve une vieille chronique de Saint François avec mon nom dedans tout partout— Je coupe en deux un billot de séquoia géant dans le milieu du ruisseau— Ce genre de journée, parfaite,

qui se termine en raccommoquant mon vieux chandail et en chantant " There's no place like home " qui me rappelle ma mère— Je plonge dans tous les livres et revues qu'il y a autour, je lis sur la Pataphysique et je crie avec mépris à la lumière de la lampe " C't'une excuse d'intellectuels pour des plaisanteries bouffonnes, " garochant la revue au loin, ajoutant " Particulièrement attirant pour certains genres peu profonds "— Je tourne mon attention émoussée vers deux poètes de *Fin du Siècle* inconnus dénommés Theo Marzials et Henry Harland— Je fais un somme après le souper et je rêve à la marine américaine, un bateau est à l'ancre près du théâtre d'une guerre, dans une île, mais tout le monde est somnolent alors que deux marins remontent le sentier avec des cannes à pêches et un chien entre les deux pour aller faire l'amour tranquillement dans les collines : le capitaine et tout le monde savent qu'ils sont pédales et plutôt qu'être furieux cependant ils sont tout doucement enchantés par un amour si doux : tu vois un marin les observant de la poupe avec ses jumelles: il est censé y avoir une guerre mais il ne se passe rien, rien que la lessive...

Je m'éveille de ce rêve stupide mais étrangement agréable et je me sens exulté— D'ailleurs les étoiles sortent chaque nuit à présent et je sors sur la véranda et je m'assois dans la vieille chaise de toile et je tourne mon visage vers tout ce flânage qu'on peut voir là-haut, firmament d'étoiles vagabondes, toutes ces étoiles qui pleurent d'une heureuse tristesse, toutes ces moqueuses joies lactées de crème et de poèmes avec des années lumières de ruelles lactées vieilles comme Dame Mae Whitty et comme le monde— Je marche vers la montagne de Mien Mo dans cette nuit d'août illuminée de lumière lunaire, je vois de magnifiques montagnes brumeuses s'élevant à l'horizon et c'est comme si elles me disaient " Tu n'as pas à te torturer la conscience avec ces réflexions sans fin " alors je m'assois dans le sable et regarde à l'intérieur de moi et je vois à nouveau ces vieilles roses de l'être à naître— Surprenant, et ce changement n'a pris que quelques heures— Et j'ai assez d'énergie pour retourner en marchant jusqu'à la mer réalisant soudain quelle magnifique peinture sur rouleau de soie tout ce canyon pourrait faire, ces rouleaux que vous ouvrez lentement à un bout

et continuez à dérouler et dérouler à mesure que la vallée se déplie vers de soudaines falaises, de soudains Bodhisattvas assis solitaires dans des huttes à la lueur des lampes, de soudains ruisseaux, des rochers, des arbres, puis soudain du sable blanc, une soudaine mer, puis vous êtes sur la mer et vous avez atteint la fin du rouleau— Et il y a toute cette brumeuse noirceur rose aux teintes variées et aux tons modérés pour exprimer la fugacité de la nuit— Un long rouleau se déployant à partir de la clôture à bétail parmi les collines brumeuses, les prairies lunaires, même la meule de foin près du ruisseau, descendant jusqu'au sentier, le ruisseau qui s'amincit, puis le mystère de cette FOUTUE MER— Alors j'étudie le rouleau de la vallée mais en chantant " L'homme est un petit animal affairé, un gentil petit animal, ses pensées sur tout, ne valent pas de la merde. "

En fait de retour à la cabane pour préparer mon Ovaltine chaud pour la nuit je chante même " Sweet sixteen " comme un ange (mieux que Ron Blake bon dieu) et tous les vieux souvenirs de Meman et de Pepa, le piano debout dans ce vieux Massachusetts, la vieille nuit d'été qui chante— C'est comme ça que je m'endors, sous les étoiles sur la véranda, et à l'aurore je me retourne avec un sourire serein sur le visage parce que les hiboux s'appellent et se répondent de deux énormes troncs d'arbres morts de bord en bord de la vallée, hou hou hou.

Alors c'est peut-être vrai ce que dit Milarépa : " Bien que vous les jeunes de la nouvelle génération viviez dans des villes infestées de destins trompeurs, le lien de la vérité demeure quand même "— (et il a dit cela en 890 !) — " Lorsque vous demeurez dans la solitude, ne pensez pas aux amusements de la ville...Vous devriez tourner votre esprit vers l'intérieur, et alors vous allez trouver votre voie...Le bien-être que j'ai trouvé est l'inépuisable Sainte Possession ...Le compagnon que j'ai trouvé est la félicité du Vide perpétuel...Ici en ce lieu de Yolmo Tag Pug Senge Dzon, la tigresse qui hurle avec une voix pathétique et tremblante me rappelle que ses impitoyables petits s'amusez plein d'entrain...Comme un fou je n'ai ni prétention ni espoir— Je

vous dis la vérité vraie...Voilà mes paroles insensées...Oh vous innombrables créatures-mères, par la force du destin imaginaire vous voyez une myriade de visions et expérimentez des émotions sans limites...Je souris...Pour un Yogi, tout est bien et splendide !.....Dans la quiétude bienfaisante de cet Enclos céleste d'Auto Gratification, les sons temporels que j'entends sont tous les sons de mes semblables...Dans un endroit si agréable, dans la solitude, moi, Milarépa, je demeure heureux, méditant sur l'esprit éclairer-du-vidé — Plus il y a de Hauts et de Bas plus je sens la Joie— Plus grande est la peur, plus grande est la joie que je ressens... "

23

MAIS AU MATIN (et je ne suis pas Milarépa qui pouvait aussi s'asseoir nu dans la neige et qu'on a vu voler une fois) voici Ron Blake de retour avec Pat McLearn et la femme de Pat, la magnifique, et bon Dieu leur gentille petite fille de cinq ans qu'il fait si bon de voir sautiller et gambader dans les champs pour voir les fleurs, tout en elle est la perfection du nouveau et magnifique matin primordial du Paradis Terrestre dans ce canyon humain torturé— Et une matinée plutôt belle s'installe— Il y a du brouillard alors on allume un feu et la lampe, moi et Pat, et on s'assoit là en buvant à même la cruche qu'il a apportée et on discute de littérature et de poésie pendant que sa femme écoute et se lève à l'occasion pour réchauffer encore un peu de café et de thé ou sort pour aller jouer avec Ron et la petite— Pat et moi sommes sérieusement d'humeur à parler et je ressens ce frisson de solitude dans la poitrine qui m'avertit toujours : tu aimes vraiment les gens et tu es heureux que Pat soit ici.

Pat est LE plus bel homme que j'ai jamais rencontré— C'est étrange qu'il ait annoncé dans une préface à ses poèmes que ses héros, son Triumvirat, sont Jean Harlow, Rimbaud et Billy le Kid parce qu'il est lui-même assez beau pour jouer Billy le Kid au cinéma, la même apparence de beau brunet aux yeux légèrement bridés que vous attendez d'une apparition mythique de Billy le Kid je suppose (pas le véritable personnage de William Bonnie dont on dit qu'il était un monstrueux crétin couvert de boutons).

Alors on se lance dans une grande discussion à propos de tout dans la confortable obscurité de la cabane près de la chaude lueur rouge du feu sexy, je porte des verres fumés juste pour le plaisir, Pat dit " Bon bien Jack je n'ai pas eu la chance de te parler hier ou même l'an dernier ou même il y a dix ans lorsqu'on s'est rencontré, je me souviens que j'étais terrifié par toi et Pomeray quand vous êtes

montés chez moi un soir avec des joints de pot, vous aviez l'air de voleurs de chars ou de cambrioleurs de banques— Et tu es au courant que toute cette propagande moqueuse qu'ils ont écrite contre nous, contre les poètes beats ou les écrivains de San Francisco c'est parce que plusieurs de nous ne RESSEMBLONS pas à des écrivains ou des intellectuels ou quelque choses du genre, il faut dire que toi et Pomeray vous avez toute une allure, je suis sûr de ne pas passer le test moi-même "— " Toi tu devrais aller à Hollywood et jouer Billy le Kid "— " J'aimerais bien mieux aller à Hollywood et jouer Rimbaud " — " Bien tu peux pas jouer Jean Harlow "— " Ce que j'aimerais vraiment c'est voir mon 'Dark Brown' publié à Paris, sais-tu qu'à bien y penser un mot de toi à Gallimard ou Girodias pourrait aider "— " Je ne sais pas "— " Sais-tu que lorsque j'ai lu tes poèmes Mexico City Blues j'ai changé de direction et me suis mis à écrire d'une manière entièrement différente, tu m'as éclairé avec ce livre "— " Mais c'est rien comparé à ce que tu fais, en réalité c'est à des miles de distance, je joue avec la langue et tu es un homme d'idées " et on discute ainsi jusque vers midi pendant que Ron entre et sort, il a fait des randonnées avec les petites dames jusqu'à la plage et Pat et moi ne réalisons pas que le soleil est sorti et que nous sommes assis à l'intérieur de la cabane discutant maintenant de Villon et de Cervantes.

Soudainement, vrammm, la porte de la cabane s'ouvre avec fracas et une explosion de lumière illumine la pièce et je vois un Ange qui se tient les bras tendus dans l'encadrement de la porte !— C'est Cody ! tout endimanché dans son plus bel habit ! près de lui se tiennent alignés par ordre de grandeur plusieurs anges blonds en commençant par Evelyn sa magnifique et blonde épouse jusqu'au plus éblouissant des anges le petit Timmy dont les cheveux projettent partout des rayons de soleil !— C'est une apparition si incroyable et une telle surprise que Pat et moi nous nous levons spontanément de nos chaises sans y penser, comme si le respect nous avait transportés, ou bien la peur, bien que c'est n'est pas tant la peur qu'un étonnement extatique que je ressens comme si j'étais témoin d'une vision— Et la manière dont

Cody se tient là les bras tendus pour je ne sais quelle raison, il a pris cette pose particulière pour nous surprendre ou pour nous mettre en garde, c'est incroyable comme il ressemble à saint Michel en cet instant surtout quand je réalise soudainement ce qu'il vient juste de faire vraiment, il a demandé à sa femme et ses enfants de monter tout doucement les marches de la véranda (qui sont bruyantes et qui craquent), de se glisser sur les planches de bois, sur la pointe des pieds et en douceur, attendre là un moment le temps qu'il se prépare à ouvrir la porte, se tenant bien droit et alignés, alors boum, il a ouvert la porte et propulser l'univers doré dans les yeux mystiques et éblouis du gros Pat McLear et du gros moi-même surpris et reconnaissant— Ça me rappelle la fois où j'avais vu toute une gang de couples se faufiler par la porte arrière de la cuisine de la rue West à Lowell leur chef me faisant signe de me taire alors qu'à 9 ans je restais là stupéfait, pour surprendre mon père qui écoutait innocemment le combat Primo Carnera et Ernie Schaaft sur le vieux radio des années trente— Pour une grosse fête tapageuse— Mais l'approche traditionnelle de la famille Cody sur la pointe des pieds charrie cet étrange et apocalyptique profusion d'or qu'il réussit toujours à produire d'une certaine manière comme la fois, je l'ai déjà dit ailleurs, où à Mexico il conduisait une vieille voiture sur une route pleine de trous très lentement alors que nous étions tous très partis sur la mari et que j'ai vu le Paradis doré, ou toutes ces autres fois, il a toujours eu comme je disais cet air éblouissant de Paradis sur une sorte de divan au sommet doré du Paradis.

Ce n'est pas qu'il cherche à produire cet effet : il se tient là tout simplement avec un air inné de mystère dramatique étendant son bras vers l'avant comme pour dire Voyez, le soleil ! et Voyez, les anges ! pointant vaguement vers les têtes blondes de sa famille alors que Pat et moi restons là consternés.

" Joyeux anniversaire Jack ! " lance Cody ou une quelconque formule de souhait farfelue du même genre " J viens t'voir avec de bonnes nouvelles ! J'ai amené Evelyn et Emily et Gaby et Timmy parce que nous sommes tous si reconnaissants et

heureux parce que tout a fonctionné â-mort, ou â-vie, mon gars, avec c'te p'tit cent piasses que tu m'as donné laisse-moi te raconter la fantastique histoire qui m'est arrivée " (pour lui c'était absolument fantastique), " je suis parti et j'ai échangé ma Nash qui comme tu le sais ne démarrait même pas et même que ça me prenait mes vieux copains pour la pousser dans le chemin pour moi, c'te gars-là avait le plus beau petit bijoux violet ou quelle couleur que c'était Meman ? magenta, slamenta, une jeep familiale Jack une pure beauté comprends-tu avec une magnifique radio, avec des feux de recul flambant neufs, tout un tas de gugus jusqu'aux pneus tout à fait neufs et un fantastique travail de peinture fini brillant, la couleur va te faire tomber sur le derrière, c'est ça, Raisin ! " (au moment où Evelyn lui murmure la couleur) " de couleur Raisin pour tous les buveurs de vin de raisin, alors on est venu pas seulement pour te remercier et te revoir mais, pour couronner tout ça, pour fêter l'occasion, me voila sentimental et ramolli comme une fille, hi hi hi, ah oui rentrez les enfants pis ressortez chercher l'équipement dans la voiture et préparez-vous à dormir dehors cette nuit et à respirer le bon air frais, Jack par dessus tout ça et mon coeur flotte littéralement de JOIE j'ai un nouveau BOULOT !! en plus de cette vieillotte mais magnifique nouvelle jeep ! une nouvelle job en plein dans le centre-ville de Los Gatos en fait j'ai même plus à conduire pour me rendre au travail, je peux marcher, seulement un demi-mile, maintenant Meman tu viens ici, je te présente le vieux Pat McLear, commence à nous préparer des oeufs ou de ces steaks qu'on a apportés, ouvre cette bouteille de vin rosé qu'on a apporté pour ce vieux soûlon de Jack ce bon vieux pot pendant qu'je vais personnellement l'emmener en privé pour une marche en bas du chemin où la jeep est stationnée, débarrer la barrière, t'as la clé du corral Jack, ok, et on va bavarder et marcher comme au bon vieux temps et conduire vraiment lentement dans mon nouveau Bateau pour la Chine. "

Alors c'est une nouvelle journée qui recommence, une situation entièrement nouvelle comme c'est toujours le cas avec Cody, en fait un nouvel univers comme si soudainement nous nous retrouvions vraiment tout seul pour la première fois depuis

des siècles marchant rapidement sur le chemin pour se rendre à la voiture et il me regarde avec le sourire génial et plein de malice de celui qui vous prépare la surprise des surprises, " T'a deviné vieille branche j'ai ici les plus FRAIS, absolument les plus FRAIS mais aussi les plus parfaits de tous les joints de dynamite bourrés bein dur de graines du meilleur pot au monde que toi et moi on va maintenant s'allumer, c'pour ça que j'voulais pas qu't'amènes de vin tout de suite, parce que mon vieux on a tout notre temps pour boire du vin et faire la fête " et le voilà qu'il l'allume, en disant " Marche pas trop vite là, c'est le temps de traîasser comme on avait l'habitude de l'faire des fois rappelle-toi durant nos jours de congé aux chemins de fer, ou en traversant Townsend ou la Troisième asphalte comme tu disais et la fois où on a regardé le soleil se coucher dans sa parfaite bénédiction violette par dessus la croix de la Mission— Oui monsieur, tranquillement pas vite, en regardant cette vallée hallucinante " alors on commence à fumer le joint mais comme d'habitude une douteuse paranoïa enveloppe nos esprits et on devient réellement silencieux alors qu'on se rend à la voiture et elle est bien d'une magnifique couleur raisin, une rutilante Jeep flambant neuve avec tout les équipements, et toute cette belle rencontre se détériore avec le discours terre à terre de Cody sur les pourquoi la voiture va lui être si précieuse (les détails techniques) et il me crie même par la tête de me dépêcher d'ouvrir la porte du corral, " On peut pas rester ici toute la journée, arh arh arh. "

Mais c'est pas ça l'affaire, à propos de la paranoïa due au pot, quoique c'est peut-être ça— Ça fait longtemps que je n'en fume plus parce que de toute façon j'viens tout mêlé— Bon alors on ramène lentement la voiture à la bicoque et Evelyn et la femme de Pat ont fait connaissance et bavardent entre femmes et McLearn et moi et Cody assis autour de la table planifions des excursions à la plage avec les enfants.

Et Evelyn est là et je n'ai pas eu la chance de bavarder avec elle depuis des années non plus, Ah les jours d'autrefois où nous restions éveillés tard le soir près du foyer à discuter de l'âme de Cody, Cody ceci et Cody cela, vous auriez presque pu

entendre le nom de Cody résonner sous les toits de l'Amérique d'un océan à l'autre à entendre ses femmes parler de lui, prononçant toujours " Cody " avec une sorte d'angoisse mais avec aussi une sorte de plaisir dissimulé sous ces voix criardes de jeune fille, " Cody doit apprendre à contrôler cet énorme force qu'il a en lui " et Cody " modifie toujours tellement ses petits mensonges blancs qu'ils se transforment en mensonges noirs, " et selon Irwin Garden ses femmes entretenaient des conversations transcontinentales au téléphone à propos de son engin (ce qui est possible.)

C'est parce qu'il était toujours extrêmement poussé vers une relation complète avec ses femmes jusqu'au point où elles se retrouvaient dans un mélange compliqué et tentaculaire d'âmes et de pleurs et de fellation et d'intrigues de chambres d'hôtel et de sorties et d'entrées expéditives d'automobiles et de portes et de grandes crises au milieu de la nuit, ouais ce cinglé vous pourrez au moins écrire sur sa tombe un de ces jours " Il a vécu, Il a sué "— Il n'y a pas de demi-mesure dans la mesure de Cody— Bien que maintenant il se soit comme je le disais agréablement amendé et qu'il soit finalement un peu envahi par l'ennui de ce monde après la minable injustice de son arrestation et de sa sentence il s'est comme tranquilisé et là où il se serait lancé dans une explication sans fin de chacune de ses pensées pour le bénéfice de tout le monde autour en même temps qu'il aurait mis ses chaussettes et préparé ses papiers pour partir, maintenant il met simplement ça de côté et peut hausser les épaules d'un air fatigué— Un Jésuite à l'oeuvre— Quoi que j'me souviens d'un moment de folie dans la bicoque qui était vraiment à l'image de Cody : compliqué et simultanément avec un million de nuances comme si soudainement la création tout entière explosait et s'effondrait sur elle-même au même instant : à l'instant où l'angélique et magnifique petite fille de Pat entre pour me tendre une fleur extrêmement petite (" C'est pour toi, " qu'elle me dit directement) (pour une raison ou une autre la pauvre petite pense que j'ai besoin d'une fleur, ou bien sa mère le lui a suggéré dans le but d'être agréable, pour faire une décoration) Cody est en train d'expliquer avec fureur à son petit garçon Tim " Ne laisse jamais ta main gauche connaître ce que fait ta main

droite " et à ce moment j'essaie de fermer la paume de la main autour de cette fleur incroyablement petite et elle est si petite que je n'y parviens même pas, j'peux pas la sentir, j'peux à peine la voir, c'est en réalité une si petite fleur que seulement cette petite fille aurait pu la trouver, mais je lève les yeux vers Cody au moment où il dit ça à Tim, et aussi pour impressionner Evelyn qui me regarde, j'annonce " Ne laisse jamais ta main gauche connaître ce que fait ta main droite mais cette main droite ne peut même pas tenir une fleur " et Cody se contente de lever les yeux "Ouais ouais. "

Alors ce qui avait commencé comme une grande rencontre sacrée et une fête surprise au Paradis se détériore en parlote pour la galerie, vraiment, de ma part du moins, mais quand je commence à prendre du vin je me sens plus léger et on descend tous à la plage— Je marche en tête avec Evelyn mais lorsque nous arrivons au sentier étroit je marche en tête comme un indien pour lui montrer quel grand Indien j'ai été tout l'été— Je bouille de tout lui dire— " Tu vois ce bosquet là-bas, de temps en temps tu vas sursauter de surprise en voyant le mulet se tenir là tranquille avec des couettes de cheveux sur son front comme Ruth, un gros mulet biblique en méditation, ou par ici, ou par là, et regarde-moi ce pont, qu'est-ce que tu penses de ça ? "— Tous les enfants sont fascinés par la carcasse d'auto renversée— Un moment donné je suis assis dans le sable alors que Cody s'approche dans ma direction, je lui dis en imitant Wallace Beery et en me grattant les aisselles " Damné soit celui qui meurt dans la Vallée de la Mort " (les dernières lignes de ce grand film *Twenty Mule Team*) et Cody de me dire " C'est bien ça, si quelqu'un peut imiter le vieux Wallace Beery c'est la seule façon de le faire, t'avais juste le bon timbre de voix là, *Damné soit celui qui meurt dans la Vallée de la Mort* hi hi oui " mais il se dépêche d'aller parler à la femme de McLear.

C'est étrange et tristement désolant de voir la manière dont les familles et les gens s'éparpillent sur une plage et regardent vaguement vers la mer, tout désorganisés et tristes comme la tristesse d'un pique-nique— À un moment donné je dis à Evelyn

qu'un raz-de-marrée venant d'Hawaï pourrait bien arriver un jour et que nous le verrions à des miles de distance un horrible et énorme mur d'eau et " Faudrait se grouiller pour se sauver et escalader ces falaises, hein ? " mais Cody entend ça et dit, " Quoi ? " et je dis " Il nous passerait par dessus la tête et nous amènerait tous à Salinas je gage " et Cody reprend " Quoi ? cette Jeep flambant neuve ? Je r'tourne pis j'la déplace ! " (un exemple de son étrange sens de l'humour).

" La pluie pleut-elle en ce lieu ? " que je dis à Evelyn pour lui montrer quel grand poète je suis— Elle m'aime vraiment, elle m'a autrefois aimé comme un mari, pendant un temps elle a eu deux maris Cody et moi, nous formions une famille parfaite jusqu'à ce que Cody devienne jaloux ou bien que moi je devienne jaloux, c'était ahurissant pour un bout de temps j'arrivais de travailler du chemin de fer tout sale avec ma lampe et juste comme je rentrais pour prendre mon bain mousseux ce vieux Cody se précipitait dehors pour un rappel alors Evelyn disposait de son nouveau mari pour le deuxième quart et comme Cody revenait à l'aube tout sale pour son bain mousseux, dring, le téléphone venait de sonner et le commis de l'équipe venait de me demander et je me précipitais à l'ouvrage, tous les deux utilisant la même vieille guimbarde cliquetante tour à tour— Et Evelyn prétendant tout le temps que elle et moi nous étions faits l'un pour l'autre mais que son Karma dans cette présente vie était de servir Cody, ce que je crois réellement et je crois qu'elle l'aime, aussi, mais elle aurait dit " Je vais t'avoir, Jack, dans une autre vie...Et tu vas être vraiment heureux "— " Quoi ? " que je me serais exclamé pour rire, " moi courir le diable aux trousses dans les demeures éternelles du Karma pour me sauver de toi hein ? "— " Ça va te prendre des éternités pour te défaire de moi, " ajoute-t-elle tristement, ce qui me rend jaloux, je veux qu'elle me dise que jamais je ne me débarrasserai d'elle— Je veux être poursuivi pour l'éternité jusqu'à ce que je l'attrape.

" Ah Jack " dit-elle en mettant son bras autour de moi sur la plage, " c'est agréable de te voir à nouveau, Oh j'aimerais que nous puissions être tranquilles à nouveau et simplement se faire des soupers de pizza-maison ensemble et regarder la télévision ensemble, tu as tellement d'amis et de responsabilités maintenant que c'en est triste, et tu te rends malade à boire et tout, pourquoi ne viendrais-tu pas rester avec nous pour un bout de temps et te reposer "— " Je vais y aller "— Mais Ron Blake est bandé pour Evelyn et n'arrête pas de venir vers elle pour danser avec des algues et l'impressionner, il m'a même demandé de demander à Cody de lui laisser passer un peu de temps seul avec Evelyn, Cody a dit, " Vas-y mon gars. "

Comme on a manqué de boisson Ron Blake a en fait sa chance d'être seul avec Evelyn alors que Cody et moi et les enfants dans une voiture et McLear et la famille dans l'autre on part pour Monterey pour faire des provisions pour la nuit et on manque aussi de cigarettes— Evelyn et Ron allument un feu de camp sur la plage pour nous attendre— Pendant qu'on roule le petit Timmy dit à son Papa " On aurait dû amener Maman avec nous, ses pantalons étaient tout mouillés sur la plage "— " À l'heure qu'il est il doivent être en train de chauffer, " dit prosaïquement Cody dans un autre de ses fantastiques jeux d'esprit au moment où il donne une rincée à cet étroit chemin de terre du canyon comme dans une poursuite d'auto de film en pleine montagne, on laisse le pauvre McLear des miles à l'arrière— Lorsque Cody arrive à une courbe étroite et raide où toutes nos morts nous contemplant en pleine face du fond du gouffre il négocie la courbe en disant " La manière de conduire dans les montagnes, garçon, c'est pas de niaisage, ces routes-là bougent pas, c'est toé qui bouge "— Et on sort sur l'autoroute et on se rend tout d'une traite à Monterey dans la brunante de Big Sur où tout en bas dans la pâle écume crépusculaire tu peux entendre les phoques pleurer.

24

À SON CAMP D'ÉTÉ MCLEAR DÉMONTRE UNE AUTRE FACETTE ÉTRANGE DE SA SÉDUISANTE MAIS PEU PERCEPTIBLE PERSONNALITÉ " DÉCADENTE " à la Rimbaud en faisant apparition dans le salon avec un maudit AIGLE sur son épaule— C'est son aigle domestique, quel goût, l'aigle est noir comme la nuit et est assis-là sur son épaule picossant vilainement sur une rognure de hamburger qu'il lui présente— En fait la vue de tout ça est si peu poétique, McLear dont la poésie est réellement comme un aigle noir, il est toujours en train d'écrire sur l'obscurité, brun foncé, sombres chambres à coucher, rideaux qui bougent, sombre feu chimique des oreillers, l'amour dans l'obscurité d'un feu chimique rouge ardent, et il écrit tout ça dans de longues phrases qui traversent la page de façon irrégulière mais avec une certaine justesse— Le séduisant Aigle McLear, de fait je m'écrie soudainement " Maintenant je connais ton vrai nom ! c'est M'Lear ! M' Lear l'Écossais des Highlands chasseur de la lande avec son aigle prêt à perdre l'esprit et lui arracher ses cheveux blancs dans une tempête"— Ou quelque chose d'aussi insensé, me sentant bien à nouveau maintenant qu'on a du vin— C'est l'heure de retourner à la cabane et de s'envoler sur l'autoroute obscure comme seul Cody sait voler (même mieux que Dave Wain mais tu te sens mieux avec Dave Wain quoique la raison pour laquelle Cody te donne un sens de dénouement funeste alors qu'il repousse la nuit loin des roues ce n'est pas parce qu'il va perdre le contrôle parfait de la voiture mais tu pressens que la voiture va s'envoler soudain pour le Ciel ou au moins juste là-haut dans ce que les Russes appellent le Cosmos Noir, il y a un grondement d'affolement à l'extérieur des fenêtres quand Cody lance la voiture sur la ligne blanche de la nuit, avec Dave Wain tout est conversation et douce navigation, avec Cody c'est une crise sur le bord de s'aggraver)— Et maintenant il me dit " Pas rien qu'aujourd'hui mais l'autre jour avec les gars, cette magnifique femme de

McLear-là, wahou, avec ses blue jeans serrés, aye j'en ai pleuré sous un arbre de voir surgir ça avec tant d'innocence, houhou, alors j'veais te dire ce qu'on va faire mon vieux : demain on retourne à Los Gatos toute la famille et on largue Evelyn et les enfants à la maison après le spectacle de sifflez-le-traître qu'on va tous aller voir à sept heures—"—"Le quoi ?"— " C'est une pièce de théâtre, " qu'il me dit en imitant la voix d'une vieille bonniefemme d'un Comité de P.T.A., " tu t'en vas là et tu t'assois et voici que commence cette vieille pièce datant de 1910 à propos de traîtres saisissant une hypothèque, des moustachus, tu vois ça, des chiffons de coton, tu peux t'assoir là tu vois et siffler le traître tant que tu veux et même, si j'me trompe pas, lui crier des obscénités ou d'autres chose j'sais pas— Mais c'est l'univers d'Evelyn, vois-tu, elle en fait la mise en scène et c'est le travail qu'elle a fait pendant qu'j'étais au trou et je n'peux pas lui reprocher ça, en fait je n'peux pas dire un mot, quand t'es le père d'une famille faut que tu marches avec la petite madame bien sûr, et les enfants aiment ça, après c't'affaire-là et après que tu auras sifflé le traître on va les larguer à la maison et là mon vieux " pressant à fond pour accélérer la voiture au lieu de se frotter les mains d'enthousiasme, un façon de dire Ça presse, " toi et moi on dévale l'autoroute Bay Shore et comme d'habitude tu vas me poser tes questions stupides et dignes d'un Okie ivrogne, *Hey Cody* " (imitant le ton plaignard d'un vieux soûlon) " *j'pense qu'on arrive à Burlingame, c'est ça ?* pis t'es tout le temps mêlé, hi hi, maudit vieux fou de Jack, pis on s'en va ensemble en ville et on débarque en plein chez mon beau p'tit pétard Willamine que je veux que tu rencontres vu que et parce que je veux aussi que tu la connaittes parce qu'elle va TE connaître mon vieil enfant'chienne de Jack, et j'veais vous laisser tout seuls comme deux tourtereaux pendant des jour entiers, tu peux rester là et profiter de cette petite bonne femme défoncée parce qu'à part ça " (il prend maintenant une voix d'homme d'affaires) " je veux qu'elle apprenne autant que possible tout ce que tu pourrais lui dire à propos de ce que TU sais, m'entends-tu ? c'est mon âme soeur et ma confidente et ma maîtresse et je veux qu'elle soit heureuse et qu'elle s'instruise—" " Elle a l'air de quoi ? " Que

j'demande grossièrement— Et je vois la mimique sur son visage, il me connaît tellement, " Et bien elle est pas pire, elle a un de ces p'tits corps que c'est tout c'que j'peux t'dire et au lit elle est de loin la première la seule et unique expérience possible que tu peux faire "— Ceci n'étant qu'une autre occasion parmi tant d'autres où Cody me fait jouer le second violon pour ses beautés pour que chaque pièce reprenne la place qui lui revient, il m'aime vraiment comme un frère et bien plus, il se fâche contre moi quelque fois quand je cafouille et bredouille et me saoule comme une andouille ou la fois où j'ai presque ruiné les engrenages de la voiture parce que j'avais oublié que je conduisais, genre d'occasion où je lui rappelle vraiment son vieil ivrogne de père mais ce qui est fantastique c'est que LUI il me rappelle MON père ce qui fait qu'on entretient cette étrange et éternelle relation d'image paternelle qui nous mène quelque fois jusqu'aux larmes, c'est facile pour moi de penser à Cody et de venir au bord des larmes, parfois je peux voir la même expression déchirante dans ses yeux lorsqu'il me regarde— Il me rappelle mon père parce que comme lui il parle fort et s'agite et se bourre les poches de billets de loterie et de bouts de papiers et de stylos et nous voilà prêts à accomplir une mission nocturne qu'il entreprend avec le plus grand sérieux comme s'il s'agissait vraiment du dernier voyage mais ça se termine tout le temps par une aventure hilarante et insensée à la Marx Brothers ce qui me donne encore plus de raisons de l'aimer (et mon père aussi) — C'est comme ça— Et finalement dans le livre que j'ai écrit sur nous deux ("On the road") j'ai oublié de mentionner deux choses importantes, que nous étions tous les deux de petits catholiques dévots dans notre enfance, ce qui nous fait partager quelque chose en commun bien qu'on en parle jamais, c'est simplement là dans notre nature, et deuxièmement et ce qui est le plus important c'est cette étrange affaire lorsqu'on s'était partagé une autre fille (Marylou, ou plutôt, appelons-la Joanna) et Cody à l'époque annonça "C'est ce qu'on va être mon vieux, toi et moi, des maris en double, plus tard on va avoir un Haremmmm complet et des rames de Harems mon gars, et on va s'appeler ou plutôt" (émoi) "m'appeler t'appeler Duluomeray, Duluoz et Pomeray,

Duluomeray, tu piges, hi hi hi" il était plus jeune cependant à cette époque et vraiment débile mais ça donne une idée de ce qu'il ressentait pour moi: quelque chose en fait de nouveau dans un monde où des hommes peuvent vraiment être des amis angéliques et ne pas être homosexuels et ne pas se battre pour les femmes— Mais enfin la seule chose pour laquelle on s'est jamais disputé ça a été l'argent, ou cette stupide fois où on s'était chamaillé pour un petite ligne de poussière de marijuana qui descendait dans le milieu d'une page sur laquelle on séparait nos parts avec un couteau, lorsque j'avais fait valoir que je voulais un peu de poussière il s'était écrié " Notre entente originale ne mentionnait pas la poussière!" et il la fourre toute dans ses poches et sort hautain la face rouge alors je saute sur mes pieds et j'fait mes valises et j'annonce que je m'en vais et Evelyn me reconduit en ville mais la voiture ne démarre pas (ça fait des années de ça) alors Cody la face rouge enragé et honteux maintenant doit nous pousser alors que nous sommes dans le bazou, nous voilà partis descendant le San Jose Boulevard avec Cody derrière nous qui nous pousse et nous bouscule pas seulement pour nous aider à démarrer mais pour me faire la leçon pour avoir été si cupide et je n'aurais pas dû m'en aller après tout— En fait il se reculait et nous chargeait par l'arrière et nous rentrait vraiment dedans— Cette nuit-là s'est achevée à North Beach où j'ai fini saoul mort sur le plancher de Mal Damlette— Et de toute manière c'est toute la question de nous, les deux amis mâles les plus évolués du monde se battant quand même pour de l'argent après tout, comme Julien le dit dans New York, c'est une indication que " L'argent est la seule chose pour laquelle les Canucks se battent, et aussi les Okies je crois" mais je suppose que Julien fantasme et se voit comme un noble Écossais qui se bat pour l'honneur (bien que je lui dise "Ah vous autres les Écossais vous gardez votre salive au fond de votre poche").

Lacrimae rerum, les larmes des choses, toutes ces années derrière moi et Cody, ma façon de dire toujours "moi et Cody" au lieu de " Cody et moi" ou ce genre de choses, et Irwin qui nous surveille à l'autre bout de la nuit du monde se mordant la lèvre inférieure d'émerveillement et disant "Ah, anges de l'Ouest, Compagnons du

Paradis" et écrivant des lettres et demandant " Qu'est-ce qui se passe en ce moment, qu'elle est la dernière, quelles sont les visions, quels sont les disputes, quelles sont les charmants accords?" et ainsi de suite.

De toute façon cette nuit-là se termine avec les enfants couchés dans la jeep parce qu'ils ont peur des grands bois sombres et je dors près du ruisseau dans mon sac et au matin nous sommes tous prêts à retourner à Los Gatos et voir la pièce du traître— Ron frustré jette des regards tristes à Evelyn, de toute apparence Evelyn l'a envoyé promener parce qu'elle me dit (et je ne l'en blâme pas) "C'est vraiment dégoûtant la manière dont Cody me pousse des gens dans les bras, je devrais au moins pouvoir décider par moi-même" (mais elle rit parce que c'est amusant et c'est amusant la manière dont Cody fait ça tout anxieux et tourmenté se demandant si c'est vraiment ça qu'elle veut et elle ne veut rien de tout ça)— " Du moins pas avec de parfaits étrangers," que je dis pour faire le drôle— Elle: "À part de ça je suis tellement écoeuré de toutes ces affaires de sexe, c'est tout ce dont il parle, ses amis, ce sont tous des canaux ouverts pour faire le bien comme co-créateur de Dieu et tout ce à quoi ils pensent c'est aux derrières—c'est pour ça que tu es si rafraîchissant" ajoute-t-elle— "Mais je ne suis pas aussi rafraîchissant que ça? hein!"— Mais c'est ma relation avec Evelyn, nous sommes de vrais copains et nous pouvons rigoler à propos de tout et ce depuis la première nuit où je l'ai rencontrée à Denver en 1947 alors qu'on dansait et que Cody nous observait anxieusement, une sorte de couple romantique en fait et j'ai des frissons parfois quand je pense à tout ce mystère interstellaire du comment elle va FAIRE pour m'avoir dans une vie future, waou— Et je crois sérieusement que ce sera mon salut, aussi.

C'est pas demain la veille.

25

LE SOT ET STUPIDE SPECTACLE DE SIFFLEZ-LE-TRAÎTRE EST PARFAIT EN LUI-MÊME mais juste comme on arrive sur les lieux où les charrettes et les tentes sont toutes décorées dans le vieux style western il y a une espèce de gros shérif tout gras avec deux pistolets à six coups qui se tient debout à la porte d'entrée, Cody me dit "C'est pour donner de la couleur locale tu vois" mais je suis saoul et comme on s'extirpe de la voiture je vais voir le gros shérif et commence à lui raconter une histoire du Sud (en fait c'est juste l'intrigue d'une nouvelle de Erskine Caldwell) qu'il écoute avec l'expression d'un imbécile heureux ou plutôt comme l'expression d'un bourreau ou encore comme un constable sudiste écoutant le baragouinage d'un Yankee— Alors naturellement plus tard je suis surpris lorsqu'on pénètre dans le sympathique vieux saloon de l'ouest et que les enfants commencent à taper sur le vieux piano et que je les rejoins pour taper de gros accords pesants de Stravinsky, voilà le shérif charnu aux deux pistolets qui arrive et qui avec la voix menaçante d'un shérif de western de télévision déclare "Vous ne pouvez pas jouer sur ce piano"— Je reste surpris, je me tourne vers Evelyn pour apprendre qu'il est le foutu propriétaire de l'endroit et que s'il dit que je ne peux pas jouer sur le piano il n'y a rien que je puisse faire contre ça légalement— Mais en plus de ça il a de vraies balles dans ces pistolets-là— Il est prêt à jouer son rôle jusqu'au bout— Mais me faire arracher comme ça de mon joyeux pianotage avec les enfants pour découvrir cette horrible face de mort pleine d'horreur négative je sursaute et je dis "Très bien, allez au diable je m'en vais de toute façon" alors Cody me suit jusqu'à la voiture où je prends une autre gorgée de vin blanc— "Sacrons notre camp d'icitte" que je dis— "C'est en plein à ça que j'pensais", dit Cody, "en fait j'me suis déjà arrangé avec le directeur de la pièce pour qu'il reconduise Evelyn et les enfants à la maison ça fait qu'asteure on s'en va en Ville"— "Super!"— "Et j'ai dit à Evelyn qu'on s'en allait ça fait qu'allons-y."

"Je suis désolé Cody d'avoir bousillé ta petite activité de famille"— "Non Non" qu'il proteste "Vieux je suis obligé de venir à ces affaires-là tu sais et de faire le p'tit mari et d'être du genre paternel et tu sais je suis en libération conditionnelle et il faut que j'sauve les apparences mais c'est une plaie"— Pour montrer qu'elle plaie ça peut être on s'éclipse sur la route en dépassant six voitures comme si c'était d'la p'tite bière—"Et je suis CONTENT que ce soit arrivé parce que ça nous donne une excuse, hi hi (rire étouffé) tu sais comment t'en sortir, j'étais en train de penser à une excuse quand c'est arrivé, c'te vieil enfoiré est craqué tu sais! c'est un millionnaire tu sais! je lui ai parlé à ce p'tit cerveau tordu, et t'es chanceux de ne pas être là pour attendre le spectacle, vieux, et cet AUDITOIRE, ouf, erk, j'aurais presque souhaité être de retour à San Quentin mais nous voilà parti mon garçon!"

Comme dans le bon vieux temps nous sommes seuls dans la voiture dévorant la route vers un endroit précis, rien de vague dans tout ça, surtout cette fois-ci, dans un sens— La voiture dévore la ligne blanche comme si c'était un anxieux et impatient frisson électronique tremblotant dans la nuit et avec quelle grâce parfois elle se courbe d'un côté ou de l'autre lorsque Cody se range doucement pour dépasser ou pour une autre raison, éviter une bosse ou quelque chose— Et sur le gros autoroute Bay Shore avec quelle élégance il déborde et réintègre les voies presque sans efforts et sans que ça paraisse passant sans accroc par la droite ou par la gauche toutes sortes de voitures d'où des yeux anxieux se tournent vers nous, bien qu'il soit le seul sur la route qui sache parfaitement conduire— C'est partout le crépuscule bleu sur le monde de la Californie— Frisco brille devant nous— La radio joue du *rythm and blues* pendant qu'on se passe et se repasse le joint dans un silence figé regardant tous les deux vers l'avant avec de grosses pensées intérieures si vastes qu'on ne peut plus les communiquer et même si on essayait ça prendrait un millions d'années et un milliard de livres— Trop tard, trop tard, l'histoire des choses qu'on a vues ensemble et séparément est devenue elle-même une bibliothèque— Les rayons empilés plus haut— Ils sont pleins de documents brumeux ou de documents des Brumes— L'esprit

s'est entortillé dans tous les recoins cachés jusqu'à ne plus pouvoir exprimer nos dernières pensées sans parler des vieilles— Cody, grand génie de la pensée que je déclare être le plus grand écrivain que le monde puisse connaître si jamais il peut se remettre à écrire comme il le faisait avant— C'est si immense que nous voilà tous les deux assis à soupirer— "Non tout ce que j'ai écrit," dit-il, "c'est quelques lettres à Willamine, plusieurs lettres en fait, elle les a tout enveloppées dans des rubans chez elle, j'ai pensé que si j'essayais d'écrire un livre quelconque ou de la prose quelconque ils me l'auraient enlevé quand je serais parti alors je lui ai écrit à peu près trois lettres par semaine pendant deux ans— et le problème bien sûr et comme je le dis et tu l'as entendu des millions de fois c'est que l'esprit flotte et s'élève et personne ne peut vraiment c— ah pis, j'veux pas en parler"— D'ailleurs je peux voir en le regardant que devenir écrivain est sans intérêt pour lui parce que la vie est tellement sacrée à ses yeux qu'il n'y a rien d'autre à faire que de la vivre, écrire c'est juste une arrière pensée ou une simple égratignure sur la surface— Mais s'il pouvait! s'il le voulait! me voilà en Californie sur la route à des miles de la maison où mon pauvre chat est enterré et où ma mère s'afflige et c'est à ça que je pense.

D'une certaine manière aimer le monde m'a toujours rendu fier— La haine est si facile en comparaison— Mais voilà que je me flatte alors que je fonce à un train d'enfer vers la haine la plus sordide que j'ai jamais éprouvée.

26

BIEN QUE CODY AIT DIT ÇA je suis bien conscient que le véritable plan de la soirée c'est qu'on va simplement aller voir Billie ensemble pour qu'elle ait le plaisir de me rencontrer (après avoir entendu parler de moi par lui et après avoir lu mes livres etc.) et en fait Cody a déjà discuté avec Evelyn au sujet de mon séjour chez eux à Los Gatos pour un mois, comme par le passé à coucher dans mon sac de couchage dans la cour arrière non pas parce qu'ils ne veulent pas que je dorme dans la maison mais parce que c'est mon idée, mais de toute façon c'est magnifique de dormir sous les étoiles et de toute manière de cette façon je ne suis pas dans le chemin de la famille quand ils se lèvent pour aller au boulot ou à l'école— À midi ils me voient arriver du grand champ de la cour arrière en me traînant les pieds et en bâillant pour du café— Et je suis prêt à ça, i.e., c'est ce que je veux faire et c'est mon plan— Mais lorsqu'on monte en courant à l'appartement de Willamine et qu'on débarque dans ce gentil petit logement bien aménagé avec un bol à poissons rouges, des livres, des trucs étranges, tout brillant comme un sou neuf, et il y a Billie elle-même une blonde aux sourcils arqués exactement comme ceux du mâle et blond Julien aux sourcils arqués et je m'écrie "Mais c'est JULIEN dieu du ciel c'est Julien!" (et me voilà saoul de toute manière parce que comme dans le bon vieux temps on a embarqué un vieux pouceux sur Bay Shore qui dit s'appeler Joe Ihnat et on lui a acheté une bouteille et je me suis acheté une bouteille aussi, en fait je n'oublierai jamais le vieux Joe Ihnat d'une certaine manière parce qu'il disait être un russe et que son nom était un ancien nom russe et quand j'ai écrit nos noms il a dit que mon nom était un ancien nom russe aussi) (bien que ce soit breton) (et il nous a dit aussi qu'il venait de se faire battre sans raison par un jeune Négro dans des toilettes publiques et Cody sursaute et me dit "J'ai rencontré ces Négros qui battent les vieillards, on les appelle les Strongarms à San Quentin, ils sont tous enfermés ensemble à l'écart des autres prisonniers, ce sont tous

des Négros et il semble que tout ce qu'ils veulent c'est battre des vieux sans défenses, il dit la vérité vraie"— "Mais pourquoi est-ce qu'ils font ça?"— "Ah j'sais pas, y veulent juste frapper sur un vieil homme qui ne peut pas se défendre pis juste le battre et le battre jusqu'à ce qu'il meurt"— et Ah l'horreur de la connaissance du monde de Cody quand tout est dit et tout est fait)— Alors nous voici assis avec Billie dans son logement, à l'extérieur par la fenêtre tu peux voir à nouveau les lumières scintillantes de la ville, ah Urbi y Roma, le monde à nouveau, et elle a de ces yeux bleus à rendre fou, des sourcils arqués, un visage intelligent, exactement comme Julien, je continue à dire "c'est Julien maudit!" et même dans mon ivresse je vois un peu d'inquiétude flotter dans les yeux de Cody— La réalité de la chose c'est que Billie et moi nous nous attirons l'un l'autre comme deux tonnes de briques et ça juste là sous le nez de Cody alors lorsqu'il se lève et annonce qu'il s'en retourne à Los Gatos pour dormir un peu avant d'aller travailler c'est déjà bien entendu que je reste exactement là où je suis et pas seulement pour la nuit mais pour des semaines des mois des années.

Pauvre Cody— Vous voyez encore comme je l'expliquais qu'inconsciemment c'est ce qu'il veut voir arriver en fait mais jamais il ne l'admettra et il invente toujours des raisons autour de ça pour se fâcher contre moi et me traiter de bâtard— Mis à part Cody je trouve que Billie est une étrange enfant très sociable dans cette nuit solitaire et j'ai vraiment BESOIN de rester un peu avec elle— En fait tous les deux Billie et moi expliquons pourquoi à Cody— Mais il n'y a rien de méchant, de rivalité d'homme à homme ou de sinistre dans tout ça, ce n'est qu'une étrange innocence, une explosion d'amour spontanée en fait et Cody comprend ça mieux que quiconque de toute manière alors il quitte à minuit disant qu'il sera de retour demain soir et soudainement me voilà seul avec une femme adorable et nous parlons jusqu'à l'épuisement assis l'un en face de l'autre les jambes croisées sur un plancher jonché de livres et de bouteilles.

Je suis sincèrement assailli par la douleur et le remords maintenant au souvenir de cette première nuit alors que son appartement était si coquet et si propre

et si charmant— Le fauteuil près du bol à poissons rouges que je me suis rapidement approprié pour en faire le fauteuil du bonhomme, dans lequel je suis resté riveté assis pendant une semaine entière à siroter du vin, la cuisine avec ses assortiments d'épices intelligemment rangés et les oeufs dans le frigo, et à ce propos aussi le pauvre petit garçon de Billie qui dormait dans une chambre bien aménagée à l'arrière (le fils de son défunt mari qui était aussi un travailleur des chemins de fer)— L'enfant s'appelait Elliott et je ne l'ai vu que tard cette nuit-là— Ayant à la main le gros paquet de lettres de Cody de San Quentin elle se lance dans ses théories à propos de Cody et de l'éternité mais tout ce que je peux continuer à dire tout en calant ma bouteille c'est "Julien, tu parles trop! Julien, Julien, mon Dieu qui aurait pu penser que je rencontrerais une femme qui ressemble à Julien...tu ressembles à Julien mais tu n'es pas Julien et de plus tu es une femme, maudit que c'est étrange"— En fait il a fallu qu'elle me mette au lit saoul— Mais pas avant notre premier échange amoureux et tout ce qu'avait dit Cody à son sujet est absolument vrai— Mais la grosse affaire c'est que bien qu'elle ressemble à Julien etc. et qu'elle ait les tristes lettres abstraites de Cody sur le Karma rassemblées sous un ruban et qu'elle soit effectivement sortie le matin et qu'elle gagne cent dollars par semaine comme mannequin elle avait la plus musicale la plus merveilleuse et la plus triste des voix que j'ai entendues de toute mon existence— Les choses qu'elle dit sont vraiment plutôt insensées parce qu'après tout son éducation s'appuie vraiment sur les hystéries californiennes à la manière de Rosemarie la précédente maîtresse de Cody qui elle aussi était mince et dingue et avait les cheveux pâles et parlait toujours de manière abstraite— (Elle disait par exemple "Je pensais pouvoir faire quelque chose pour amoindrir les contradictions entre l'éthique immanente et l'éthique universelle que je pensais être mon problème et c'est ce que j'espérais obtenir par la thérapie, par exemple, toute évolution présuppose une involution et toute cette manière de penser" et je soupire, mais elle dit des choses intéressantes de temps à autre comme "Lorsque Cody était en prison ma principale activité c'était de prier pour lui, toute la journée, il y avait aussi une partie que nous

faisions ensemble chaque soir de 9:00 à 9:09 mais il est sorti maintenant et il y a autre chose en train de se produire et je ne sais pas trop ce que c'est...mais je suis certaine qu'on calme la tempête lorsque nous transcendons le temps à certains égards et qu'on ne réussit même pas à le suivre à d'autres..."— Mais aussi toutes sortes de merdes pas-importantes-pour-moi et sans intérêts à propos de canaux et à propos de personnes étant des canaux ouverts ou des canaux fermés et Cody est un grand canal ouvert qui déverse tout son bagage céleste, je ne me souviens plus très bien, ou les destins, les soupirs, ce qui recouvre tout ça, les pauvres étoiles brillent la tête en bas lorsqu'elles prennent leur souffle pour expliquer des niaiseries, vraiment— Comme les lettres adressées à elle (j'y jette un coup d'oeil) qui parlent toutes de comment ils se sont rencontrés et comment leurs esprits se sont retrouvés dans cette dimension à cause de quelque Karma non accompli sur une autre planète ou plutôt sur un autre niveau, et maintenant ils doivent se préparer à assumer cette lourde responsabilité de faire face à quelque évaluation de ceci ou de cela, je ne veux pas rentrer là-dedans— Parce que l'affaire aussi c'est que, lorsque Willamine me parle je m'ennuie à l'extrême, tout ce qui m'intéresse c'est la triste musique de sa voix et le fait étrange (c'est le Karma sans doute) qu'elle ressemble à ce pauvre Lucien.

L'important c'est sa voix— Elle parle avec un coeur brisé— Sa voix se brise en morceaux comme celle d'un coeur abandonné, en musique aussi, comme dans un bosquet perdu, c'est presque difficile à supporter par moment comme certains chanteurs de cabarets originaux et futuristes style Jerry Southern qui s'en vont au microphone sous les projecteurs de Las Vegas mais qui n'ont même pas à chanter, seulement parler, pour faire soupirer les hommes et s'émerveiller les femmes, j' imagine (si jamais des femmes s'émerveillent)— Alors tout ça au moment où elle essaie de m'expliquer toutes ces bêtises (toute cette philosophie à elle et à Cody et au nouvel ami de Cody Perry, qui s'en vient le jour suivant) je reste assis et m'émerveille et je suis fasciné par sa bouche me demandant d'où vient toute cette beauté et pourquoi— Et avec tout ça on se retrouve à faire l'amour d'une douce manière— Une

petite blonde pleine d'expérience dans toutes les facettes de l'amour physique et d'une douce compassion et si parfaite qu'au levée du jour nous sommes déjà prêts à nous marier et nous envoler à Mexico dans une semaine— En fait je vois déjà la scène, un gros mariage à quatre avec Cody et Evelyn.

Parce qu'elle est la grande ennemie d'Evelyn— Elle n'est pas satisfaite d'être seulement la maîtresse de Cody et son âme soeur elle veut se rendre chez elle et étendre Evelyn au plancher et amener Cody avec elle pour toujours et pour y arriver elle est prête à avoir une profonde et divine liaison amoureuse sans issue avec le vieux Jack (le même vieux scénario)— Il n'y a pas beaucoup de différences entre elle et Evelyn quand vous écoutez les propos qu'elles tiennent sur Cody excepté que lorsque c'est Evelyn je suis toujours fasciné d'intérêt— En réalité Billie m'ennuie mais bien sûr je ne suis pas pour lui dire ça— Evelyn est toujours la championne et je m'interroge au sujet de Cody.

Ô les hauts et les bas et les jongleries des femmes, blondes en plus, tout ça dans la grande Cité magique du Gandharvas de San Francisco et me voilà seul sur un tapis magique avec une d'elle, fffiuuu, au début bien sûr c'est une grande aventure, une superbe et ravissante explosion d'expériences nouvelles— Ce n'est pas un rêve, MOI, que va-t-il arriver— Parce qu'avec la triste et mélodique Billie dans mes bras et mon nom est Billie maintenant aussi, Billie et Billie bras dessus bras dessous, oh comme c'est beau, et Cody nous a donné son accord d'une certaine manière, nous allons parcourir les nuages d'espoir et d'amour tendre de Genghiz Kan et celui qui n'a jamais fait ça est un fou— Parce qu'une nouvelle aventure amoureuse redonne l'espoir, l'irrationnelle et mortelle solitude est toujours comblée, cette chose que j'ai vue (cette horreur du vide reptilien) quand j'ai pris la grande bouffée d'iode sur la plage de Big Sur est maintenant justifiée et célébrée et levée vers le Ciel comme une coupe sacrée par le simple fait d'enlever nos vêtements et d'unir nos esprits et nos corps dans l'inexprimable et triste délice nerveux de l'amour— Ne laisse pas les vieux cons te

dire le contraire, et j'ajouterais que personne au monde n'a jamais osé écrire la véritable histoire de l'amour, on se retrouve avec du théâtre et de la littérature à moitié complète— Étendus bouche à bouche, baisers à baisers dans le secret des oreillers, côtes à côtes dans l'abandon de douceurs si incroyables et si éloignées de toutes nos effroyables abstractions mentales que tu te demandes comment il se fait que l'homme s'est fait de Dieu une image presque asexué— La vérité secrète et souterraine des désirs fous cachés sous les garde-boue, sous les dépotoirs enterrés à travers le monde, dont on ne parle jamais dans les journaux, que les auteurs écrivent de manière hésitante et banale et que les peintres ont rendu de manière dérisoire, ah, écouter seulement *Tristan und Isolde* de Wagner et imaginez-le en Bavière dans un champ avec sa bien aimée, belle et nue sous les feuilles d'automne.

Comme tout est étrange, et tout ce qui s'est passé durant les dernières semaines, mes allers et retours et mes peines dans la Ville et à Sur, s'emboîtant maintenant de manière rationnelle dans une grande construction sur laquelle on pourrait ériger un plongeoir qui me permettrait maladroitement de plonger dans l'âme de Billie et alors pourquoi me plaindre?

En plein milieu de la nuit elle va chercher le petit garçon de 4 ans pour me montrer la beauté spirituelle de son fils— C'est une des personnes les plus étranges que j'ai rencontrées— Il a de magnifiques grands yeux bruns liquides et il déteste quiconque s'approche de sa mère et il n'arrête pas de poser des questions comme " Pourquoi est-ce que tu restes avec lui? qu'est-ce qu'il fait ici, qui est-il?" ou " Pourquoi est-ce qu'il fait noir dehors?" ou " Pourquoi est-ce que le soleil brillait hier?" ou n'importe quoi, il ne fait que poser des questions sur n'importe quoi et elle répond à chacune d'elles avec une patience et un plaisir extrême jusqu'à ce que je lui dise " Est-ce qu'il ne t'ennuie pas avec toutes ces questions? pourquoi ne le laisses-tu pas marmonner et faire l'idiot comme un enfant, il s'accroche à tes jupes demandant TOUT merde pourquoi ne le laisses-tu pas simplement chanter?"— Elle répond "

Je réponds parce que je pourrais manquer sa prochaine question, tout ce qu'il me demande ou me dit représente quelque chose d'important sur l'absolu que je pourrais manquer"— " Qu'est-ce que tu veux dire l'absolu?"— "Tu as dit toi-même que tout est absolu" mais bien sûr elle a raison et je réalise que dans ma vieille âme noire je suis déjà jaloux d'Elliott.

27

LA NUIT DÉROULE SON TAPIS POUR laisser entrer la gémissante et divine gloire de l'amour semble-t-il mais du même coup aussi une sorte d'ennui et nous en rions et nous en discutons— Cette première nuit nous restons éveillés jusqu'à l'aube à discuter de tout à partir de Cody dans les moindres détails de moi dans les moindres détails d'elle dans les moindres détails d'Evelyn de livres et de philosophies et de religions et de l'absolu et pour finir je lui murmure des poèmes— La pauvre enfant doit se lever le matin pour aller travailler et je reste là à ronfler comme un ivrogne— Mais elle se prépare un bon petit déjeuner et emmène Elliott chez sa gardienne et je m'éveille à une heure de l'après-midi tout seul et je prends une gorgée de vin et me cale dans un bain chaud pour lire un livre— Le téléphone n'arrête pas de sonner, tout le monde de Monsanto à Fagan jusqu'à McLearn jusqu'à l'Homme de la Lune ont réussi à trouver où je me trouve et quel est le numéro de téléphone, bien qu'aucun d'entre eux n'est jamais rencontré ou même vu Billie— Je frissonne en pensant à la colère de Cody de voir sa vie secrète devenue si publique.

Mais voici qu'arrive Perry— Comme moi Perry a cette étrange relation fraternelle avec Cody par laquelle il devient le *confident* et quelquefois l'amant de toute les petites amies de Cody— Et je peux voir pourquoi— Il me ressemble sauf qu'il est plus jeune et ressemble à ce que j'étais quand Cody m'a rencontré la première fois mais ce n'est pas seulement ça, c'est une âme fouguese tourmentée et perdue qui vient de sortir de Soledad State Prison pour tentative de vol avec un visage d'enfant sur lequel tombent des cheveux noirs mais avec de gros et puissants bras musclés qui pourraient briser un homme en deux— Il porte un nom étrange aussi, Perry Yturbide, toute de suite je dis: "Je sais ce que tu es, Basque"— "Basque? Ce serait ça? J'ai jamais trouvé! faisons un appel interurbain à ma mère dans l'Utah pour lui dire ça!"—

Et il appelle sa mère à cette distance, sur le compte de téléphone de Billie, et me voilà une bouteille de vin à la main et un mégot aux lèvres parlant dans l'Utah à la mère d'un ex-prisonnier Basque lui disant, en réalité la rassurant "Oui je crois que c'est un nom basque"— Elle dit "Quoi, cé qu'vous dites? Qui êtes-vous?" Et Perry est là tout heureux et souriant— Un jeune très étrange— Ça fait longtemps en fait que dans ma vie que je qualifierais de littéraire je n'ai pas rencontré un dur véritable, un homme qui sort de prison avec des bras d'acier et cette inquiétude fiévreuse qui effraie les gouvernements et fait pâlir les fonctionnaires, c'est pourquoi on garde toujours ce genre de gars à l'écart en prison— Oui mais c'est aussi le genre de gars dont un pays a toujours besoin lorsqu'il y a une bonne vieille guerre déclarée par un gouverneur qui prend de l'âge— Un type très dangereux, en fait, ce Perry, parce que bien que j'apprécie son côté poétique et tout je réalise en le regardant qu'il est capable d'exploser et de tuer quelqu'un peut-être par amour ou pour une simple idée.

Quelques-uns de ses propres amis sonnent à la porte de Billie, tout le monde semble savoir que je suis là, ils entrent, ce sont des ex-prisonniers et d'étranges négros anarchistes, ça semble être une espèce de gang, je commence à m'interroger— Comme un cercle de sages fiévreux, les négros sont intenses et déments et intellectuels mais ils ont tous des gros bras musclés et tous ont des casiers judiciaires et ils parlent tous comme si la fin du monde dépendait de ce qu'ils disent— C'est dur à expliquer (mais je vais le faire).

Billie et sa gang vraiment, avec tout ce galimatias fantaisiste de nature spirituelle que je me demande si ce n'est pas une grosse organisation secrète d'arnaqueurs quoique je réalise en même temps que j'ai déjà observé ça avant à San Francisco, une sorte d'hystérie fugitive qui se cache dans l'air sur les toits parmi certains cercles et qui se termine toujours par un suicide ou une mutilation— Moi, le simple et innocent méditatif au coeur perdu, le Rustre parmi ces étranges et criminels

et intenses conspirateurs du coeur— En fait ça me rappelle un cauchemar que j'ai fait juste avant que je vienne sur la Côte, dans ce rêve je suis de retour à San Francisco mais il y a quelque chose d'amusant en train de se produire: il y a un silence de mort à travers la ville tout entière: des hommes ressemblant à des imprimeurs et des gens de bureaux et des peintres se tiennent tous en silence aux fenêtres de l'étage et regardent en bas dans les rues désertes de San Francisco: de temps à autres des beatniks passent en marchant en bas, eux aussi en silence: ils sont surveillés non seulement par les autorités mais par tout le monde: les beatniks semblent tenir toutes les voies de circulation sous leur contrôle: mais personne ne dit rien: et dans ce silence intense je fais une balade sur une plate-forme autopropulsée en plein centre ville et à l'extérieur de la ville vers les fermes où une femme qui opère une ferme avicole m'invite à la rejoindre pour vivre avec elle— La petite plate-forme roule doucement sous les regards des gens regroupés en silhouettes aux fenêtres comme les silhouettes des vieilles peintures de Van Dyck, intenses, suspicieuses, importantes— Toute cette histoire avec Billie me rappelle ça mais parce que la seule chose qui compte pour moi ce sont les conceptions de mon esprit, il ne doit pas y avoir de réalité de toute manière à ce qui, je suppose, est en train de se produire— Mais ça aussi c'est une indication de la folie qui s'en vient à Big Sur.

28

ÉTRANGE— et Perry Yturbide lors de cette première journée alors que Billie est au travail et qu'on vient juste d'appeler sa mère veut maintenant que j'aille avec lui rendre visite à un général de l'armée américaine— "Pourquoi? et c'est quoi tous ces généraux qui regardent à des fenêtres silencieuses?" Que je dis— Mais rien ne surprend Perry— "On va là parce que je veux que tu connaisses les filles les plus magnifiques qu'on ait jamais vues," de fait on prend un taxi— Mais les "filles les plus magnifiques" se révèlent être des fillettes de 8 et 9 et 10 ans, les filles du général ou peut être les cousines ou les filles d'un étrange général qui vit à côté, mais la mère est là, il y a aussi des garçons qui jouent dans une pièce en retrait, nous avons Elliott avec nous que Perry a transporté tout le long sur ses épaules— Je regarde Perry et il dit "Je voulais que tu vois les plus belles petites poupounes en ville" et je m'aperçois qu'il est dangereusement fou— En fait il ajoute "Tu vois cette parfaite beauté?" une des fillettes du général (qui n'est pas encore rentré à la maison) porte une queue de cheval "Je vais la kidnapper à l'instant même" et il la prend par la main et ils sortent dans la rue pendant une heure alors que je reste assis là à boire et à discuter avec la mère— De toute manière il semble y avoir une vaste conspiration dans le but de me rendre fou— Le général rentre à la maison et c'est un gros général bourru à la tête chauve et il a amené avec lui son meilleur ami un photographe du nom de Shea, un photographe commercial bien ordinaire de centre ville, mince, bien peigné et bien habillé— Je n'y comprends rien— Mais soudainement le petit Elliott se met à pleurer dans l'autre pièce et je m'y précipite et vois que les deux autres garçons l'ont frappé ou lui ont fait quelque chose alors je les dispute et je ramène Elliott au salon sur mes épaules comme le fait Perry, sauf qu'Elliott veut descendre de mes épaules à l'instant, en fait il ne veut même pas s'asseoir sur mes genoux, en fait il me déteste— Au désespoir j'appelle Billie à son agence et elle dit qu'elle va tous venir nous prendre et elle ajoute

"Comment va Perry aujourd'hui?"— "Il kidnappe des petites filles qu'il dit être magnifiques, il veut marier la petite de 10 ans avec la queue de cheval"— "Ça c'est bien lui, assure-toi de bien le comprendre"— De sa voix musicale à l'autre bout du téléphone.

Je dirige mon attention sur le général qui dit avoir été un combattant antifasciste dans le Maquis durant la deuxième guerre mondiale et aussi durant une guérilla dans le Pacifique Sud et qui connaît un des meilleurs restaurant de San Francisco où nous pouvons tous nous rendre pour nous régaler, un restaurant philippin près du Chinatown, je dis OK, merveilleux— Il me reverse à boire— En regardant l'amusant visage irlandais de Shea le photographe je lance "Tu peux prendre ma photo quand tu voudras" et il dit d'un ton sinistre: "Pas pour des motifs de propagande, tout sauf des motifs de propagande"— "Qu'est-ce que tu veux dire pour des motifs de propagande, j'ai rien à foutre avec la propagande" (et voici Perry qui est de retour et qui franchit la porte avec la petite Poupoune qui lui tient la main, ils sont allés explorer la rue et boire un coke) et je réalise que tout ces gens là vivent leur vie tranquillement mais c'est seulement moi qui est détraqué.

En fait je languis de voir Cody près de moi pour m'expliquer tout ça, bien que ça m'apparaît bientôt évident que même Cody ne pourrait pas expliquer, je commence à sombrer sérieusement dans la démence, tout comme Irene la Souterraine qui a viré folle quoique je ne m'en rende pas bien compte encore— Je commence à déceler des complots dans chaque phrase— De plus le "général" m'effraie encore plus en se révélant être un étrange et riche civil bien habillé qui ne m'aide même pas à payer l'addition pour le repas philippin que nous prenons, alors qu'on retrouve Billie au restaurant, et le restaurant lui-même est inquiétant tout particulièrement à cause d'une grosse jeune femme philippine désaxée grivoise débraillée et aux lèvres épaisses qui est assise toute seule au fond du restaurant avalant sa nourriture d'une manière

répugnante et qui nous regarde insolemment avec l'air de dire "Allez vous faire foutre, je mange comme ça me plaît" aspergeant de la sauce tout partout— Je ne comprends rien à ce qui se passe— C'est aussi parce que le général a suggéré le repas mais que c'est moi qui dois payer pour tout le monde, lui, Shea, Perry, Billie, Elliott, moi, d'autres, une étrange folie apocalyptique commence à frissonner d'effroi au fond de mes orbites et je tombe même à court d'argent dans cet Apocalypse qu'ils ont eux-mêmes créée de toute manière dans ce San Francisco du silence.

Je languis d'aller me cacher dans les bras d'Evelyn mais je me retrouve dans les bras de Billie et la voici qui s'élançe à nouveau, la deuxième nuit, expliquant toutes ses idées spirituelles— "Mais qu'est-ce qui se passe avec Perry? qu'est-ce qu'il essaie de faire? et qui est cet étrange général? qui êtes-vous, une bande de communistes?"

29

LE PETIT GARÇON REFUSE DE DORMIR dans son lit mais il faut qu'il s'amène et vienne nous voir faire l'amour au lit mais Billie dit "C'est bien, il apprend, de quelle autre manière pourrait-il bien apprendre?"— J'ai honte mais parce que Billie est là et qu'elle est la mère je dois continuer et ne pas m'en faire— Un autre détail sinistre— À un moment donné le pauvre enfant à force de nous observer bave à pleine bouche et la salive lui coule des lèvres, je m'écrie "Billie, regarde-le, c'est pas bon pour lui" mais elle répète "Tout ce qu'il veut avoir il peut l'avoir, *même nous*."

"Mais ce n'est pas raisonnable, pourquoi ne va-t-il pas simplement dormir?"— "Il ne veut pas dormir, il veut être avec nous"— "Ohhh," et je réalise que Billie a perdu la raison et que je ne suis pas aussi fou que je le croyais et qu'il y a quelque chose qui ne va pas— Je sens que je dérape: parce qu'aussi durant la semaine qui a suivi je suis resté assis dans cette même chaise près du bol à poissons rouges buvant bouteille de vin après bouteille de vin comme un automate, inquiet à propos de quelque chose, Monsanto vient me rendre visite, McLear, Fagan, tout le monde, ils m'appellent et montent les escaliers quatre par quatre et nous passons de longues journées à boire et à bavarder mais il me semble que je ne quitte plus cette chaise et que je ne prends plus jamais de ces délicieux bains chauds à lire des livres— Et le soir Billie revient à la maison et nous nous lançons dans l'amour à nouveau comme des bêtes qui ne savent pas quoi faire d'autre et à l'heure qu'il est je suis trop confus pour savoir ce qui se passe bien qu'elle m'assure que tout va bien, et pendant ce temps Cody a complètement disparu— En fait je l'appelle et lui dit "Est-ce que tu vas revenir ici me chercher?"— "Oui oui oui dans quelques jours, reste-là" comme s'il voulait que je m'instruise en me soumettant à une épreuve pour voir ce que je vais avoir à dire à ce sujet parce que lui-même est passé par cette épreuve.

En fait tout bascule.

Les visites de Perry me terrorisent: je commence à croire qu'il doit être un de ces "strong arms" qui battent les vieillards: je le surveille attentivement— Pendant tout ce temps il marche de long en large en disant "Toi tu ne sembles pas très sensible à ces mignonnes petites poupounes-là? qu'est-ce que ça peut bien faire l'âge d'une femme, 9 ou 19 ans, ces petites queues de cheval qui se meuvent au rythme remuant de ces petites poupounes"— "En as-tu déjà kidnappé une?"— "T'as pu de vin, j'veais faire une course pour t'en rapporter, ou préférerais-tu du pot ou quelque chose d'autre? Qu'est qu'il y a qui ne va pas?"— "Je ne comprends pas ce qui se passe!"— "Tu bois trop peut être, Cody m'a dit que t'étais en train de t'effondrer, laisse-toi pas aller"— "Mais qu'est-ce qui se passe?"— "Qu'est-ce que ça peut faire, vieux, on se fait tous balloter par l'amour et on essaie de vivre au jour le jour en se respectant pendant que tous les bourgeois essaient de nous descendre"— "Qui?"— "Les bourgeois, qui s'attaquent à Nous...on veut bouger et vivre et traverser la nuit comme lorsqu'on va se rendre à L.A. je vais te faire voir le plus étrange spectacle, quelques amis à moi" (dans mon ivresse j'ai déjà projeté un gros voyage avec Billie et Elliott et Perry jusqu'à Mexico mais nous allons nous arrêter à L.A. pour voir une femme riche que Perry connaît qui va lui donner de l'argent et si elle ne le fait pas il va se le procurer quand même, et comme je le disais Billie et moi allons nous marier aussi)— La semaine la plus démente de ma vie— Billie le soir qui dit " Tu as peur que je ne puisse pas réussir à t'épouser mais bien sûr qu'on peut, Cody aussi le veut, je vais parler à ta mère pour qu'elle m'aime et ait besoin de moi: Jack!" elle s'est soudainement mise à pleurer avec sa voix musicale et angoissée (parce que je viens tout juste de lui dire " Ah Billie trouve-toi un vrai homme et marie-toi") , " Tu es ma dernière chance de marier un Vrai Homme!"— "Cé qu'tu veux dire un Vrai Homme, tu t'rends pas compte que j'suis fou?"— Tu es fou mais tu es ma dernière chance de

m'entendre avec un Vrai Homme"— "Et Cody lui?"— "Cody ne va jamais quitter Evelyn"— Très étrange— Mais il y a plus, bien que je n'y comprenne rien.

30

OUI JE COMPRENDS L'ÉTRANGE JOURNÉE OÙ BEN FAGAN EST FINALEMENT VENU me visiter tout seul, il avait apporté du vin, fumait la pipe, et m'avait dit "Jack t'as besoin de sommeil, as-tu remarqué que cette chaise sur laquelle tu dis avoir été assis pendant des jours est en train de se défoncer?"— Je me mets par terre et je regarde et bon dieu c'est vrai, les ressorts sont en train de sortir— "Depuis combien de temps es-tu assis dans cette chaise?"— "Tous les jours en attendant que Billie rentre à la maison pendant que je parle à Perry et aux autres toute la journée...Mon Dieu sortons et allons nous asseoir dans le parc," que j'ajoute— Dans la confusion de ces journées McLear aussi est venu me visiter je ne sais plus très bien quelle journée, tentant sa chance il a mentionné que peut être je pourrais faire publier son livre à Paris alors je me lève aussitôt et signale un appel interurbain pour Paris et appelle Claude Gallimard et rejoins seulement sont maître d'hôtel qui est semble-t-il dans une quelconque banlieue parisienne et j'entends un ricanement dément à l'autre bout de la ligne— "*C'est le chez eux de Monsieur Gallimard?*" Que j'dis en mauvais français — Rires— "*Où est Monsieur Gallimard?*"— Rires— Un très étrange coup de téléphone— Avec McLear qui attend dans l'espoir de voir publier son "Dark Brown"— Alors dans une rage de folie j'appelle ensuite Londres pour parler à mon vieil ami Lionel sans aucune raison et je le rejoins finalement à la maison et il me dit au téléphone "Tu m'appelles de San Francisco? Peux-tu bien me dire pourquoi?"— À quoi je ne peux pas plus répondre que je n'ai pu répondre au ricanement du maître d'hôtel (et tout ça s'ajoute à ma démence, bien sûr, pourquoi un appel interurbain à Paris chez un éditeur doit-il se terminer par un ricanement et un appel interurbain chez un ami à Londres qui se termine par la colère de l'ami?)— Fagan peut donc maintenant voir que je suis vraiment en train de perdre l'esprit et que j'ai besoin de sommeil— "On va aller se chercher une bouteille!" que je crie— Tout ça se termine

en fin de compte, Ben, assis sur le gazon du parc à fumer sa pipe, de midi jusqu'à 6 heures de l'après-midi, et épuisé je dors à poings fermés dans l'herbe, le bouchon toujours sur la bouteille, seulement pour me réveiller à l'occasion en me demandant où je suis et mon Dieu je suis au Paradis avec Ben Fagan veillant sur les hommes et sur moi.

Et je dis à Ben quand je m'éveille à 6:00 P.M. dans la brunante qui s'accumule "Ah Ben je suis désolé d'avoir gâché ta journée en dormant comme ça" mais il dit: "T'avais besoin de sommeil, je te l'avais dit"— "Et t'es en train de me dire que t'as passé tout l'après-midi assis comme ça?"— "À surveiller des événements inattendus," dit-il, "comme des sons semblables à des bacchanales dans les fourrées là-bas" et je regarde dans cette direction et j'entends des enfants qui crient et qui hurlent dans des bosquets dissimulés du parc— "Cé qui font?"— "J'sais pas: il y a beaucoup de gens étranges qui sont passés aussi"— "J'ai dormi combien de temps?"— "Des siècles"— "J'suis désolé"— "Pourquoi désolé, je t'aime quand même"— "Est-ce que je ronflais?"— "T'as ronflé toute la journée et je suis resté assis ici toute la journée"— "Quelle journée magnifique!"— "Oui ça a été une magnifique journée"— "Comme c'est étrange!"— "Oui, étrange...mais pas si étrange après tout, tu es seulement fatigué"— "Qu'est-ce que tu penses de Billie?"— Il ricane avec sa pipe: "Qu'est-ce que tu penses que je vais te dire? que la grenouille t'as mordu la jambe?"— "Pourquoi as-tu un diamant au front?"— "Je n'ai pas de diamant au front espèce de con et arrête de fabriquer des histoires arbitraires!" rage-t-il— "Mais qu'est-ce que je suis en train de faire?"— "Arrête de penser à toi-même, veux-tu, laisse-toi flotter dans le courant"— "Est-ce que le monde a coulé près du parc?"— "Toute la journée, tu aurais dû voir ça, j'ai fumé tout un paquet d'Edgewod, ça a été une journée très étrange"— "Es-tu triste que je ne t'aie pas parlé?"— "Pas du tout, en fait je suis content: on serait mieux de rentrer," qu'il ajoute, "Billie devrait bientôt être de retour du travail maintenant"— "Ah Ben, Ah Soleil en fleur"— "Ah de la merde" dit-il— "C'est

étrange"— "Qui a dit que ça ne l'était pas"— "Je n'y comprends rien"— "T'en fais pas"— "Hmmm lieu saint, lieu triste, la vie est un triste lieu"— "Tout être sensible réalise cela," dit-il d'un air sévère— Benjamin mon vrai Maître Zen bien plus que tous les Georges et Arthur en fait— "Ben je crois que suis en train de perdre la raison"— "Tu m'as dit ça en 1955"— "Ouais mais mon esprit s'est ramolli à force de boire et de boire et de boire"— "Je pourrais croire que ce qu'il te faut c'est une tasse de thé, si je ne savais pas que tu es trop fou pour savoir jusqu'à quel point tu es fou"— "Mais pourquoi? Qu'est-ce qui se passe?"— "As-tu fait trois milles miles pour trouver la réponse?"— "Trois milles miles à me sauver de quoi, après tout? du vieil ivrogne de moi"— "C'est bien vrai, tout est possible, même Nietzsche savait ça"— "Y'a pas de problème avec le vieux Nietzsche"— "Sinon qu'il a chaviré lui aussi"— "Penses-tu que je suis en train de devenir fou?"— "Ho ho ho" (gros rire sincère)— "Cé qu'ça veut dire, tu ris de moi?"— "Personne ne rit de toi, énerve-toi pas"— "Cé qu'on fait maintenant?"— "Allons visiter le musée là-bas"— Il y a une espèce de musée au bout du gazon du parc alors je me lève en titubant et je marche avec le vieux Ben sur le triste gazon, à un moment donné je passe mon bras sur ses épaules et je m'appuie sur lui— "Es-tu un vampire?" que j'demande— "Bien sûr, pourquoi pas?"— "J'aime les vampires qui me laissent dormir?"— "Duluoze dans un sens ça te fait du bien de boire parce que tu es terriblement mesquin avec toi-même quand tu es sobre"— "Tu sonnes comme Julien"— "J'ai jamais rencontré Julien mais je crois comprendre que Billie lui ressemble, t'arrêtais pas de répéter ça quand tu t'es endormi"— "Qu'est-ce qui est arrivé pendant que j'dormais?"— " Ah, y a des gens qui passaient et repassaient et le soleil a plongé et il s'est finalement noyé et il est presque disparu maintenant comme tu peux voir, tout ce que tu veux, nomme-le et c'est à toi"— "Alors je veux le doux Salut"— "Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de doux dans le Salut? c'est peut-être acide"— "C'est acide dans ma bouche"— " Peut-être que tu as une trop grande bouche, ou une bouche trop petite, le salut c'est pour les petits chatons et pas pour longtemps"— " En as-tu vu des petits chatons aujourd'hui?"—

"Ch'te cré, y en a des centaines qui sont venus te voir pendant que tu dormais"—
 "Vraiment?"— "Bien sûr, tu savais pas que tu étais sauvé?"— "Bon arrête!"— " Y en
 a un qui était vraiment gros et qui rugissait comme un lion mais il avait un gros
 museau mouillé et il t'a embrassé et tu as dit *Ah*"— "C'est quoi c'te musée?"— "
 Entrons et découvrons"— Ben est comme ça, lui non plus ne sait pas ce qui se passe
 mais au moins il prend le temps de peut-être trouver— Mais le musée est fermé— On
 se tient là debout sur les marches à regarder une porte fermée— "Hé," que j'dis, "le
 temple est fermé."

Alors soudainement dans un couché de soleil écarlate moi et Ben Fagan bras
 dessus bras dessous descendons lentement et tristement les larges marches comme
 deux moines descendant l'esplanade de Kyoto (comme je peux m'imaginer Kyoto) et
 nous voilà tous les deux souriant soudainement de bonheur— Je me sens bien parce
 que j'ai récupéré mon sommeil mais je me sens bien surtout parce que d'une certaine
 manière le vieux Ben (qui a mon âge) m'a béni en se tenant assis à veiller sur mon
 sommeil toute la journée et grâce maintenant à ces quelques mots débiles— Bras
 dessus bras dessous nous descendons les marches sans dire un mot— Ça a été la seule
 journée de paix que j'ai eu en Californie, en fait, sauf lorsque j'étais seul en forêt, ce
 que je lui dis et il dit "Bien, qui te dit que tu n'es pas tout seul maintenant?" ce qui me
 fait réaliser le côté fantomatique de l'existence bien que je sente son gros corps bombé
 sous ma main et je dis: " Tu fais vraiment un fantôme pathétique avec ce gros tas de
 chair éphémère"— "Je n'ai rien dit" et il rit— " Peu importe ce que je dis mon Ben,
 fais en pas de cas, j'suis rien qu'un fou"— "Tu as dis en 1957 étendu sur le gazon et
 imbibé de whisky que tu étais le plus grand penseur du monde"— "Ça c'est avant que
 je m'endorme et me réveille: là je me rends compte que je ne vauX rien et je me sens
 libre"— "Ça ne te rend pas libre d'être un vaurien, tu serais mieux d'arrêter de penser,
 c'est tout"— "Je suis content que tu sois venu me rendre visite aujourd'hui, je crois
 que j'aurais pu mourir"— "Tout ça c'est de ta faute"— "Qu'est-ce qu'on va faire de

nos vies?"— "Oh," dit-il, "je n'sais pas, on va simplement les regarder aller j' imagine"— "Est-ce que tu me détestes?...bon, est-ce que tu m'aimes?...bon, comment est-ce que ça se présente?"— "Les sorciers sont corrects"— "Est-ce que quelqu'un t'a ensorcelé dernièrement...?"— Ouais, avec des jeux en carton?"— "Des jeux en carton?" je demande— "Bein tu sais, ils construisent des maisons de carton et mettent du monde dedans et les gens sont en carton et le magicien agite le cadavre de convulsions et ils apportent de l'eau à la lune, et la lune a une étrange oreille, et ainsi de suite, alors ça va bien, Idiot."

"Ça va."

31

ME VOICI À LA TOMBÉE DE LA NUIT devant la fenêtre tenant d'une main le rideau et regardant en bas vers la rue au moment où Ben Fagan s'en va prendre son autobus au coin de la rue, avec ses gros pantalons en corduroy bouffants et son humble chemise de travail Goodwill, retournant chez lui vers un bain mousseux et un bon poème, pas vraiment préoccupé ou du moins pas préoccupé par ce qui me préoccupe malgré que lui aussi je crois porte cette culpabilité angoissée et ce remords sans espoir dû à l'incapacité du mauvais oeuvre du temps a réaliser son aurore primordiale au dessus des pins de l'Oregon— Je serre dans ma main les rideaux de la fenêtre comme le Fantôme de l'Opéra derrière le masque, attendant le retour de Billie et me rappelant comment dans mon enfance j'avais l'habitude de me tenir ainsi près des fenêtres à regarder dehors les rues obscures et à penser comment je me trouvais effroyable dans cette évolution que tous disaient être "ma vie" et "leurs vies."— Ce n'est pas tellement parce que je suis un ivrogne que je me sens coupable mais parce que les autres qui occupent ce plan de "vie sur terre" avec moi ne se sentent pas coupable du tout— Des juges corrompus se rasent puis sourient le matin en chemin vers leur indifférence haineuse, de respectables généraux ordonnent au téléphone à des soldats d'aller mourir ou d'être exécutés, des pickpockets hochent de la tête dans leur cellule disant "je n'ai jamais fait de mal à personne" "vous pouvez au moins dire ça de bien à mon sujet, oui monsieur," des femmes qui se prennent pour des sauveurs d'hommes alors qu'en fait elles leur arrachent leur substance parce que de toute façon elles pensent que leur beau cou blanc le mérite (alors que pour chaque belle gorge perdue il y en a dix autres qui attendent, chacune prête à s'étendre pour un bon à rien), en réalité d'affreuses grosses faces de monstres humains qui parce que leurs chemises sont propres se permettent de contrôler la vie des ouvriers en se présentant comme Gouverneur déclarant "Dans mes mains votre argent sera dépensée de la bonne manière," "Vous devriez réaliser quel homme de valeur je

suis et jusqu'à quel point vous avez besoin de moi, que seriez-vous sans moi, sans guide?"— Devant le grand panneau sur lequel est dessiné un homme aux épaules fortes représentant le genre humain se tenant face au soleil une charrue à ses pieds, le gouverneur encravaté va faire du foin pendant que le soleil se lève— ?— Je me sens coupable de faire partie de la race humaine— Ivrogne oui et un des pires fous sur terre— En fait même pas un vrai ivrogne juste un fou— Mais je suis toujours là la main sur le rideau à attendre Billie, qui est en retard, Ah moi, je me souviens de cette chose terrifiante que Milarepa a dite bien différente de ses autres paroles rassurantes que je me remémorais dans ma tranquille solitude de Big Sur: "Quand les diverses expériences s'illuminent durant la méditation, ne soyez ni fiers ni pressés de le dire aux autres, sinon vous allez irriter les Déesses et les Mères" et me voici l'écrivain américain visiblement fou qui ne fait que ça non seulement pour gagner ma vie (laquelle j'aurais toujours réussie à glaner en travaillant pour les chemins de fer ou sur les bateaux à manoeuvrer humblement des madriers ou des sacs avec mes mains) mais parce que si je n'écris pas ce qui est en train d'arriver présentement sur ce malheureux globe circonscrit par les contours de mon crâne, de mon crâne de mort, je crois que j'aurai été envoyé sur terre par ce pauvre Dieu pour rien— Pourquoi cependant un Fantôme de l'Opéra s'inquiéterait-il?— Dans ma jeunesse le front penché sur le clavier de la machine à écrire, je me demandais pourquoi de toute façon y a-t-il un Dieu?— Ou j'me mordais les lèvres dans la pénombre brune assis dans le fauteuil du salon dans lequel mon père est mort et nous sommes tous morts d'un million de morts— Il n'y a que Fagan qui peut comprendre et il est maintenant dans son bus— Et quand Billie rentre à la maison avec Elliot je souris et m'assois dans le fauteuil qui s'écroule complètement sous mon poids, blang, surpris de me retrouver étalé par terre, la chaise a disparu.

"Qu'est-ce qui est arrivé?" se demande Billie et au même instant nous regardons tous les deux vers le bol à poissons et les deux poissons rouges flottent le ventre en l'air à la surface de l'eau, morts.

Je suis resté assis dans cette chaise près du bol à poissons pendant une semaine à boire et à fumer et à parler et maintenant les poissons rouges sont morts.

"De quoi sont-ils morts?"— "Je ne sais pas"— "Est-ce que je les ai tué parce que je leur ai donné des Kelloggs Corn Flakes?"— "Peut-être, t'es pas supposé leur donner autre chose que leur nourriture à poissons"— "Mais je pensais qu'ils avaient faim alors j leur ai donné quelques bouchées de corn flakes"— "Bein je n'sais pas ce qui les a tué"— "Pourquoi est-ce que personne le sait? qu'est-ce qui se passe? pourquoi est-ce qu'ils font ça? les loutres et les souris et toutes ces maudites créatures qui meurent de tous côtés Billie, j'peux pu le supporter, et c'est toujours ma maudite faute à chaque fois!"— "Qui a dit que c'était ta faute chérie?"— "Chérie? tu m'appelles chérie? pourquoi est-ce que tu m'appelles chérie?"— "Ah, laisse-moi t'aimer" (elle m'embrasse), "juste parce que tu ne le mérites pas"— (Piteux):-"Pourquoi est-ce que je ne le mériterais pas"— "Parce que c'est toi qui le dis..."— "Mais les poissons"— "Je ne sais pas, vraiment"— "Est-ce que c'est parce que j'ai passé toute la semaine dans cette chaise chambranlante à leur souffler de la fumée? et tout le monde qui fumait et tout ce bavardage?"— Mais le petit Elliott vient grimper sur les genoux de sa mère et commence à poser des questions: "Billie," il l'appelle, "Billie, Billie, Billie," touchant son visage, la tristesse de tout ça me fait presque perdre la raison— "Qu'est-ce que tu as fait toute la journée?"— "J'étais avec Ben Fagan et j'ai dormi dans le parc...Billie, qu'est-ce qu'on va faire?"— "Dès que tu redis ce que tu avais dit, on va se marier et s'envoler vers Mexico avec Perry et Elliott"— "J'ai peur de Perry et j'ai peur d'Elliott"— "C'est rien qu'un petit garçon"— "Billie je ne veux pas me marier, j'ai peur..."— "Peur?"— "Je veux retourner à la maison et mourir avec mon chat." Je pourrais être un élégant jeune président bien habillé assis dans une berceuse d'antan, non au contraire je suis juste le Fantôme de l'Opéra debout près d'un rideau au milieu de poissons morts et d'une chaise brisée— Est-il possible que personne ne se soucie de qui m'a fait ou pourquoi on m'a fait?— "Jack qu'est-ce qui se passe, de quoi est-ce que tu parles?"— mais tout d'un coup, alors qu'elle prépare à souper et que le pauvre petit Elliott attend là

tenant dans son poing sa cuillère droite en l'air je réalise qu'il s'agit simplement d'une petite scène de famille et que je n'suis qu'un dingue qui n'est pas au bon endroit— Et de fait Billie commence à dire "Jack on devrait se marier et avoir de tranquilles soupers comme celui-ci avec Elliott, quelque chose te sanctifierait pour toujours j'te jure."

"Qu'est-ce que j'ai fait de pas correct?"— "C'que tu as fait de pas correct c'est de te refuser l'amour d'une femme comme moi et d'autres femmes comme moi qui ont précédé ou qui vont suivre — peux-tu t'imaginer tout le plaisir qu'on aurait si on était mariés, mettre Elliott au lit, sortir écouter du jazz ou même prendre impulsivement des avions pour Paris et toutes ces choses qu'il faut que je t'apprennes et que tu dois m'apprendre— tout ce que tu fais à la place c'est de gâcher ta vie en restant assis dans ta tristesse à te demander où aller et tout ce temps là tout ce que tu aurais à faire c'est de saisir l'amour"— "Et supposons que je n'en veux pas"— "Ça fait parti du scénario où tu dis que tu n'en veux pas, bien sûr que tu veux..."— "Mais je ne veux pas, je suis un type étrange et sinistre que tu ne connais même pas"— (Sinisse? c'est quoi sinisse? Billie? c'est quoi sinisse? demande le pauvre petit Elliott)— Et pendant ce temps-là Perry entre pour un instant et je lui dis de but en blanc" J'te comprends pas Perry, je t'aime bien, tu m'intéresses, tu es rebelle, mais c'est quoi toute cette histoire de vouloir kidnapper des petites filles?"— mais tout d'un coup au moment où je lui pose la question je vois des larmes dans ses yeux et je réalise qu'il est en amour avec Billie et qu'il l'a toujours été, houwaou— Je vais jusqu'à le dire, "Tu es en amour avec Billie n'est-ce pas? Je suis désolé, j'débarque"— "De quoi tu parles toé-là?"— Suit une grosse discussion sur le fait que lui et Billie sont juste des amis alors je me mets à chanter *Just Friends* de Sinatra "Two friends but not like before" mais Perry au grand coeur en me voyant chanter descend les escaliers à la course pour me rapporter une autre bouteille— Mais rien n'empêche que les poissons sont morts et que la chaise est brisée.

En fait Perry est un jeune homme tragique avec un énorme potentiel qui se laisse simplement flotter et emporter en enfer je suppose, à moins qu'il ne lui arrive quelque chose et vite, je le regarde et réalise qu'en plus de sincèrement aimer Perry en secret il doit aussi aimer Cody autant que moi et tout ce monde bien plus que moi mais c'est le type qui se retrouve toujours derrière les barreaux pour cette raison— Dur, rempli de chagrin, il est assis là ses cheveux noirs recouvrant toujours son front, recouvrant ses yeux noirs, ses bras d'acier qui pendent impuissants comme les bras d'un idiot herculéen dans une maison de fou, avec la beauté de l'abandon imprimée partout— Qui est-il? au juste?— Et pourquoi cette blonde Billie qui lave la vaisselle là-bas ne reconnaît-elle pas son amour? — En fait on se retrouve tous les deux Perry et moi assis avec la tête basse quand Billie revient au salon et nous voit comme ça, comme deux catatoniques repentant en enfer— Un Nègro quelconque fait son entrée et dit que si je lui donne quelques dollars il va trouver du pot mais dès que je lui donne un cinq il dit soudainement "Bein j'ai pas l'intention de rien acheter"— "T'as cinq dollars, sors pi va en chercher"— "Chus pas sûr si j'peux en trouver"— Je ne l'aime pas du tout— Je réalise soudain que je peux me lever d'un bond et l'étendre au plancher et lui reprendre les cinq dollars mais j'me fous de l'argent, je suis furieux contre lui pour ce qu'il a fait— "C'est qui ce gars-là?"— Si je commence à me battre avec lui je sais qu'il a un couteau et que nous allons aussi saccager le salon de Billie— Mais soudainement un autre Nègro arrive et se montre un visiteur charmant discutant de jazz et de fraternité et ils s'en vont tous nous laissant seuls Jacky et moi à se questionner encore.

Toute cette musculation caoutchouteuse du sexe est d'un tel ennui, mais Billie et moi vivons une si fantastique expérience sexuelle que nous sommes capables de philosopher comme ça et de nous entendre et de rire ensemble dans la douce nudité "Oh bébé on est fou toi et moi, on pourrait rester dans une cabane en bois rond dans les montagnes et ne rien nous dire pendant des années, nous étions faits pour nous rencontrer"— Elle dit toutes sortes de choses pendant qu'une idée me vient: "Écoute-

moi Billie, sortons de la ville et prenons Elliott avec nous et allons à la cabane de Monsanto dans la forêt pour une semaine ou deux pour tout oublier"— "Oui je peux appeler mon patron tout de suite et obtenir une couple de semaines de congé, Oh Jack faisons ça"— "Et ça va être bon pour Elliott, s'éloigner de tous ces sinistres amis que tu as, bon Dieu"— "Perry n'est pas sinistre."

"Nous allons nous marier et nous enfuir et nous aurons un chalet dans les Adirondacks, la nuit venue près de la lampe nous aurons des soupers sans manière avec Elliott"— "Je vais te faire l'amour toujours"— "Mais t'auras même pas à faire ça parce que tous les deux nous réalisons que nous sommes des insectes...notre chalet sera marqué partout du sceau de la vérité et même si le monde entier vient le barbouiller avec la peinture noire de la haine et des mensonges nous allons tomber saouls-morts dans la vérité"— "Prends un peu de café"— "Mes mains vont s'engourdir et je ne pourrai plus me servir d'une hache mais je serai néanmoins l'homme de vérité...Je vais me tenir debout près des rideaux de la fenêtre à écouter le babillage du monde entier et je vais tout te raconter"— "Mais Jack je t'aime et ce n'est pas seulement pour ça, tu ne te rends pas compte que nous sommes faits l'un pour l'autre depuis le tout début, tu ne vois donc pas que quand tu es arrivé avec Cody et que tu as commencé à m'appeler Julien pour cette raison stupide dont tu m'as parlé selon laquelle je ressemble à un vieil ami que tu connais à New York"— "Qui déteste Cody et que Cody déteste"— "Mais tu ne vois pas tout le gaspillage que ça représente?"— "Mais qu'est-ce qui arrive avec Cody? tu veux que je te marie mais tu aimes Cody et en fait Perry t'aime aussi?"— "Bien sûr mais qu'est-ce qu'il y a de mal avec ça ou tout ça? c'est l'amour parfait entre nous pour toujours y a pas de doute avec ça mais nous n'avons que deux corps"— (une étrange déclaration) — Je me tiens debout près de la fenêtre contemplant la nuit de San Francisco qui brille avec ses maisons de carton magiques ajoutant " Et tu as Elliott qui ne m'aime pas et que je n'aime pas non plus et en fait je ne t'aime pas et je ne m'aime pas non plus, qu'est-ce que tu penses de ça?" (Billie ne répond rien à cela mais se

contente d'emmagasiner de la colère qui va ressortir plus tard) — "Mais on peut appeler Dave Wain et il va nous conduire à la cabane de Big Sur et nous serons seuls dans les bois au moins" — "Je t'ai dit que c'est ça que je voulais faire!" — "Appelle-le tout de suite!" — Je lui donne le numéro et elle le compose comme le fait une secrétaire — "Ô la triste musique de tout ça, j'ai tout fait, j'ai tout vu, j'ai tout fait avec tout le monde" que je dis le téléphone à la main, "le monde entier s'avance comme un étudiant de première anxieux d'apprendre ce qu'il appelle du Nouveau, imagines-toi, la même vieille mélodie triste mélodie de la vérité de la mort... parce que la raison pour laquelle je hurle autant à la mort c'est parce que je hurle en réalité à la vie, parce que tu ne peux avoir la mort sans avoir la vie, allô Dave? c'est toi? bon pourquoi est-ce que j't'appelle? écoute vieux... prends Romana la grosse brunette roumaine démente et embarque-la à bord de Willie et viens-t'en nous prendre ici chez Billie, on va faire nos valises pendant que vous êtes en route, ma douce a commencé, et on va tous aller passer deux semaines de bénédictions dans la cabane de Monsanto" — "Est-ce que Monsanto est d'accord?" — "Je l'appelle tout de suite et je lui demande, c'est sûr qui va dire oui" — "Bon bien j'pensais peindre le mur de Romana demain mais de toute manière je me serais probablement saouler à faire ça: t'es certain de tout vouloir faire ça tout de suite?" — "Ouais ouais, viens t'en" — "Et je peux amener Romana?" — "Mais pourquoi pas? bien sûr" — "Et c'est quoi le but de tout ça?" — "Ah Patriarche, peut être bien juste pour te revoir et on peut parler de but peu importe l'endroit: tu veux aller faire une tournée de conférences à l'université du Utah et à l'université Brown et enseigner aux mômes bien polis?" — "Polis avec quoi?" — "Polis par la perfection sans espoir de l'espérance puritaine des pionniers qui ne laisse rien d'autre à voir que des pigeons morts?" — "OK j'arrive... faut d'abord que je fasse le plein de Willie et que je lui fasse un changement d'huile aussi" — "Je vais te payer ça quand tu vas arriver" — "J'ai entendu dire que tu te préparais en t'enfuir avec Billie pour l'épouser" — "Qui t'a dit ça?" — "C'était dans le journal aujourd'hui" — "Bon bien on va commencer pour une autre fois par monter à bord de Willie et n'amène pas Ron Blake, on va être juste deux couples tu

comprends?"— "Ouais— pis écoute j'veais apporter mon lancer léger et prendre un peu de poissons là-bas"— " Ça va être super— écoute Dave je te suis reconnaissant d'être libre et de bien vouloir nous amener là-bas, j'en ai raz le bol, j'ai été assis ici à boire pendant toute la semaine et la chaise s'est effondrée et les poissons sont morts et me v'là tout mêlé encore"— "Tu ne devrais pas boire cette piquette sucrée tout le temps pis tu n'manges jamais"— "Mais c'est pas ça le vrai problème"— "On verra c'est quoi le vrai problème"— "T'as raison"— "Je pense que le vrai problème c'est ces pigeons-là"— "Pourquoi?"— "J'sais pas, tu te rappelles quand on était à St. Louis avec George, et bien Jack tu as dit que tu donnerais ton amour à ces magnifiques danseuses si t'étais certain que celles-ci pourraient vivre éternellement en conservant leur beauté?"— "Mais ce n'est qu'une citation de Boudha"— "Ouais, mais les filles ne s'attendaient pas à tout ça"— "Comment ça va Dave? qu'est-ce que Fagan est en train de faire ce soir"— "Oh y'est assis dans sa chambre à écrire quelque chose, y'appelle ça son LIVREFOU, y'a des grands dessins capotés à l'intérieur, et Lex Pascal est encore saoul et y'a de la musique qui joue et je suis vraiment triste et je suis content que tu ais appelé"— " Tu m'aimes un peu Dave?"— "J'ai rien d'autre à faire mon garçon"— "Mais pour le vrai t'as vraiment quelque chose d'autre à faire?"— "Écoute ça fait rien, j'arrive, mais tu appelles Monsanto tout de suite parce qu'il faut aussi qu'il nous donne les clés de la barrière du corral"— "Je suis content de te connaître Dave"— "Moi aussi Jack"— "Pourquoi?"— " Faudrait peut être que je m'tienne sur la tête dans le neige pour le prouver mais je le suis, je suis content, je vais être content, après tout c'est vrai que nous n'avons rien d'autre à faire que de solutionner ces maudits problèmes et j'en ai un juste ici dans mes pantalons pour Romana"— "Mais c'est tellement déprimant d'appeler la vie un problème à résoudre"— "Oui mais je fais seulement répéter ce que j'ai lu dans le livre des pigeons morts"— "Mais Dave je t'aime"— "OK j'arrive."

32

NOUS METTONS PATHÉTIQUEMENT DANS LES BAGAGES DES VÊTEMENTS CHAUDS POUR ELLIOTT et ramassons la bouffe et finissons de préparer le panier et nous attendons que Dave arrive tristement dans la nuit— Et nous nous lançons dans une grande discussion— " Mais Billie pourquoi est-ce que les poissons sont morts?" mais elle doit déjà savoir qu'ils sont morts parce que je les ai nourris de Kelloggs Corn Flakes ou que quelque chose de pas correct est arrivé, ce qui est certain c'est qu'elle n'a pas oublié de les nourrir ou quoi que ce soit, c'est moi, c'est de ma faute, j'aurais préféré être rouillé sur le coup par les états d'âme de l'automne plutôt que de devenir un pêcheur de mort à cause de ces pauvres carcasses de mort rouges flottant dans cette eau dégouttante— Ça me rappelle la loutre— Mais je ne peux pas expliquer ça à Billie qui pense en termes abstraits et qui parle de la rencontre abstraite de nos âmes en enfer, et le petit Elliott qui tire après elle et demande " Où qu'on va? où qu'on va? pourquoi? pourquoi?"— Elle dit " Et tout ça parce que tu penses que tu ne mérites pas l'amour parce que tu penses que t'as causé la mort des poissons rouges alors qu'ils sont probablement morts de leur propre volonté"— "Pourquoi est-ce qu'ils feraient ça? pourquoi? quelle sorte de logique est-ce que ce serait ça pour des poissons?"— " Ou parce que tu penses que tu bois trop et alors chaque fois que tu te sens bien à cause de l'alcool tu abandonnes et tu te dis que tes mains sont vides, comme tu m'as dit la nuit dernière quand tu me tenais avec ces mains bénissant mon coeur et mon corps avec ton amour, Ô Jack il est grand temps que tu te réveilles et que tu me rejoignes ou que tu rejoignes quelqu'un d'autre et que tu découvres pourquoi Dieu t'a mis ici, arrête de contempler le plancher, toi et Perry vous êtes tous les deux des détraqués— Je vais te dessiner des cercles de lune magique qui vont faire tourner ta chance"— " Je la regarde droit dans les yeux et tout est bleu et je dis " Ô Billie, pardonne-moi"— "Mais regarde-toi encore en train de t'excuser"— " Mais je ne sais

rien de ces grandes théories qui expliquent comment tout devrait être maudit tout ce que je sais c'est que je n'suis qu'une boulette de crottin de cheval qui te regarde dans les yeux désespéré et qui te dit Aide-moi"— " Mais quand tu fais ces grandes déclarations finales ça ne t'aide pas"— " Oui je sais bien mais qu'est-ce que tu veux?"— "Je veux qu'on se marie et qu'on s'entende sur une conception sensée des choses éternelles"— "Et tu as peut-être raison"— Et ce que j'ai devant moi c'est tout ce délirant bavardage de cuisine qu'est la vie, les longs tombeaux noirs des échanges morbides sous les ampoules de cuisine à minuit, en fait ça me remplit d'amour de réaliser que cette vie si avide et incomprise tend néanmoins sa maigre main squelettique vers moi et vers Billie aussi— Mais vous savez ce que je veux dire.

Et c'est comme ça que ça commence.

33

TOUT ÇA SEMBLE BIEN TRISTE MAIS EN RÉALITÉ C'ÉTAIT TRÈS GAI CETTE NUIT où Dave et Romana sont venus nous rejoindre et où il y avait tous ces préparatifs d'emballage de boîtes et de charriage de linge jusqu'à l'auto, à siroter des bouteilles, à se préparer en fait à chanter "Home On the Range" et "I'm Just a Lonesome Old Turd" composition de Dave Wain pendant tout le trajet jusqu'à Big Sur — Je me suis assis à l'avant aux côtés de Dave et de Romana pour une raison que j'ignore peut-être parce que je voulais m'identifier avec ma vieille chaise berçante brisée et m'écraser là à me balancer et à chanter mais avec Romana entre nous le siège est cloué au plancher et ne se balance plus— Pendant ce temps-là Billie est à l'arrière sur le matelas avec le petit qui dort et nous voici partis à dévaler Bay Shore (le Boulevard de la Rive) jusqu'à cette autre rive qui nous réserve dieu sait quoi, avec ce sentiment que ressentent ceux qui entreprennent un voyage fut-il long ou court particulièrement lorsque la nuit est venue— Des yeux pleins d'espoir qui regardent par delà la gueule de l'éblouissant capot la ligne blanche qui s'y engloutit droite comme une flèche, des cigarettes fraîches qu'on allume, la volonté d'aller de l'avant vers la prochaine aventure ce mouvement qui se répète en Amérique depuis que les premiers wagons couverts se sont tapés le désert en trois mois justes— Billie se fiche que je ne sois pas assis derrière avec elle parce qu'elle sait que je veux chanter et m'amuser— Romana et moi on pousse de fantastiques pots pourris de chansons folks et populaires de toutes sortes et Dave contribue avec ses effets romantiques de baryton teintés du bleu des clubs de nuits de style New York Chicago— En fait c'est à peine si on entend mon Sinatra vacillant— Tape-toi sur les cuisses et crie et chante Dixie et Banjo On My Knee, racle-toi la gorge et râle Red River Valley, " Où est mon harmonica, ça fait huit ans maintenant que j'veux m'acheter une harmonica de huit piasses."

Ça commence tout le temps bien comme ça, les mauvais moments— Et le fait que j'insiste pour qu'on arrête en route chez Cody pour ramasser quelques vêtements que j'ai laissés là mais désirant en secret qu'Evelyn rencontre Billie face-à-face n'y ajoute rien et n'y enlève rien— Cependant ça me surprend encore plus de voir l'expression de frayeur absolue sur le visage de Cody au moment où on débarque dans son salon à minuit et que j'annonce que Billie est dans la jeep endormie— Evelyn n'est pas du tout dérangée et en fait elle me dit en privé dans la cuisine "J'imagine que ça devait arriver qu'elle vienne ici une bonne fois pour voir mais j'imagine que le destin voulait que ce soit toi qui l'amène"— "De quoi Cody a-t-il peur?"— "Tu es en train de gâcher toutes ses chances d'avoir sa petite vie secrète"— "Il n'est pas venu nous voir depuis au moins une semaine, c'est un peu ça qui est arrivé, y m'a abandonné là: je me suis senti vraiment mal, aussi"— "Bon bien si tu veux tu peux lui demander si elle veut entrer"— "Bien on s'en va dans une minute de toute façon, veux-tu la voir au moins?"— "Ça ne me fait rien"— Cody est assis au salon absolument rigide, raide, solennel, avec une grosse pierre irlandaise dans l'oeil: je sais qu'il est vraiment furieux contre moi cette fois bien que je ne comprenne pas vraiment pourquoi— Je sors et il y a Billie toute seule dans la voiture à veiller sur le sommeil d'Elliott et à se ronger les ongles— "Veux-tu entrer et faire connaissance avec Evelyn?"— "Je ne devrais pas, elle va pas aimer ça, est-ce que Cody est là?"— "Oui"— Alors Willamine descend (je me souviens à ce moment précis qu'Evelyn m'a dit tout à fait sérieusement que Cody nomme toujours ses femmes en employant leur prénom au complet, Rosemarie, Joanna, Evelyn, Willamine, il ne leur donne jamais de surnoms folichons et n'en utilise jamais).

La rencontre n'est pas très animée, bien sûr, les deux femmes restent silencieuses et se regardent à peine alors c'est moi et Dave qui faisons les frais de la conversation avec le baratin d'usage et je vois que Cody est vraiment écoeuré de me voir ramener des gens chez lui de manière arbitraire, filer avec sa maîtresse, me saouler et m'exclure de la famille, cent dollars ou non il pense probablement que je ne suis qu'un fou de toute

manière à l'heure qu'il est et désespérément perdu à tout jamais mais je ne peux réaliser tout ça parce que je me sens bien— Je veux qu'on reprenne la route en chantant des chansons encore plus grivoises et plus noires jusqu'à ce qu'on négocie les étroites routes de montagne aux accords des meilleurs chansons.

J'essaie de demander à Cody ce qu'il sait de Perry et de tous ces étranges personnages qui visitent Billie en ville mais il me regarde à peine du coin de l'oeil en disant "Ah, ouais, hum,"—Je ne sais pas et ne saurai jamais ce qu'il mijote à la longue: je réalise que je ne suis qu'un stupide étranger qui cabotine avec d'autres étrangers sans aucune raison loin de tout ce qui peut représenter quelque chose pour moi peu importe ce que ça puisse être—Toujours un "visiteur" éphémère de la Côte Ouest jamais vraiment engagé dans leurs vies parce que je suis toujours prêt à m'envoler à l'autre bout du pays mais jamais vers ma propre vie, juste un étranger qui voyage comme ce Vieux Bull Balloon, un calque de la solitude de Doren Coit qui attend maintenant le seul vrai voyage, vers Vénus, vers la montagne de Mien Mo— Cependant lorsque je regarde par la fenêtre du salon de Cody j'aperçois à cet instant précis mon étoile qui brille encore pour moi comme elle l'a fait de mon berceau jusqu'à ces 38 dernières années, à travers les hublots de bateaux, les fenêtres de prison, au dessus des sacs de couchage à la différence qu'elle est maintenant plus fausse plus pâle et plus floue maudit comme si ma propre étoile lentement m'oubliait comme moi je l'ai oubliée—En réalité nous sommes tous des étrangers avec des yeux étranges assis à minuit au salon sans aucune raison— Pis du placotage banal avec ça, comme Billie qui dit "J'ai toujours voulu un foyer" et je crie "Fais-toé s'en pas on en a un à la cabane hein Dave? et le bois est déjà coupé!" et Evelyn: "Quest-ce que Monsanto pense de ça de te voir utiliser sa cabane tout l'été, t'étais pas supposé t'en aller là tout seul en secret?"— Je chante "C'est trop tard maintenant!" buvant à même la bouteille sans laquelle je vais m'effondrer de honte sur le plancher ou dans l'entrée de gravier face contre terre— Et Dave et Romana semblent

un peu mal à l'aise alors on se lève tous pour partir, zoumm, et c'est la dernière fois que j'ai vu Cody et Evelyn.

Et comme je le dis nos chansons deviennent de plus en plus intenses à mesure que la route devient plus sombre et sauvage, nous voici finalement sur la route du canyon avec les phares qui s'élancent là-bas parmi les lugubres dunes de sables— Jusqu'au ruisseau où je débarre la barrière du corral— À travers le pré et de retour à la cabane hantée— Où sous la poussée de cette nuit d'alcool et d'exubérante liberté Billie et moi trouvons finalement plaisir à allumer des feux et à faire du café et nous vibrons ensemble comme une seule chanson dans le sac de couchage unique après avoir bordé Elliott et que Dave et Romana se soient retirés dans le double sac de couchage en nylon de Dave près du ruisseau au clair de lune.

Non, c'est la journée et la nuit suivante qui me préoccupent.

34

LA JOURNÉE COMMENCE DE MANIÈRE ASSEZ SIMPLE alors que je m'éveille en forme et que je descends au ruisseau pour boire de l'eau au creux de mes mains et pour faire ma toilette, j'aperçois la houle langoureuse d'une grosse cuisse par dessus le matelas de nylon de Dave signe d'une scène d'amour matinale, en fait Romana nous dit plus tard au déjeuner " Quand je me suis réveillée ce matin et que j'ai vu tous ces arbres, cette eau et ces nuages j'ai dit à Dave 'C'est un merveilleux univers que nous avons créé ' "— C'est comme Adam et Ève se réveillant, en fait c'est pour Dave une des plus merveilleuses journées parce qu'il voulait vraiment s'évader de la ville à nouveau et cette fois-ci avec une belle poupée, et il a apporté son équipement pour pêcher sur le bord de la mer et il se promet toute une journée— Et on a apporté une tonne de bonne nourriture— Le seul problème c'est qu'il n'y a plus de vin alors Dave et Romana partent avec Willie pour en acheter d'autre à un magasin situé treize miles plus au sud sur l'autoroute— Billie et moi sommes seuls à bavarder près du feu— Je commence à me sentir très déprimé à mesure que l'alcool d'hier soir commence à se dissiper.

Tout recommence à trembler, mes mains tremblent, en fait je ne peux même pas allumer le feu et il faut que Billie s'en charge— "Je ne peux même plus allumer un feu!" que je crie— "Mais moi je peux" qu'elle répond dans un de ces rares moments où elle peut me donner le change pour avoir été si bête— Le petit Elliott est constamment après elle à lui tirer les basques la questionnant sur ceci et cela, " À quoi ça sert ce bâton, c'est pour mettre dans le feu? comment ça fait pour brûler? pourquoi est-ce que ça brûle? où est-ce qu'on est? quand est-ce qu'on s'en va? " et c'est le cliché qui s'installe où elle lui parle au lieu de me parler parce que de toute façon je suis assis à contempler le plancher et à soupirer— Plus tard pendant qu'il fait son somme nous descendons le sentier jusqu'à la mer, aux alentours de midi, tous les deux tristes et silencieux— "Je

m'demande ce qui se passe" que je dis tout haut— Elle:- " Tout allait bien la nuit dernière quand on dormait ensemble dans le sac de couchage maintenant tu ne veux même pas me prendre la main...maudit je pense que j'vais me suicider!"— Parce que je commence à réaliser, maintenant que je suis à jeun, que les choses sont allées trop loin, que je n'aime pas Billie, que j'la fais marcher, que j'ai fait une erreur en ramenant tout le monde ici, que je veux simplement retourner à la maison maintenant, je suis complètement dégoutté comme j'imagine Cody doit l'être de tout ce scénario de crises de nerfs rendu à bout et rappliquant toujours vers ce pauvre canyon hanté qui me donne le frisson au moment où on passe sous le pont et qu'on arrive à ces vagues cruelles qui s'écrasent sur le sable plus hautes que la terre et qui ressemblent à la cruauté de la sagesse— De plus je réalise soudainement comme pour la première fois de quelle épouvantable manière les feuilles du canyon qui ont réussi à se rendre à la mer s'avancent toutes de manière hésitante poussées par les bourrasques du vent pour plonger finalement dans le ressac, pour être dispersées et fouettées, se dissoudre et se fondre dans la mer— Je me tourne et j'observe de quelle manière le vent les arrache simplement des arbres et les poursuit jusqu'à la mer, les pressant vers leur mort on dirait— Dans l'état où je suis on dirait des humains tremblotant vers l'abîme— Se dépêchant, se dépêchant— Dans cet horrible explosion de rage de l'automne de Big Sur.

Froumm, splouch, les vagues sont toujours en train de bavarder mais maintenant je suis écoeuré de ce qu'elles ont pu dire ou peuvent avoir à dire— Billie veut que j'aille me promener avec elle vers les cavernes mais je ne veux pas me relever du sable où je suis assis le dos à la falaise— Elle y va seule— Je me rappelle soudainement James Joyce et je contemple les vagues en pensant "Tu as passé tout l'été assis à cet endroit à écrire ce que tu appelais le son des vagues sans réaliser à quel point notre vie et notre destin sont sérieux, espèce de fou, insouciant gamin au crayon, ne réalises-tu pas que tu t'es servi des mots comme d'un jeu — toutes ces merveilleuses hérésies que tu as écrites à propos des tombeaux et de l'océan qui tue tout ça C'EST VRAI ESPÈCE DE FOU!

Joyce est mort! L'océan l'a pris! il va te prendre aussi, TOI!" Et je regarde vers la plage et je vois Billie pataugeant dans le ressac hypocrite, elle s'est plainte à plusieurs reprises déjà (voyant mon indifférence et aussi bien sûr le désespoir chez Cody et le désespoir de son pauvre appartement ravagé et de sa vie déchirée) " Un de ces jours je vais me suicider," je me demande alors si elle va horrifier les cieux et m'horrifier aussi en s'éloignant soudainement dans cet affreux ressac pour se suicider— Je vois ses tristes cheveux blonds flotter au vent, la mince et triste figure, seule près de la mer, la mer mangeuse de feuilles, elle me rappelle soudainement quelque chose— Je me souviens de ses mélodieux soupirs de mort et je vois clairement imprégnés dans mon esprit imprimés sur son visage dans le sable les mots:-SAINTE CAROLINE DE LA MER—"Tu étais ma dernière chance" avait-elle dit mais n'est-ce-pas ce que toutes les femmes disent?— Mais est-ce possible que par "dernière chance" elle ne veuille pas dire un simple mariage mais la triste et profonde reconnaissance d'avoir besoin de quelque chose qui se trouve en moi dont elle a vraiment besoin pour continuer à vivre, c'est du moins l'impression qui de toute manière se dégage de la force de toute cette mélancolie que nous avons partagée— Est-ce possible que je garde hors de sa portée quelque chose de sacré comme elle le dit, ou est-ce que je suis juste un fou qui n'apprendra jamais à entretenir une relation décente profonde et éternelle avec une femme et qui rejette tout ça pour une chanson et une bouteille?— Dans ce cas-là c'est bien ma vie qui se termine et voici les vagues de Joyce qui me disent de leurs bouches vides " Oui c'est comme ça," et voici les feuilles qui se dépêchent une après l'autre sur le sable et se jettent à l'eau— En fait le ruisseau en charrie des centaines de plus à la minute directement des collines derrière— Le grand vent explose et gronde, c'est du soleil jaune et de la furie bleue tout partout— Je vois vaciller les rochers comme si Dieu était vraiment en train de se fâcher contre un monde pareil et s'apprêtait à le détruire: les falaises immenses vacillent dans mes yeux ahuris: Dieu dit "C'en est trop, vous tous êtes en train de tout détruire d'une manière ou d'une autre, tremblez mugissez la fin c'est pour MAINTENANT."

"Le Second Avènement, tic tac," je frissonne en y pensant— Sainte Caroline de la Mer s'enfonce encore plus— Je pourrais courir et aller lui parler mais elle est si loin— Je réalise que si cette tête de noix décide de passer aux actes je vais devoir courir comme un malade et la ramener à la nage— Je me lève et je m'approche lentement mais juste à cet instant elle se retourne et revient..."Et si je l'appelle 'cette tête de noix' dans mes pensées les plus secrètes pouvez-vous imaginez ce qu'elle peut bien m'appeler?"— Dieu de l'enfer, je suis écoeuré de la vie— Si j'avais des couilles j'irais me noyer dans cette eau fatiguée mais ça ne réglerait rien, je peux voir clairement les grandes machinations et les sortilèges se médusant sous la surface pour nous transformer sous d'autres malheureuses formes pour des éternités de souffrance— J'imagine que c'est ce que les gosses ressentent— Elle a l'air si triste là-bas se promenant comme Ophélie les pieds nus dans le tonnerre.

Par dessus le marché voilà les touristes, des gens des autres cabanes du canyon, c'est la saison ensoleillée et ils sortent deux ou trois fois par semaine, quel regard mauvais je reçois de cette vieille dame qui a de toute apparence entendu parler de "l'auteur" qui a été invité en secret à la cabane de Monsanto mais qui à la place amène des bandes de gens et des bouteilles et aujourd'hui pour comble des putains— (Parce qu'en fait un peu plus tôt ce matin-là Dave et Romana avaient déjà fait l'amour sur le sable en plein jour visibles non seulement de ceux qui étaient sur la plage mais aussi de cette nouvelle cabane juchée là-haut sur la falaise) (quoique la falaise les cachait de la vue du pont)— Alors c'est une nouvelle bien répandue maintenant qu'il y a une orgie dans la cabane de monsieur Monsanto alors qu'il n'est même pas là— Cette vieille dame est accompagnée par des enfants de toutes sortes— Alors lorsque Billie revient de l'autre bout de la plage et reprend le sentier du retour avec moi (j'ai l'air d'un fou avec ma longue pipe de sorcier entre les dents essayant de l'allumer pour me cacher d'elle) la vieille dame lui lance le coup d'oeil fatal mais Billie se contente de sourire poliment comme une petite fille et lui lance une salutation.

Je me sens comme le plus irrespectueux et le plus infâme vaurien de la terre, des mèches de cheveux viennent brutalement fouetter mon visage hagard de crétin, la gueule de bois s'est transformée en paranoïa jusque dans les moindres pitoyables détails

De retour à la cabane je ne peux même pas couper de bois de peur de me couper un pied, je ne peux pas dormir, je ne peux pas m'asseoir, je ne peux pas marcher, je retourne continuellement au ruisseau pour boire de l'eau un millier de fois ce qui rend Dave Wain perplexe alors qu'il est de retour avec plus de vin— On est assis là à picoler chacun à sa bouteille, et dans ma paranoïa je me demande comment il se fait que je boive dans ma propre bouteille et lui dans la sienne— Mais il est de bonne humeur "Je m'en vais pêcher sur la plage et nous prendre une platée de poisson pour un merveilleux souper; Romana tu prépares la salade et tout ce que tu peux penser; on va vous laisser seuls maintenant" ajoute-t-il pour moi qui suis renfrogné et pour Billie pensant qu'il est dans nos jambes, "ah oui, pourquoi on n'irait pas à Nepenthe ce soir pour partager nos peines et profiter du clair de lune sur la terrasse avec des Manhattans, ou bien nous rendre chez Henry Miller?— "Non!" que je dis presque en criant, "Je veux dire, je suis tellement fatigué que je ne veux rien faire et voir personne"— (me sentant déjà horriblement coupable à propos d'Henry Miller, nous lui avons donné rendez-vous il y a environ une semaine et plutôt que de nous présenter à la maison de ses amis à Santa Cruz à sept heures on se retrouve saouls à dix heures et on lui passe un interurbain et le pauvre Henry qui dit simplement "Bien je suis désolé de ne pas pouvoir te rencontrer Jack mais je suis un vieil homme et à dix heures c'est l'heure pour moi d'aller au lit, vous ne serez jamais ici avant minuit maintenant") (sa voix au téléphone sonne comme sur ses enregistrements, nasale, Brooklyn, une voix de bon gars, et il est désappointé d'une certaine manière parce qu'il s'est donné la peine d'écrire la préface d'un de mes livres) (bien que tout d'un coup dans ma paranoïa chargée de remords je pense "Ah de la merde avec tout ça, il faisait juste jouer le jeu comme tous ces gars qui écrivent des

préfaces pour t'empêcher de lire l'auteur en premier") (pour vous montrer à quel point je devenais suspicieux et dingue).

Seul avec Billie c'est encore pire— "Je ne vois plus ce que je peux faire maintenant," dit-elle près du feu comme une ancienne ménagère de Salem ("Ou sorcière de Salem?" j'ai un sourire narquois)— "Je pourrais placer Elliott dans une institution privée ou un orphelinat et rentrer au couvent moi-même, y en a plusieurs dans les environs— ou je pourrais me suicider ou tuer Elliott avec moi"— "Ne parle pas comme ça"— "Il n'y a pas d'autre façon de parler quand il n'y a plus de directions à prendre"— "Tu t'es trompée sur mon compte je ne serais d'aucune aide pour toi"— "Je le sais maintenant, tu dis vouloir être un ermite mais je m'aperçois que tu ne passes pas souvent aux actes, tu es seulement fatigué de l'existence et tu veux dormir, c'est un peu comme ça que je me sens aussi mais je dois m'occuper d'Elliott...Je pourrais nous enlever tous les deux la vie et régler le problème"— "Toi, quel langage sinistre"— "La première nuit tu m'as dit que tu m'aimais, que tu me trouvais intéressante, que tu n'avais jamais rencontré quelqu'un que tu avais autant aimé et tu t'es mis à boire, je me rends compte maintenant que tout ce qu'on dit de toi est vrai: et tous les autres comme toi: Ô je réalise que tu es un écrivain et que tu souffres beaucoup mais tu es vraiment mesquin des fois...mais même à ça je sais que tu ne peux rien y faire et je sais que tu n'es pas vraiment mesquin mais horriblement brisé comme tu me l'as expliqué, les raisons...mais tu te lamentes continuellement sur ta maladie, tu ne penses vraiment pas assez aux autres et JE SAIS que tu ne peux rien y faire, c'est une étrange maladie qu'on est plusieurs à avoir de toute manière mais qu'on réussit mieux à cacher quelque fois...mais ce que tu as dit la première nuit et vient juste de dire maintenant sur Sainte Caroline dans la Mer, pourquoi est-ce que tu ne poursuis pas avec ce que ton coeur te dit être Bon et meilleur et vrai, tu t'abandonnes trop facilement au découragement...et je devine aussi que tu ne me désires pas vraiment et que tu veux seulement retourner chez toi et reprendre ta vie avec ton amie Louise peut être"— "Non je ne pourrais pas plus avec

elle, je suis juste pogné par en dedans comme une constipation, je suis incapable de bouger émotivement dans le sens où tu pourrais utiliser le mot émotivement comme s'il s'agissait d'une espèce de grand mystère magique avec tout le monde qui dit 'Ô comme la vie est merveilleuse, quel miracle, Dieu a fait ceci et Dieu a fait cela,' comment peux-tu savoir s'il ne déteste pas ce qu'il a fait: Ça se peut même qu'il soit saoul et qu'il ne se rende même pas compte de ses faits et gestes mais bien sûr ce n'est pas vrai"— "Peut-être que Dieu est mort"— "Non, Dieu ne peut pas être mort puisqu'il est CELUI qui va naître"— "Mais tu as toutes ces philosophies et ces sutras dont tu parles"— "Mais tu ne te rends pas compte que tout ça c'est devenu des mots vides, je réalise que je me suis amusé comme un enfant insouciant avec des mots des mots des mots dans une grande tragédie, regarde autour"— "Tu pourrais faire un effort, maudit!"

Mais ce qui est inexprimablement pire c'est que plus elle me conseille et plus elle discute du problème plus ça empire, c'est comme si elle ne savait pas ce qu'elle est en train de faire, comme une sorcière qui s'ignore, plus elle essaie de m'aider plus je tremble en réalisant presque qu'elle le fait aussi par exprès et qu'elle sait qu'elle est en train de m'ensorceler mais tout ça doit être officiellement interprété comme "de l'aide" bordel— Elle doit être une sorte d'opposé chimique, je ne peux même pas l'endurer une seule minute, je suis tourmenté de culpabilité parce que de toute évidence c'est une personne merveilleuse qui sympathise de sa douce et triste voix musicale avec une évidente fripouille mais néanmoins aucune de ces culpabilités rationnelles ne tient— Tout ce que je ressens c'est l'invisible coup qu'elle me porte— Elle me fait mal!— À certains moments donnés de notre conversation je suis un véritable cabotin qui saute en l'air pour se secouer la tête, c'est l'effet qu'elle produit sur moi— "Qu'est-ce qu'il y a?" demande-t-elle doucement— Ce qui me fait presque crier et je n'ai jamais crié de toute ma vie— C'est la première fois de ma vie que je perds la confiance de pouvoir me contrôler peu importe les circonstances et être assez calme à l'intérieur pour sourire avec condescendance aux cris hystériques de femmes enfermées dans un asile— Je suis dans

le même asile soudainement— Et qu'est-il arrivé? qu'est-ce qui a causé ça?— "Essaies-tu de me rendre fou par exprès?" que j'laisse enfin échapper— Mais naturellement elle proteste que je ne sais plus ce que je dis, qu'il n'y a aucune intention de la sorte nulle part, qu'on est juste en train de passer une joyeuse fin de semaine à la campagne avec des amis, "Alors il y a quelque chose qui ne tourne pas rond avec MOI!" que je crie— "C'est évident mais tu n'essaies même pas de te calmer et de faire l'amour avec moi par exemple, je te l'ai demandé toute la journée et tout ce que tu trouves à faire c'est de grogner et te retourner comme si j'étais une affreuse vieille chauve-souris"— Elle s'approche et s'offre doucement et gentiment à moi mais je reste là à contempler mes poignets qui tremblotent— C'est réellement très horrible— C'est difficile à expliquer— À part ça au même moment le petit garçon revient constamment vers Billie lorsqu'elle s'agenouille près de moi où s'assoie sur mes genoux ou essaie de m'apaiser en caressant mes cheveux et en essayant de me reconforter, il n'arrête pas de répéter de la même voix apitoyante "Fais pas ça Billie fais pas ça Billie fais pas ça Billie" jusqu'à ce qu'elle abandonne cette douce patience qui est la sienne lorsqu'elle répond à toutes ses pathétiques petites questions et qu'elle crie "Ferme-la Elliott! Vas-tu te la fermer! Faut-y que j'te batte encore!" et je racle "Non!" mais Elliott crie plus fort " Fais pas ça Billie fais pas ça Billie fais pas ça Billie!" alors elle lui flanque une gifle et commence à le tabasser sur la galerie et je sens que j'avais vomir dans la serviette et rendre mon dernier souffle, c'est horrible.

De plus lorsqu'elle bat Elliott elle pleure elle aussi et se met à crier des insanités de femmes en colère comme "Je vais nous tuer tous les deux si tu n'arrêtes pas, tu m'laisses pas d'autre choix! Ô mon bébé!" le prenant soudainement dans ses bras en l'embrassant et en pleurant, dans un grincement de cheveux et tout ça sous ces vieux arbres tranquilles des geais bleus où en fait les geais bleus attendent toujours pour leur nourriture et surveillent toute la scène— Il y a même Alf le mulet sacré qui attend dans la cour que quelqu'un lui donne une pomme— Je lève la tête vers le soleil doré qui

descend à travers le canyon frémissant de folie, cette vieille crapule de vent déchaîné vient arracher des arbres à des miles d'ici avec un rugissement qui s'avance et qui vient frapper les cris déchirés de la mère et de l'enfant en les emportant dans cet insensé fouilli de feuilles— Le ruisseau s'égosille— Une porte claque d'horreur, puis un volet se ferme, la maison tremble— Je me frappe les genoux dans ce vacarme mais je n'entends même pas le bruit que ça fait.

"Peux-tu bien me dire ce que j'ai à voir avec tes désirs de suicide?" que je crie— "Très bien, ça n'a rien à voir avec toi"— "Oui bien sûr t'as pas de mari mais tu as le petit Elliott au moins, il va grandir et devenir quelqu'un de bien, entretemps tu peux toujours garder ton emploi, te marier, déménager, faire quelque chose, c'est peut-être Cody mais c'est peut-être aussi tous ces personnages déments qui te rendent folle et te poussent à te suicider comme ça— Perry—"—"Ne parle pas de Perry, il est merveilleux et gentil et je l'aime et il est bien plus tendre avec moi que tu ne le seras jamais: au moins il se donne un peu"— "Mais c'est quoi toute cette histoire de don de soi, qu'est-ce qu'on peut bien donner qui peut aider quelqu'un"—"Tu ne le sauras jamais tu es bien trop renfermé sur toi-même"— On commence à s'insulter l'un l'autre ce qui pourrait être un bon signe excepté qu'elle n'arrête pas de fondre en larmes et de pleurer sur mon épaule insistant plus ou moins encore que je suis sa dernière chance (ce qui n'est pas vrai) — "Allons ensemble dans un monastère," ajoute-t-elle dans sa folie— "Evelyn, je veux dire Billie tu peux te rendre dans un couvent si tu veux, si Dieu te veut, tu pourrais faire une nonne d'après ce que je peux voir, c'est peut être de ça que tu as besoin avec toutes ces discussions au sujet de Cody à propos de la religion c'est peut-être que toute l'horreur de ce monde matériel te retient de ce que tu appelles ta vraie destinée, tu pourrais devenir une importante révérende mère un de ces jours sans souci pour t'accabler bien que j'ai déjà rencontré une révérende mère une fois qui pleurait...mais tout ça est si triste"— "Poupleurait-elle?"— "Je ne sais pas, c'est après m'avoir parlé, je me souviens d'avoir dit des choses stupides comme 'l'univers est une femme parce qu'il est rond' mais je

pense qu'elle pleurait parce qu'elle se souvenait d'une aventure qu'elle avait eue dans son jeune âge avec un soldat qui est mort, du moins c'est ce qu'on disait, elle était la plus extraordinaire des femmes que j'ai connues, de grands yeux bleus, une grande femme intelligente...tu pourrais faire ça, sortir de cet épouvantable fouillis et tout laisser derrière"— "Mais j'aime mais j'aime bien trop pour ça"— "Et sûrement pas parce que tu es sensuelle pauvre toi"— En fait on finit par se calmer un peu et on fait l'amour en dépit d'Elliott qui tire après elle "Billie fais pas ça fais pas ça Billie fais pas ça" jusqu'à ce qu'en plein milieu je me mette à crier "Pas faire quoi? Cé qui veut dire?— est-ce que ça se peut qu'il ait raison et que Billie ne devrait pas faire ça? est-ce qu'il se pourrait que nous soyons en train de pécher après tout? Oh ç'est de la folie!— mais de tous les fous c'est le plus fou de tous," en fait l'enfant est dans le lit avec nous lui tirant l'épaule comme un amant jaloux essayant d'arracher une femme à un autre homme (elle est sur le dessus comme une indication du désarroi complet où je me trouve et comment je peux être crevé et voilà qu'il est seulement 4 heures de l'après-midi)— Un petit drame se joue dans la cabane peut être un peu différent des activités qu'on associe généralement avec une cabane ou de l'idée que se font les voisins du coin.

35

MAIS IL Y A PARFOIS UN HORRIBLE ÉLÉMENT DE PARANOÏA dans l'orgasme qui soudainement ne relâche plus la douce compassion attendue mais plutôt une sorte de venin qui se répand dans le corps— Je ressens une de ces haines monstrueuses envers moi-même et envers toutes choses, une sensation de vide bien loin du soulagement habituel comme si j'avais intentionnellement été dérobé à mi-orgasme de tout pouvoir cérébral par un irrésistible sortilège— Je sens les forces du mal se rassembler autour de moi, venant d'elle, de l'enfant, même des murs de la cabane, des arbres, même la pensée de Dave ou de Romana est diabolique, elles s'en viennent toutes maintenant— Je laisse la pauvre Billie la tête dans les mains et je me précipite pour boire de l'eau au ruisseau mais chaque fois que je fais quelque chose comme ça je suis désolé et il faut que je retourne pour lui dire, mais dès le moment où je la revois "Elle est en train de faire autre chose" que je me dis sournoisement et je n'ai plus de regrets du tout— Elle marmonne les mains dans le visage et le petit garçon pleure à ses côtés— "Bon Dieu elle devrait rentrer au couvent!" que je pense en me précipitant de nouveau vers le ruisseau— Tout à coup l'eau de ruisseau prend un goût différent comme si quelqu'un en amont y avait jeté de l'essence ou du kérosène— "Peut être que les voisins veulent leur revanche sur moi c'est ça!"— Je goûte à l'eau très attentivement et je suis convaincu que c'est ce qui est arrivé.

Je suis assis comme un idiot près du ruisseau quand Dave Wain arrive en marchant avec un poisson au bout de sa ligne avec son gros ton nasillard et réconfortant de l'ouest comme si rien d'inhabituel ne s'était produit "Bein mon gars j'ai attendu deux bonnes heures et regarde ce que j'ai attrapé! une sainte petite truite arc-en-ciel de mer insignifiante mais magnifique et pathétique comme tu vas voir et que je vais maintenant nettoyer— Maintenant voilà comment on nettoie un poisson," et il s'agenouille

innocemment sur le bord du ruisseau pour me montrer— Je peux rien faire d'autre que de regarder et sourire— Il dit: "Prépare-toi à une excursion à Farollone Island d'ici deux semaines, mon gars, avec des canaris sauvages qui se retrouvent sur ton bateau à des centaines de miles de la côte— Tu vois j'essaye de mettre de l'argent de côté pour m'acheter un bateau bien à moi, je pense que la pêche c'est ce qu'il y a de mieux et j'ai l'intention de complètement refaire ma vie en fonction de ça même si je vois l'austère visage de Fagan poussant les hauts cris avec son bâton de Rosi, mais faudrait que tu vois avec quelle rapidité tu peux appâter des centaines de harengs et nettoyer un saumon en une minute et demie, c'est vrai, et tu te promènes avec des chemises hickory et des tuques de laine tricotées— Mon vieux je sais tout ce qu'il faut savoir et je suis en train d'écrire un texte final et définitif sur la valeur salvatrice pour nous tous du travail pur et dur— Quand tu es en mer c'est une lumière très primitive, la pêche l'est— Tu es un chasseur— Les oiseaux trouvent les poissons pour toi— La température te mène— Tes stupides préoccupations se dissolvent avant que la fatigue extrême et tout le reste s'installe"— Accroupi là j'imagine que Billie est peut être en train de dire à Romana ce qui est arrivé dans la cabane et Dave sera bientôt au courant quoiqu'il semble savoir pas mal ce qui se passe— À plusieurs reprises il fait des sous-entendus, comme maintenant, "On dirait que tu es en train de vivre les pires moments de ton existence, ce garçon Elliott c'est assez pour rendre dingue n'importe qui et Billie est assurément un nerveux petit bout de femme— Voici maintenant comment on écaille, avec le couteau que voici"— Et je m'étonne de ne pouvoir être aussi utile et humainement simple et être assez bon pour faire du baratin afin que les autres se sentent bien, comme Dave, il est là, étiré et les joues creuses après deux longues semaines à boire, mais il ne se plaint pas ou ne marmonne pas dans son coin comme moi, au moins il essaie d'y faire quelque chose, il se met à l'épreuve— Il me donne ce sentiment à nouveau d'être la seule personne sur terre à être privée d'humanité, c'est vrai, c'est comme ça que je me sens de toute manière— "Ah Dave, toi et moi un jour on va aller pêcher dans ton camp minier désaffecté sur la rivière Rogue, hein, on devrait se sentir mieux par ce temps-là

damnédieu"— "Ouais bein y va falloir qu'on ralentisse pas mal sur la sauce, Jack, disant "Jack" avec beaucoup de tristesse comme Jarry Wagner avait l'habitude de le faire dans nos escalades de montagne d'Anges Vagabonds où on se confiaient nos souffrances. "oui, et on boit trop de choses SUCRÉES je crois, tout ce sucre tu sais et le manque de nourriture ne peut faire autrement que de déséquilibrer ton métabolisme et remplir ton sang de sucre jusqu'à ce que tu n'aies même plus la force d'une poule; toi surtout tu n'as rien bu d'autre que du vin sucré et des Manhattans sucrés depuis des semaines— Je te jure que la chair bénie de ce petit poisson va te guérir, " (ricanement).

Je regarde soudainement le poisson et je me sens épouvantable à nouveau, ce vieux scénario de mort est de retour mais cette fois-ci je vais planter dedans mes grosses dents saines d'Anglo-saxon et je vais mastiquer la lugubre chair d'un petit être vivant qui il y a seulement une heure nageait joyeusement dans la mer, en fait même Dave partage cette pensée et dit: "Et oui cette petite gueule avide suçait aveuglement dans les eaux heureuses de la vie et maintenant regarde ça, voici l'endroit où la petite tête bien ajustée a été coupée, t'as pas à regarder, nous les grands pêcheurs ivrognes allons maintenant nous en servir pour notre souper sacrificiel alors lorsqu'on va le faire cuire je vais prononcer une prière indienne en son honneur en espérant que ce soit la même prière que les indiens du coin employaient— D'une certaine manière Jack ça se pourrait même qu'on commence à avoir du plaisir ici et qu'on réussisse à tourner ça en grande semaine!"— "Semaine?"— "J'pensais qu'on s'en venait ici pour la semaine"— "Oh j'ai dit que je pensais que je...je m'sens épouvantable à propos de tout ça...j'pense pas être capable d'y parvenir...je suis en train de virer fou avec Billie et Elliott et moi aussi...peut-être que j'vais devoir, peut-être qu'on va être obligés de partir ou faire quelque chose, je pense que j'vais mourir ici"— Et Dave est déçu naturellement et voilà que je lui ai fait quitter ses affaires pour m'amener ici, une raison de plus pour me sentir comme un rat.

36

MAIS DAVE PREND SON PARTI D'ARPENTER la cabane préparant un sac de farine de maïs et mettant l'huile de maïs à chauffer dans la poêle à frire, Romana aussi prépare une grosse salade appétissante avec beaucoup de mayonnaise et de fait Billie l'aide à mettre silencieusement la table et le petit garçon chantonne près du poêle et soudainement c'est comme une heureuse scène domestique— Oui mais, je la regarde de la véranda avec des yeux horrifiés— Aussi parce que leurs ombres projetées sur les murs à la lumière de la lampe semblent énormes et monstrueuses et ensorcelées et magiques, je suis seul dans la forêt avec de drôles de fantômes— Le vent hurle pendant que le soleil descend alors je rentre, mais je retourne de nouveau à mon ruisseau comme un fou, pensant toujours que le ruisseau lui-même va me procurer de l'eau qui va tout laver et me réassurer pour toujours (me souvenant aussi dans ma détresse du conseil d'Edgar Cayce "Buvez beaucoup d'eau") mais "Il y a du kérosène dans l'eau!" que je crie dans le vent, mais personne n'entend— J'ai le goût de frapper le ruisseau et de crier— Je me retourne et il y a la cabane avec son intérieur confortable, ses gens silencieux à l'intérieur tous remarquablement tristes parce qu'ils ne peuvent comprendre ce qui se passe avec le dingue qui fait l'aller-retour de la cabane au ruisseau, silencieux, le visage blême, stupéfait, tremblant et suant comme si c'était plein coeur d'été alors qu'au contraire il fait même froid maintenant— Je m'assois sur la chaise le dos à la porte et je surveille Dave qui donne bravement sa leçon.

"Ce que nous préparons c'est un banquet sacrificiel avec tout plein de bonnes choses disposées comme un festin autour d'un seul délicieux petit poisson de façon à ce que nous ayons à prier le poisson et à prendre de délicieuses petites bouchées, nous n'avons qu'environ quatre bouchées chacun et il y a toutes sortes de parties du poisson où les bouchées ont plus de signification— Mais par dessus tout la façon de faire frire

un poisson fraîchement pris c'est de s'assurer que l'huile soit furieusement chaude de sorte que lorsque tu mets le poissons dedans, pas de l'huile brûlée mais vraiment chaude, bein ouais presque brûlante, passe-moi la spatule, tu déposes gentiment le poisson dans le poêlon et tu crées un épouvantable fracas de crépitements" (ce qu'il fait pendant que Romana l'encourage) (et je jette un regard sur Billie et elle pense à autre chose comme une nonne dans son coin) mais Dave continue à faire des blagues jusqu'à ce qu'il réussisse finalement à tous nous arracher un sourire— Pendant que le poisson est en train de cuire, cependant, Romana continue à me tendre des bouchées à manger comme elle l'a fait toute la journée, des hors d'oeuvres ou des morceaux de tomates ou autres choses, essayant de toute évidence de m'aider à me sentir mieux— "Y faut que tu MANGES" qu'elle et Dave n'arrêtent pas de répéter mais je ne veux pas manger et il continuent à me présenter des morceaux à la bouche jusqu'à ce qu'enfin je me demande maintenant en sourcillant "Qu'est-ce que c'est que toutes ces bouchées qu'ils n'arrêtent pas de me garocher, du poison?— et qu'est-ce qui ne va pas avec mes yeux, ils sont tous dilatés noirs comme si j'avais pris de la drogue, tout ce que j'ai pris c'est du vin, Dave aurait-il mis de la drogue dans mon vin ou quelque chose? en pensant que ça allait aider ou j'sais pas quoi? ou seraient-ils tous membres d'une secte secrète qui drogue les gens en secret avec l'idée de provoquer l'illumination ou autre chose?" même lorsque Romana me tend une bouchée de sa grosse main brune et que j'la prends et que j'la mastique— Elle porte des petites culottes violettes et une brassière violette, rien d'autre, juste pour le plaisir, Dave s'amuse à lui taper le derrière pendant qu'il fait cuire le souper, c'est comme une grosse affaire érotique et naturelle pour Romana, de toute manière elle croit devoir montrer son magnifique corps arrondi— En fait à un certain moment alors que Billie est penchée sur une chaise Dave se rend derrière Billie et LE lui touche en jouant et en me faisant un clin d'oeil, mais comme un crétin je ne suis pas dans le coup et nous pourrions tous partager ce plaisir que les soldats passent leurs journées à s'imaginer, maudit— Mais le venin que j'ai dans le sang est asexuel et asocial et a-c'que vous voudrez— "Billie est si mince et si jolie, maintenant que j'suis habitué à

Romana peut-être que j'devrais faire un échange pour faire changement," dit Dave devant son poêlon qui crépite— Je jette un coup d'oeil par dessus mon épaule et aperçois d'abord avec joie puis avec une frayeur pleine d'appréhension la pleine lune dans toute sa rondeur qui se tient là entre la montagne de Mien Mo et le mur nord du canyon, elle semble me dire alors que je regarde par dessus mon épaule tremblotante "Hou vou dou."

Mais je dis, "Regarde, Dave, comme si c'était pas assez" et je lui pointe la lune, il règne un silence de mort dans les arbres et parmi nous à l'intérieur, elle est là, une grosse pleine lune lugubre qui effraie les hommes atteints de folie et fait lever les marées, elle découpe une ou deux silhouettes de têtes d'arbre et baigne d'argent toute cette partie du canyon— Dave se contente de regarder la lune avec ses yeux fous et fatigués (ses yeux surexcités, dirait ma mère) et ne dit rien— Je sors pour me rendre au ruisseau et boire de l'eau et je reviens et m'interroge à propos de la lune et soudainement les quatre silhouettes dans la cabane sont silencieuses comme des morts comme s'ils avaient conspiré avec la lune.

"Le souper est prêt Jack," lance Dave en sortant sur la véranda tout d'un coup— Personne ne dit rien— Je rentre et je m'assois à table tout penaud comme le pionnier inutile qui ne fait rien pour aider les hommes ou plaire aux femmes, l'idiot dans le convoi de chariots qui doit néanmoins être nourri— Dave se tient debout et récite "Oh pleine lune, voici le petit poisson que nous allons maintenant partager pour nous nourrir et prendre des forces; merci peuple des poissons, merci Dieu des poissons; merci lune de nous servir d'éclairage ce soir; voici venue la nuit de la pleine lune du poisson que nous consacrons maintenant avec la délectable première bouchée"— Il prend sa fourchette et défait délicatement le petit poisson, il est bien enrobé et frit et déposé dans un éblouissement de salade et de légumes et de gâteaux au maïs, il soulève une ouïe, pénètre sous celle-ci défait une étrange bouchée et me la présente à la bouche en disant

"Prends la première bouchée Jack, juste une petite bouchée, et prends le temps de bien mastiquer lentement"— C'est ce que je fais, une onctueuse et délicieuse petite bouchée mais il n'y a plus rien de délicieux sur ma langue— Puis les autres prennent leurs petites bouchées consacrées, les yeux du petit Elliott brillent de plaisir devant ce jeu merveilleux qui a cependant commencé à m'effrayer— Pour des raisons évidentes maintenant.

Pendant que nous mangeons Dave déclare que lui et moi sommes malades d'avoir trop bu et par Dieu nous allons nous corriger et voir à nous remettre en forme, puis il se lance dans des histoires comme d'habitude, et tout finit dans une bien ordinaire conversation de souper qui au départ je pense va me remettre daplornb mais après le souper je me sens encore plus mal, "Ce poisson a en lui la mort des loutres et des souris et des serpents ou je ne sais quoi"— Que j'pense— Billie est en train d'essayer tranquillement la vaisselle sans se plaindre, Dave savoure sa cigarette d'après-souper sur la véranda, mais me voilà en train de languir près du ruisseau me cachant d'eux à toutes les cinq minutes sans comprendre ce qui me pousse à le faire— IL FAUT que j'sortes de là— Mais je n'ai aucun droit de M'ÉLOIGNER— Alors je reviens continuellement mais c'est un cercle vicieux d'anxiété inconscient dément et sans but, de va-et-vient, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils soient maintenant tellement perturbés par la fréquence de mes départs silencieux et de mes retours furtifs qu'ils sont tous assis sans un mot près du poêle mais leurs têtes sont maintenant réunies et ils chuchotent— À partir du bois je vois leur trois têtes ombragées qui chuchotent à mon sujet près du poêle— Qu'est-ce que Dave dit?— Et pourquoi ont-ils l'air de comploter quelque chose?— Est-ce possible que tout ça ait été arrangé par Dave Wain et Cody pour me faire rencontrer Billie et me rendre fou et maintenant ils m'ont à leur merci dans la forêt et ils vont m'administrer ce soir le poison fatal qui va m'enlever tout contrôle de sorte qu'au matin je devrai être envoyé dans un hôpital à jamais et ne plus écrire une autre ligne?— Dave Wain est jaloux parce que j'ai écrit dix romans?— Billie a été engagée par Cody pour que j'en vienne à l'épouser pour qu'il ramasse tout mon argent? Romana est membre de la

société des empoisonneurs experts (Je l'ai entendu parler des esprits des arbres, plus tôt dans la voiture, et la nuit précédente elle a chanté d'étranges chansons) — Tous les trois, Dave Wain est le conspirateur en chef parce que je sais qu'il a des amphétamines sur lui et les aiguilles dans une petite boîte, une seule injection dans une tomate, ou dans un morceau de poisson, ou quelques gouttes dans une bouteille de vin, et mes yeux deviennent hagards et fous et noirs comme ils le sont maintenant, O Ouille, c'est ce que je pense— Néanmoins ils sont assis près du feu dans un silence de mort, de fait lorsque je fais irruption dans la cabane ils recommencent à parler à nouveau: un signe certain— Je ressors à nouveau, "J'vais faire un petit bout dans le sentier"— "Très bien"— Mais dès que je me retrouve seul sur le sentier un million de bras lunaires se mettent à onduler et à se débattre autour de moi et chaque trou dans la falaise et chaque arbre calciné près desquels j'ai passé calmement des centaines de fois tout l'été dans le brouillard funèbre ont quelque chose qui bouge rapidement à l'intérieur— Je retourne en vitesse— Même sur la véranda je suis sidéré de voir les buissons familiers près de la bécosse ou en bas près du tronc d'arbre brisé— Et maintenant un murmure venant du ruisseau a trouvé le moyen de se loger dans ma tête et avec tout le rythme des vagues de la mer se met à faire "Brouille klouille t'es là, tella tulla, tubou tabou tubou" Je me ressaisis mais le murmure continue.

Des masques explosent devant mes yeux quand je les ferme, lorsque je regarde la lune elle ondule, bouge, quand je regarde mes mains et mes pieds ils rampent— Tout bouge, la véranda bouge comme du limon et de la boue, sous moi la chaise tremble— "T'es sûr de ne pas vouloir aller à Nepenthe pour un Manhattan Jack?"— "Non" ("Ah oui et tu mettrais de poison dedans" que je pense dans ma noirceur mais je suis sérieusement atteint je ne pourrais jamais me permettre de penser ça du pauvre Dave) — Et je réalise ce qu'est l'insupportable angoisse de la folie: comment les personnes mal informées peuvent-elles penser que les fous sont "heureux," O mon Dieu, en fait c'est Irwin Garden qui m'avait prévenu une fois de ne pas croire que les asiles sont pleins de

"joyeux barjos," "Il y a un resserrement autour de la tête qui fait mal, il y a une frayeur de l'esprit qui fait encore plus mal, ils sont si malheureux et particulièrement parce qu'ils ne peuvent s'expliquer à personne ou demander de l'aide et se faire aider dans toute cette hystérie paranoïaque qui les fait vraiment souffrir beaucoup plus que n'importe qui au monde et en fait je crois dans l'univers entier," et Irwin avait appris ceci en observant sa mère Naomi à qui on avait finalement dû faire une lobotomie— Ce qui m'amène à penser comme il serait agréable de me défaire de toute cette agonie logée dans mon cerveau et de pouvoir L'ARRÊTER! ARRÊTER CE BABILLAGE! — Parce que maintenant le babillage n'est plus seulement dans le ruisseau, comme je le disais il a laissé le ruisseau et s'est installé dans ma tête, ce serait correct si c'était du babillage cohérent faisant du sens mais c'est du babillage vivement inspiré qui ne se contente pas de faire du sens: il me dit de mourir parce que tout est terminé— Tout se referme autour de moi.

Dave et Romana se retirent près du ruisseau pour une tendre nuit de sommeil sous la lune pendant que Billie et moi sommes assis-là mélancoliques près du feu— Sa voix implore: "Ça pourrait te faire du bien de juste venir dans mes bras"— "Il faut que j'essaie quelque chose, Billie après tout ce que je t'ai dit je ne peux pas réussir à te faire voir ce qui m'arrive, tu ne comprends pas"— "Viens dans notre sac de couchage à nouveau comme la nuit dernière, juste pour dormir"— On s'y installe nus mais je ne suis plus saoul maintenant j'ai conscience du peu d'espace qui y reste et de plus dans ma fièvre je transpire tellement que c'est insupportable, sa propre peau est complètement mouillée par la mienne, bien que nos bras soient à l'extérieur dans le froid— "Ça ne marchera pas!"— "Qu'est-ce que tu veux faire?"— "Essayons le lit de camp à l'intérieur" mais comme un maniaque j'arrange le lit de camp tout de travers avec un planche sur le dessus en oubliant de mettre un sac de couchage en dessous comme j'ai fait tout l'été, j'oublie simplement tout ça, Billie, pauvre Billie étendue près de moi sur cette absurde planche pensant que j'essaie de me défaire de ma folie par des épreuves

masochistes— C'est ridicule, nous sommes étendus là raides comme des planches sur une planche— J'me laisse tomber du lit et je dis "On va essayer quelque chose d'autre"— J'essaie d'étendre le sac de couchage sur la véranda mais dès qu'elle se retrouve dans mes bras un maringouin fonce sur moi, ou je fonds en sueur, ou je vois l'explosion d'un éclair, j'entends un Hymne qui rugit dans ma tête, ou j'imagine qu'il y a un million de personnes qui arrivent du ruisseau en parlant, ou le rugissement du vent emporte des troncs d'arbres volants qui vont nous écraser— "Attends une minute," que je crie et je me lève pour marcher un peu et je descends boire de l'eau au ruisseau ou Dave et Romana sont tendrement enlacés— Je commence à sacrer contre Dave "Le Bâtard s'est emparé du seul emplacement où on peut dormir en paix, en plein là sur le sable près du ruisseau, s'il n'était pas ici je pourrais dormir là et le ruisseau couvrirait le bruit dans ma tête et je pourrais dormir là, même avec Billie, toute la nuit, le bâtard a pris ma place," et je rapplique sur la véranda— La pauvre Billie tend ses bras vers moi: "S'il-te-plaît Jack, allez viens, aime-moi, aime-moi"— "Je ne peux pas"— "Mais pourquoi est-ce que tu ne peux pas, même si on devait ne jamais se revoir faisons en sorte que notre dernière nuit soit merveilleuse ou que ce soit quelque chose dont on se souviendra pour toujours."

"Comme une espèce de grand souvenir idéal pour les deux, tu pourrais pas me donner juste ça?"— "Je le ferais si j'le pouvais" que j'marmonne en tournant en rond dans la cabane à la recherche d'une allumette comme un vieux fou capricieux— Je n'peux même pas allumer ma cigarette, quelque chose de sinistre l'éteint, de toute manière quand elle s'allume elle me mortifie la bouche comme une bouffée de mort— Je ramasse un autre paquet de couvertes et de sacs de couchage et commence à les empiler pour moi à l'autre bout de la véranda en disant à la pauvre Billie qui soupire parce qu'elle réalise maintenant que c'est sans espoir "J'vais d'abord essayer de dormir un peu ici par moi-même et quand j'vais m'éveiller je vais me sentir mieux et je vais aller te retrouver"— Alors j'essaie ça, me tournant sur le côté le corps raide et les yeux

grand ouverts par la peur et cherchant dans la noirceur comme la fois où Humphrey Bogart dans un film vient juste de tuer son partenaire et essaie de dormir près du feu et tu vois ses yeux rigides et remplis de folie qui fixent le feu — C'est en plein de cette façon que je regarde— Si j'essaie de fermer les yeux il y a comme des élastiques qui me les ouvrent à nouveau— Si j'essaie de me tourner de bord tout l'univers se tourne de bord avec moi mais ce n'est pas mieux de l'autre côté de l'univers— Je réalise que je ne me sortirai peut être jamais vivant de tout ceci et que ma mère m'attend à la maison en priant pour moi parce qu'elle doit savoir ce qui se passe ce soir, je l'appelle tout haut pour qu'elle prie pour moi et qu'elle m'aide— Je me rappelle mon chat pour la première fois depuis les trois dernières heures et laisse échapper un cri qui terrorise Billie— "Ça va Jack?"— "Donne-moi un peu de temps"— Mais elle vient juste de s'endormir, la pauvre fille est exténuée, je réalise qu'elle va m'abandonner à mon destin de toute manière et je ne peux m'empêcher de penser qu'elle et Dave et Romana sont tous éveillés en secret et attendent que je meure— "Pour quelle raison?" Je me dis "c'est cette société secrète, je sais, c'est parce que je suis catholique, c'est une grande conspiration anti-catholique, c'est des communistes qui détruisent tout le monde, des individus sont empoisonnés de façon systématique jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus personne à la fin, cette folie te transforme complètement et au matin tu as perdu l'esprit— la drogue est inventée par Airapatianz, c'est la drogue qui lave le cerveau, j'ai toujours pensé que Romana était une communiste puisqu'elle est roumaine, et pour ce qui est de Billie sa gang est étrange, et Cody s'en fiche, et Dave est un démon comme je me le suis toujours imaginé peut être" mais bientôt mes pensées ne sont plus aussi "rationnelles" mais se transforment en des heures de délire— Il y a des forces qui chuchotent à mon oreille de longs discours rapides me donnant des conseils et des avertissements, soudain d'autres voix se mettent à crier, le problème c'est que toutes ces voix sont interminables et parlent vraiment rapidement comme Cody à son meilleur et comme le ruisseau de sorte qu'il faut que j'essaie de suivre le sens bien que je veuilles l'extirper de mes oreilles— Je porte les mains à mes oreilles sans arrêt— J'ai peur de me

fermer les yeux à cause de tous ces univers agités que je vois se renverser et se déployer qui explosent soudain qui se resserrent soudain vers mon centre, des visages, des bouches, des gens aux cheveux longs qui crient, de soudaines confidences de démons, de soudains ratatatas de comités d'intellos se disputant à propos de "Jack" et discutant à son sujet comme s'il n'y était pas— Des moments de grand vide où je m'attends à d'autres voix et soudain le vent explose en énormes rugissements dans le million de feuilles à la cime des arbres qui résonnent comme si la lune devenait folle— Et la lune qui s'élève plus haut, plus claire, qui de là-haut brille maintenant dans mes yeux comme un lampadaire de rue— L'ombre des visages endormis blottis là-bas si flous— Si humains et saufs, je pleure "Je ne suis plus humain désormais et je ne serai jamais en sécurité désormais, Ô qu'est-ce que je ne donnerais pas pour être à la maison un dimanche après-midi à bailler d'ennui, Ô pour ça à nouveau, ça ne reviendra plus jamais— Maman avait raison, tout ça allait me rendre fou, c'est fait maintenant— Qu'est-ce que j'avais lui dire?— Elle va être terrifiée et virer folle elle aussi— Oh ti Tykey, aide mué— moi qui viens juste de manger du poisson je n'ai plus le droit de demander l'aide de mon frère Tyke maintenant—"— Soudain un jargon de clameurs et de cris résonne dans ma tête dans une langue que je n'ai jamais entendue mais que je comprends immédiatement— Pendant un instant je vois le Ciel Bleu et le voile blanc de la Vierge mais soudain un grand flou démoniaque s'étend sur lui comme une tache d'encre, "Le démon!— les démons sont après moi cette nuit! c'est la nuit d'entre les nuits! c'est ça!"— Mais les anges rigolent et font la fête en dansant sur les rochers de la mer, plus personne ne s'en soucie désormais— Soudain aussi nette que tout ce que j'ai pu voir dans ma vie, je vois la Croix.

37

JE VOIS LA CROIX, c'est le silence, ça dure un long moment, mon coeur s'élançe vers elle, tout mon corps se dissout vers elle, je tends les bras pour être pris par elle, bon Dieu on vient me chercher mon corps se met à mourir et à s'évanouir vers la Croix qui se trouve dans un endroit lumineux de l'obscurité, je me mets à crier car je sais que je vais mourir mais je ne veux pas effrayer Billie ou quelqu'un d'autre avec mon cri d'agonie alors je ravale le cri et je me laisse simplement aller vers la mort et la Croix: au moment même où cela se produit je reviens lentement à la vie— Alors les démons sont de retour, des émissaires envoient des ordres dans mes oreilles pour que je me remette à penser, des secrets sans importance sifflent à mes tympans, soudainement je vois la Croix à nouveau, plus petite cette fois et plus éloignée mais aussi claire et je dis à travers tout ce tintamarre de voix " J'suis avec toi, Jésus, pour toujours, merci"— Je reste là couvert de sueurs froides à me demander ce qui m'arrive alors que durant des années passées à fumer la pipe et à étudier le bouddhisme je me suis affermi dans mes méditations sur le vide et voilà que tout d'un coup la Croix se manifeste à moi— Mes yeux se remplissent de larmes— "Nous serons tous sauvés— Je n'le dirai même pas à Dave Wain, je ne vais pas descendre le réveiller et lui faire peur, il le saura bien assez vite— maintenant je peux dormir".

Je me retourne mais ça ne fait que commencer— Il est seulement une heure du matin et ça va de plus en plus mal dans la nuit qui s'avance prise dans le tournoiement de la lune jusqu'à l'aube où j'aurai vu la Croix encore et encore mais il y a une bataille quelque part et les démons reviennent sans cesse— Je sais que si je pouvais dormir ne serait-ce qu'une heure tous ces problèmes de vacarme mental se calmeraient et qu'une forme de contrôle se réinstallerait quelque part là-dedans, qu'une forme de grâce viendrait apaiser toute l'affaire— Mais la chauve-souris vient à nouveau battre ses ailes

autour de moi, je la vois clairement à la lumière de la lune sa petite tête de ténèbres et ses ailes qui zigzaguent à te rendre fou de sorte que tu ne peux même pas les voir— Soudain j'entends un bourdonnement, j'en suis sûr une soucoupe volante est en suspens juste au dessus de ces arbres d'où le bourdonnement doit venir, il y en a d'autres par là, "Ils viennent me chercher, O mon Dieu!"— J'me lève d'un bond et lance un regard furieux vers l'arbre, je vais me défendre— "La chauve-souris est leur émissaire dans le canyon, ils reçoivent les signaux de son radar, pourquoi ne s'en vont-ils pas? Dave n'entend-il pas cet affreux bourdonnement?" Billie dort comme une bûche mais le petit Elliot tape soudain du pied, une fois— Je réalise qu'il ne dort même pas et qu'il a connaissance de tout ce qui se passe— Je m'étends à nouveau sur le plancher de la véranda à l'autre extrémité et je le surveille: je réalise soudainement qu'il regarde fixement la lune et qu'il recommence à nouveau à taper du pied: il envoie des messages — C'est un nécromancien déguisé en petit garçon, et il veut aussi détruire Billie!—Je me lève pour mieux le voir me sentant coupable et réalisant que tout ça n'a probablement aucun sens mais il est découvert, ses petits bras sont sortis des couvertures dans la nuit froide, il n'a même pas de chemise de nuit, je maudis Billie— Je le couvre et il gémit— Je m'en retourne m'étendre, les yeux de la folie plongés profondément à l'intérieur de moi, un bonheur coule alors en moi lorsque les mécanismes du sommeil s'emparent de mon corps— Et me voici en rêve moi et deux gamins nous sommes engagés pour travailler dans les montagnes de la même "chaîne" que le Mont Desolation (i.e. la montagne Mien Mo à nouveau) et nous commençons avec une équipe de sauveteurs qui nous disent que deux travailleurs sont ensevelis dans la neige de la falaise et nous devons nous pencher au dessus d'escarpements abrupts pour voir si nous pouvons "les en faire tomber" ou les ramener— Tout ce qu'on fait c'est rester étendus là sur de la neige qui s'effrite et tombe mille pieds plus bas dans la rivière et on détache de la neige en plaques si énormes que tu ne le saurais pas s'il y avait des hommes à l'intérieur ou pas— Mais il n'y a pas que ça les patrons ont des chaussures spéciales sur des lisses qui les retiennent en lieu sûr (comme des fixations de skis) ce

qui m'amène à réaliser qu'ils ne font que se moquer de nous et que nous aussi nous aurions pu tomber (je passe près de tomber)—(j'ai failli tomber)— (presque)— Comme observateur de cette histoire je vois bien qu'il s'agit du rituel d'une plaisanterie annuelle pour prendre les jeunes recrues qui sont alors expédiées de l'autre côté de la rivière pour faire tomber plus de neige des falaises escarpées dans l'espoir de retrouver les travailleurs disparus— Alors le grand voyage commence, d'abord en descendant la rivière, mais en route les paysans nous racontent des histoires à propos de La Monstrueuse Machine de Dieu sur l'autre rive qui émet des sons à la manière de certains oiseaux ou hiboux et qui est munie d'un million d'engins capables de vous rendre malade avec tous ses détails de moulins à vent débraillés et délabrés, comme "Observateur de l'histoire" je vois bien qu'il s'agit simplement d'un truc pour nous faire peur quand viendra la nuit et qu'on entendra les sons réels et naturels des oiseaux, hiboux, etc. pensant en jeunes recrues que nous sommes qu'il s'agit du "Monstre"— Pendant ce temps nous nous engageons à aller à la montagne principale mais je me promets que si je n'aime pas le travail je vais revenir et reprendre mon boulot sur le mont Desolation— Déjà notre employeur a démontré un sens de l'humour meurtrier— J'arrive à la Montagne de Mien Mo qui ressemble de nouveau à Raton Canyon mais qui possède une large rivière qui tarit et pourrit en coulant dans un énorme trou dans le fond duquel sur de nombreux rochers de gigantesques vautours ruminent des idées noires — De vieux bums rament vers eux et les chassent maladroitement des rochers et commencent à les nourrir comme des animaux domestiques, de morceaux de viande rouge ou de fiante rouge, bien que d'abord j'ai cru que les vieux bums excentriques de la ville aient voulu les manger ou les vendre (c'est peut-être ça) parce qu'avant d'observer ceci je regarde et vois par centaines des couples de vautours forniquer lentement dans le dépotoir municipal— Ce sont maintenant des vautours à forme humaine avec des bras, des jambes, des têtes, des torsos humains, mais ils ont des plumes aux couleurs de l'arc-en-ciel, et les hommes sont tous assis tranquilles **derrière** les Femmes Vautours forniquant lentement vers elles d'une certaine manière avec le même mouvement lent et

obscène— L'homme et la femme sont assis ensemble dans la même direction et ils se touchent d'une certaine manière car tu peux voir leurs derrières emplumés aux couleurs d'arc-en-ciel lentement sourdement monotone ment fornicer sur les pentes du dépotoir— En passant je peux même voir l'expression sur le visage d'un blond jeune homme vautour éternellement mécontent parce que sa Maîtresse Vautour est une vieille Criarde qui se dispute avec lui tout le temps— Son visage est complètement humain mais pâle et pâteux comme de la pâte à tarte qui n'aurait pas cuit et coulé de cicatrices causées par l'horreur d'être condamné à tout ceci et je frémis par sympathie, je vois même sur le visage de la femme l'affreuse expression de persécutionnisme vieillissant de pâte à tarte— Ils sont si humains!— Mais soudain moi et les deux gamins sommes amenés en ville aux respectables quartiers du Peuple Vautour à notre appartement où une Femme Vautour et sa fille nous montrent nos chambres— Leurs visages sont couverts de lèpre mêlée de levure molle et peints de makeup leur donnant l'air de grosses poupées de Noël à l'allure floue et engourdie mais quand même humaine, leurs lèvres épaisses sont comme des babines de caoutchouc, leurs grasses expressions s'émiettent comme un repas de biscuits secs, elles ont des faces de pizza jaune vomie, elles nous dégoûtent bien que nous ne disons rien— L'appartement est rempli de lits de beatniks et de matelas sales mais je marche jusqu'au fond pour trouver un évier— C'est **énorme**— Une marche sans fin à travers de longs garde-manger graisseux et d'immenses salles de bain de la longueur d'un pâté de maison munies d'un seul et dégoûtant petit évier tout noir et gluant comme aux sous-sols croulants et souterrains du High School de Lowell— J'arrive finalement à la Cuisine où nous les "nouveaux ouvriers" sommes supposés préparer nos repas tout l'été— Il y a des foyers de pierres et des fours de pierres tout rances et gras à cause d'un Banquet Orgiaque du Peuple Vautour tenu il y a des mois et des douzaines de carcasses de poulets pas encore cuites traînant un peu partout sur le plancher, à travers les ordures et les bouteilles— Partout de la graisse rance et rassis, personne n'a fait le ménage ou n'a su comment faire pour tout nettoyer et l'endroit est grand comme un garage— J'me fraye un chemin pour sortir

de là en poussant un énorme cabaret puant de graisse et souillé de nourriture pour m'éloigner de cet énorme vide puant et de cette horreur— Les poulets gras et dorés pourrissent renversés sur les dalles de pierres recouvertes d'immondices— Je m'enfuis à toute vitesse devant le plus dégoûtant spectacle que j'ai jamais vu. Pendant ce temps j'apprends que les deux gamins examinent un panier de provisions plein de Nourriture de Vautour qui nous est destinée et l'un d'eux dit avec sagesse "Purulence dans la pitance", signifiant par là que les Vautours ont mis leur pus dans notre nourriture pour nous faire "mourir" mais plutôt que de mourir pour vrai nous allons être amenés aux Boues Souterraines pour y marcher enfoncés jusqu'au cou dans de la fange fumante pour tirer d'énormes roues rugissantes (au milieu de petits serpents fourchus) pour que le diable aux longues oreilles puissent extraire sa Pierre Carrée Magenta Pourpre qui est le secret de tout son Royaume— Dans cet enfer tu finis en tirant et en gémissant à travers les corps morts d'autres personnes et même ceux de ta propre famille flottant dans la vase— Si tu réussis tu deviens une Personnalité Vautour pâteuse et obscène fornicant lentement dans le dépotoir là-haut, je crois, ou bien c'est ça ou bien c'est le diable qui invente à mesure le Peuple Vautour avec les restes de l'enfer souterrain— "Des fèves quelqu'un?" Et j'entends **quel'cogne!** Je suis éveillé de nouveau! Elliot à cogné du pied à ce moment précis sur la véranda!—Je regarde par là! Il le fait exprès, il est au courant de tout ce qui se passe!— Pourquoi diable ai-je amené tout ce monde et pourquoi précisément le soir de cette lune, cette lune, cette lune?

Me revoilà debout à faire les quatre cents pas et à boire de l'eau au ruisseau, les visages soudés de Dave et de Romana éclairés par la lune ne bougent pas, comme des hypocrites, "le Bâtard a pris la place où j'avais dormi"— J'me prends la tête à deux mains, je m'sens si seul— Je rentre craintivement à l'intérieur chercher un peu de contrôle à la lumière de la lampe, je fume, j'essaie de tordre la bouteille pour récupérer une dernière goutte de la bouteille de vin déjà éventée, pas moyen— Maintenant que Billie est endormie et si calme et paisible j'me demande si je pourrais dormir en me

couchant à côté d'elle en la prenant dans mes bras— C'est c'que j'fais, je rampe près d'elle tout habillé, j'ai mis mes vêtements parce que j'ai peur de virer fou tout nu ou de ne pas avoir mes souliers si je voulais m'enfuir, elle ronchonne un peu dans son sommeil et se rendort au moment où je l'étreins avec mes yeux rigides braqués sur elle— Sa chair blonde sous les rayons de lune, ses pauvres cheveux blonds si soigneusement lavés et brossés, son petit corps distingué lui aussi un fardeau à porter comme le mien mais si frêle, si mince, je contemple ses épaules et je pleure— Je voudrais la réveiller et tout lui avouer mais je ne ferais que l'effrayer— J'ai des torts irréparables (des morts garaparables! crie le ruisseau)— Toutes mes paroles se transforment soudainement en babillage impulsif de sorte que le sens ne parvient pas à demeurer une minute même un moment pour satisfaire mes efforts de raisonnement pour garder le contrôle, chacune de mes pensées est fracassée en un million de fragments par un million d'explosions mentales que maintenant je me souviens avoir trouvées merveilleuses quand je les ai vues pour la première fois sur le Peyotl ou la Mescaline, j'me disais alors (jouant innocemment avec les mots) "Ah, la manifestation de la multiplicité, tu peux vraiment la voir, ce n'est pas seulement des mots" mais au moment présent c'est "Ah, la manipulari tu pourris"— Jusqu'à ce que l'aube arrive mon esprit n'est qu'une série d'explosions qui s'amplifient et se "multiplient" en fragments brisés dont quelques uns sont de gros orchestres et d'autres des explosions d'arc-en-ciel de sons et de lumières mélangés.

À l'aube j'me suis presque assoupi par trois fois mais je jure (et ça c'est quelque chose dont j'me souviens qui me fait réaliser que je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé à Big Sur) le petit garçon, cherche comment, tapait du pied juste aux moments où j'allais m'assoupir, pour me réveiller juste à cet instant, mais me réveiller complètement, de retour vers l'horreur qui lorsque tout est dit est l'horreur de tous les mondes dont la manifestation ici est pour moi bien méritée quand je pense à mes joyeuses élucubrations passées sur la souffrance des autres dans mes livres.

Écriture, friture, la démence me fait souhaiter que si jamais je me remets de tout ceci je vais être heureux de me faire ouvrier d'usine et d'fermer ma grande gueule.

38

L'AURORE EST TOUT À FAIT HORRIBLE avec les hiboux qui soudainement se répondent l'un l'autre dans le brumeux repaire de la lune— Et pire que l'aurore il y a le matin, le brillant soleil ne faisant QU'ÉCLAIRER ma douleur, la rendant plus brillante, plus chaude, plus hallucinante, plus désespérante— Je vais même marcher dans la vallée de long en large dans l'étincelant dimanche matin avec mon sac sous le bras cherchant désespérément un endroit pour dormir— Dès que je trouve un coin d'herbe près du sentier je réalise que je ne peux pas m'étendre là à cause des touristes qui pourraient passer par là et me voir— Dès que je trouve une clairière près du ruisseau je me rends compte que c'est trop sinistre à cet endroit, comme le coin sombre de l'étang d'Hemingway où "la pêche serait plus tragique" d'une certaine manière— Tous les abris et les clairières ont des forces démoniaques intentionnellement concentrées là qui me poussent au loin— Obsédé de la sorte je vagabonde dans le canyon me lamentant avec mon sac sous le bras: " Mais qu'est-ce qui peut bien m'être arrivé? et comment la vie peut-elle être comme ça?"

Ne suis-je pas un être humain et n'ai-je pas fait mon possible comme tout le monde? ai-je jamais vraiment essayé de blesser quelqu'un ou de timidement blasphémer contre le Ciel?— Les mots que j'ai étudiés durant toute ma vie me sont soudain apparus dans tout leur sérieux et leur évidente létalité, je ne serai jamais plus un "heureux poète" "chantant" "la mort" et des sujets romantiques de la sorte, "Va, grain de poussière, avec ta vase d'un milliard d'années, voici un milliard de mottes de vases pour toi, brasse ça dans ton shaker"— Et toute la nature verte du canyon ondule maintenant dans le soleil du matin ressemblant à une stupide assemblée.

Je retourne vers les dormeurs et les regarde les yeux grand ouverts comme mon frère m'avait déjà regardé dans mon berceau à la noirceur, les regardant non seulement avec envie mais dans l'inhumaine solitude d'être séparé de leurs simples pensées endormies— "Mais ils ont tous l'air morts!" je me tourmente dans mon canyon, "Le sommeil c'est la mort, tout est mort!"

L'horrible apothéose arrive quand finalement les autres se lèvent et s'agitent dans la préparation d'un déjeuner confus, et quand j'ai dit à Dave que je ne pouvais absolument pas rester là une minute de plus, qu'il doit tous nous conduire en ville, "Très bien mais c'est certain que j'aimerais bien qu'on puisse rester ici une semaine comme le souhaite Romana,"— "Bon bien tu me ramènes et tu reviens"— "Bien je ne sais pas si Monsanto aimerait ça, on a déjà pas mal sali la place, d'ailleurs il va falloir creuser un trou et enterrer les vidanges"— Billie s'offre pour creuser le trou à vidanges mais elle le fait en creusant un trou ayant la forme d'une petite fosse mortuaire toute bien délimitée au lieu d'un simple trou à vidange— Même Dave fronce les sourcils en voyant ça— C'est en plein la grandeur requise pour mettre un petit Elliott dedans, Dave pense la même chose que moi à la manière dont il me jette un regard— Nous avons tous suffisamment lu Freud pour comprendre qu'il y a quelque chose là-dessous— De plus le petit Elliott a pleuré toute la matinée et a déjà reçu deux corrections qui se sont terminées avec les deux qui pleurent et Billie qui dit qu'elle ne peut plus le supporter et qu'elle va s'enlever la vie—

Et Romana aussi la remarque, la petite fosse de 4 pieds par 3 pieds méticuleusement découpée prête à recevoir une petite boîte— Ça m'horripile tellement que je saisis la pelle et lance les déchets dedans en brisant la forme trop bien découpée mais le petit Elliott commence à crier et saisis la pelle et m'interdit de m'approcher du trou— Alors Billie elle-même s'approche et commence à mettre les ordures dans le trou mais me regarde alors avec des yeux pleins de signification (je suis sûr que des fois elle

voulait vraiment me rendre fou) "Veux-tu finir le travail toi-même?"— "Qu'est-ce que tu veux dire?"— "Le recouvrir de terre, te réserver les honneurs?"— "Qu'est-ce que tu veux dire les honneurs?"— "Bein j'ai dit que j'creuserais le trou des ordures et je l'ai fait, tu serais pas supposer faire le reste?"— Dave Wain surveille la scène fasciné, il voit qu'il y a quelque chose de dément dans tout ça, quelque chose de froid et d'effrayant— "Bon très bien" que j'dis, " j'vais mettre la terre dessus et la fouler" mais juste comme j'vais le faire Elliott crie "Non non non non non!" ("Mon Dieu, les os du poisson sont dans cette fosse aussi" que j'réalise)— "Qu'est-ce qui se passe, il ne me laisse pas approcher du trou! pourquoi l'as-tu fait ressembler à une fosse?" que je crie finalement— Mais Billie se contente de me sourire tranquillement sans s'arrêter, je suis sur la fosse, la pelle à la main, le gamin pleurant et tirant sur la pelle, se dépêchant de me bloquer le passage, essayant de me repousser avec ses petites mains— Je ne peux rien comprendre de tout ça— Il se met à crier au moment où je saisis la pelle comme si j'étais sur le point d'enterrer Billie dans la fosse ou je ne sais quoi ou lui-même peut être— "Qu'est-ce qu'il a ce mioche c'est un crétin?" que j'crie.

Avec le même sourire soutenu Billie dit "Ah t'es tellement névrosé!"

Ça me fait tout simplement enrager et je lance de la terre par dessus les déchets et je les piétine et je dis "Au diable avec toute cette démente!"

Je suis en colère et je frappe du pied sur la véranda et j'me laisse tomber dans la chaise en toile et je ferme les yeux— Dave Wain dit qu'il va descendre le chemin pour explorer un peu le canyon et lorsqu'il sera de retour les filles auront fini de faire les bagages et nous partirons— Dave s'en va, les filles nettoient et balaient, le petit garçon s'est endormi et soudainement alors que je suis complètement vidé et que je ne l'espérais plus je suis assis là sous le chaud soleil et je ferme les yeux: et il y a la radieuse paix du

Ciel qui inonde mes paupières— Elle arrive comme une main rassurante une douce bénédiction aussi grande que bénéfique, i.e., sans fin— Je me suis endormi.

J'me suis endormi d'une drôle de manière, les mains derrière la nuque comme si j'allais juste m'asseoir là et réfléchir, mais je dors dans cette posture, et quand je m'éveille juste une petite minute plus tard les deux filles sont assises là derrière moi dans un silence absolu— Lorsque je me suis assis elles étaient en train de balayer, mais là elles sont tapies derrière mon dos, se faisant face, sans un mot— Je me retourne et je les vois— Un soulagement béni m'est venu de cette seule minute— Tout s'est évanoui— Je suis tout à fait normal à nouveau— Dave Wain est au bas du chemin regardant les champs et les fleurs— Je suis assis au soleil à sourire, les oiseaux chantent à nouveau, tout est bien à nouveau.

Je ne peux toujours pas comprendre.

Je n'comprends toujours pas.

Je n'comprends surtout pas le miracle du silence des filles et le sommeil du garçon et le silence de Dave Wain dans les champs— Une pluie d'or et de bonté est simplement tombée partout et sur mon corps et dans mon esprit— Tout cet atroce supplice n'est qu'un souvenir— Je sais qu'je vais m'en sortir, retourner en ville, ramener Billie à la maison, lui dire au revoir de manière décente, elle ne va pas se suicider ou rien faire de tel, elle va m'oublier, sa vie va continuer, la vie de Romana aussi va continuer, ce vieux Dave va s'en sortir peut importe la manière, j'vais leur pardonner et tout expliquer (c'est ce que je fais présentement)— Et Cody, et George Baso, et McLearn le capoté et ce parfait et brillant Fagan, il vont tous s'en sortir d'une manière ou d'une autre— J'vais rester chez Monsanto quelques jours et il va me sourire et me montrer comment être heureux pendant quelque temps, on va boire du vin sec plutôt que du vin

sucré et passer de tranquilles veillées dans sa maison— Arthur Ma va venir dessiner tranquillement à mes côtés— Monsanto va dire "C'est tout ce qu'il y a à comprendre, prends la vie du bon côté, prends pas les choses trop au sérieux, c'est déjà assez dur comme ça sans que tu te rendes à l'extrême pour des concepts imaginaires comme tu l'as toujours dit toi-même"— J vais acheter mon billet et faire mes adieux un jour radieux et j'vais laisser San Francisco derrière et retourner à la maison à travers une Amérique d'automne et tout va revenir comme cela était au début— L'éternité simple et dorée bénissant tout— Rien n'est arrivé— Pas même ceci— Sainte Caroline de la Mer va trouver le moyen d'se faire adorer d'une manière ou d'une autre— Le petit garçon va grandir et devenir un grand homme — Il y aura des au revoir et des sourires— Ma mère va m'attendre heureuse— Le coin de la cour où Tyke est enterré deviendra un nouveau temple parfumé faisant de ma demeure une demeure plus accueillante encore— Les doux soirs de printemps j'vais me tenir dans la cour sous les étoiles— Quelque chose de bien va sortir de tout ceci malgré tout— Et tout sera merveilleux et éternel aussi simple que ça— Il n'y a plus rien à ajouter.

DEUXIÈME PARTIE

RÉFLEXIONS SUR LA TRADUCTION

And anytime you feel the pain
Les jours où ça te fait trop mal
 Hey Jude refrain
Hé Jude laisse faire
 Don't carry the world
Prends pas l'univers
 Upon your shoulders
Sur tes épaules
 For well you know
Tu le sais bien
 That it's a fool
c'est un crétin.
 Who plays it cool
A marcher droit
 By making his world
Il rend son chemin
 A little colder
De plus en plus étroit...

(Les Beatles et Réjean Ducharme)

Introduction

La traduction littéraire est une activité intellectuelle relevant de plusieurs disciplines. Elle n'est ni une science, ni un champ de connaissances, à peine un art, mais elle demande à celui qui la pratique de faire preuve de rigueur scientifique, d'avoir une connaissance approfondie des langues en cause et de la culture en général et de posséder en plus une sensibilité d'artiste. Sans doute à cause de ce péché de pluridisciplinarité, parvient-on difficilement à lui accorder ses lettres de noblesse. La linguistique ne la perçoit que comme un problème parmi tant d'autres dans l'immense

chantier de travail que représente l'étude du langage ; les études littéraires ne lui accordent que peu d'intérêt, considérant le texte traduit comme un rejeton plutôt mal réussi, un travail de besogneux auquel il peut être utile à l'occasion de recourir pour permettre des incursions dans les langues et les cultures étrangères. Rarement souligne-t-on la qualité de la traduction sauf lors de réussites exceptionnelles qu'on cite alors en exemple ; comme la traduction par Charles Baudelaire des Histoires Extraordinaires d'Edgar Allan Poe. Mais quand fait-on mention d'une mauvaise traduction? Lorsque la traduction est un échec, celui-ci passe inaperçu dans la majorité des cas. Et pour nous pauvres lecteurs? qui nous dira la fidélité et la trahison?!

Après des centaines d'heures de travail intense à parcourir Big Sur sous tous ses azimuts pour en faire une traduction que j'espère tout au moins acceptable, un changement majeur s'est opéré à tout jamais dans le lecteur que je suis. Je ne peux désormais plus entreprendre la lecture d'une œuvre traduite sans m'interroger sur le processus de sa traduction. Chacune de mes fibres sait, maintenant, que le texte que je lis n'est pas le texte d'origine, qu'il n'en est qu'**un reflet parmi tant d'autres** et qu'il me faut quelque part accepter l'inévitable distorsion du matériau d'origine ou alors me refuser à jamais la richesse de tous ces textes écrits dans ces langues que je n'habite pas.

La traduction comme reflet spéculaire

L'oeuvre traduite pourrait-elle n'être qu'un des multiples reflets spéculaires qu'offre le texte? Nous pourrions répondre à cela, sans qu'il soit besoin d'en faire la démonstration, qu'il faudrait avoir une vision tout à fait simpliste du texte pour croire à l'existence, même théorique, d'une traduction parfaitement objective, parfaitement symétrique, rendant parfaitement compte dans tous ses aspects du texte d'origine. Le texte d'origine lui-même, dans tous ses parcours possibles, n'offre pas une telle simplicité de lecture. En effet, n'est-ce pas cette nature polymorphe qui donne justement au texte sa richesse, son caractère "littéraire"? Une traduction qui ramènerait à une forme unique la multiplicité de la figure géométrique du texte d'origine trahirait celui-ci et trahirait par le fait même la confiance du lecteur étranger qui ne pouvant accéder à l'oeuvre originale est en droit de découvrir dans le texte d'arrivée une image spéculaire qui a défaut d'en être la reproduction parfaite devrait quand même en conserver les principaux caractères. Le caractère géométrique du texte dont il est ici question réfère à la nature pluridimensionnelle du texte. Malgré le parcours linéaire obligatoire qu'impose ce dernier, la réalité à laquelle il donne vie revêt, elle, un caractère multidimensionnel, volumétrique, géométrique, ne se révélant au lecteur que par facettes successives et parfois même de manière arbitraire et aléatoire, exigeant du lecteur un travail minimal de reconstruction pour essayer de rassembler ces multiples facettes sur une même surface. Vu de cet angle, le lecteur-traducteur serait dans une situation semblable à celle du peintre cubiste. Mais dans le cas du texte, il s'agit d'une toile virtuelle et mouvante.

Comme Narcisse qui découvre sa beauté en promenant son regard à la surface de l'eau, Le Texte ne se laisse saisir qu'à l'extérieur de lui-même, dans son propre reflet. Si on a beaucoup écrit sur le lecteur c'est bien parce que celui-ci est le miroir permettant au texte de se découvrir ; d'abord à lui-même, dans sa dimension animée

(dans le sens du *anima* latin: vie) à travers l'activité de lecture, puis au lecteur qui lui prête le miroir dont il a besoin pour exister.

Je peux bien prétendre, comme lecteur, être un **miroir idéal**, sans défaut, à la surface parfaitement plane, rendant fidèlement compte dans toutes ses dimensions du texte parcouru. Mais le suis-je? On peut en douter, parce que la lecture n'est qu'un passage aléatoire du miroir à la surface du texte, une tentative, dans un parcours linéaire, d'en dévoiler les volumes et la géométrie variable. Or, le parcours, pour un même lecteur qui le répéterait, ne peut jamais être tout à fait le même parce que la matière réfléchissante (dans les deux sens du mot) est elle-même changeante, constamment parcourue par des ondes qui en balayent la surface et en modifient le processus perceptif. L'immutabilité est une illusion. L'univers, dans ses moindres replis, est en continuelle transformation et rien n'y échappe.

Le traducteur, en s'investissant dans le texte, se fait parfois prendre au jeu de l'identification et devient lui-même, jusqu'à un certain point, un Narcisse spéculaire amoureux du texte qu'il se donne à traduire, essayant par son entreprise d'amener ce texte vers l'autre, le lecteur, pour qu'il le découvre. Mais le projet n'est pas sans risques car le traducteur peut tomber dans l'aveuglement amoureux. Et il y a toujours le risque d'un mauvais parcours ou d'une cécité passagère; le risque de vouloir embellir ou au contraire de vouloir cacher, maquiller; le risque de divergence ou de convergence si les tensions de surface (culturelles, idéologiques, émotionnelles, etc.) déforment le miroir et le rendent concave ou convexe; le risque finalement de noyer le texte ou de s'y noyer soi-même.

Le défi du traducteur est de parvenir à créer l'image la moins distordue possible de l'oeuvre d'origine tout en sachant l'imperfection inévitable du résultat d'une telle entreprise. Sans être parfait, le parcours du texte devra être le plus complet, le plus exhaustif possible, sans distorsion majeure. Demandant parfois du

recul, parfois un passage en rase-mottes, quelque fois l'usage de la loupe ou du microscope, le texte d'arrivée devra, à défaut d'être l'objet d'origine, donner l'illusion de la troisième dimension. Pour cela, le traducteur devra trouver moyen de pénétrer le texte dans sa profondeur pour en saisir l'essence, jongler avec pour en apprécier la densité, le mesurer pour en saisir l'étendue, l'éclairer pour en apprécier les teintes et les dégradés de couleurs, le sentir pour en faire surgir les arômes, le situer dans l'espace pour en comprendre le contexte, l'écouter pour en saisir la tonalité et la musique, l'habiter pour s'imprégner de son atmosphère; en un mot, le maîtriser. Paradoxalement, l'idéal absolu, pour le traducteur, serait d'atteindre la transparence parfaite qui permettrait à tout lecteur étranger de pouvoir pénétrer le texte dans sa version originale, troquer le miroir pour la vitre.

La genèse de l'entreprise

Pourquoi Kérouac? Pourquoi Big Sur? Pourquoi une traduction? J'essaierai de répondre à ces questions dans l'ordre, même si je doute qu'aucune réponse puisse rendre compte des motifs profonds qui ont finalement guidé mes choix. La psychanalyse aura au moins réussi à jeter à jamais le doute sur nos certitudes les plus obstinées (et particulièrement celles-là !). Les voies du destin ne sont-elles pas étranges et impénétrables? Néanmoins il faut bien se faire une raison et esquisser une réponse.

À la question, **Pourquoi Kérouac?**, je répondrais qu'un heureux hasard ou une douce fatalité l'aura mis sur ma route. Une curiosité qui dormait sans doute depuis longtemps dans les replis de mon inconscient m'a poussé un jour à la lecture (plus ou moins dans cet ordre) d'une biographie de Kérouac puis de On The Road, puis de Dharma Bums et de Visions of Cody et de Visions Of Gérard et de Mexico City Blues et de Vanity Of Duluoz et d'autres biographies et travaux d'auteurs ayant étudié Kérouac et la Beat Generation pour finalement aboutir à la lecture de Big Sur, roman sur lequel je me suis arrêté comme matériau de base pour mon projet de mémoire.

Pourquoi Big Sur? Parce qu'au hasard du parcours scolaire de la maîtrise il y avait au programme un cours intitulé *Essai autobiographique* et que j'en étais justement à la lecture de ce roman qui comme l'attestent les biographes de Kérouac est essentiellement construit de matériaux autobiographiques comme le sont d'ailleurs la plupart des oeuvres de cet écrivain. Ce roman s'y prêtait donc à merveille. Mais sans doute y a-t-il plus. J'ai pour ce roman une affection particulière; et c'est un peu normal après avoir investi tant d'heures à sa traduction. Je m'explique mal d'ailleurs l'oubli dont ce roman fait l'objet car il est à mon avis d'une qualité tout au moins

comparable à celle de ses oeuvres les plus connues telles: On The Road, The Dharma Bums, The Subterraneans. C'est un roman plein de paradoxes; à la fois intense et transparent, sombre et rempli de couleurs, désespéré et lucide, avec un narrateur suicidaire dénonçant la mort, un égocentrique faisant le sacrifice de soi, un ivrogne aux aspirations mystiques, un fou analysant sa folie. C'est je crois une honnêteté d'écriture hors du commun, plus propre au poète qu'au romancier, qui m'a conquis. Peu d'écrivains ont accepté de se mettre ainsi à nu pour partager les moments les plus sombres et les plus intimes de leur existence. Le père Armand "Spike" Morissette parlait de Kérouac comme d'un saint des temps modernes. Plus qu'un saint je crois que Kérouac est un Témoin des temps modernes. Avec Big Sur on atteint les abîmes où se terrent les angoisses existentielles les plus profondes: celles du rapport de soi, au monde et à la mort. Et tout ça, dans un style musical et rythmé qui célèbre paradoxalement la joie de l'écriture.

Pourquoi une traduction? Comme le programme de maîtrise en études littéraires de l'université exige que les textes soient écrits en français et qu'au départ je n'avais sous la main que le texte américain, j'ai dû me mettre à la traduction de certains passages que je comptais utiliser dans un exposé et un travail écrit. M'étant par la suite procuré la traduction française du roman traduit par Jean Autret et éditée chez Gallimard, j'eus la surprise de découvrir, en lisant quelques passages et particulièrement les passages que je m'étais appliqué à traduire, que les textes étaient à certains égards bien différents. Même si le sens en était généralement préservé dans les deux textes, les résonances, le rythme et l'atmosphère en étaient tout à fait différents. La réalité française d'Europe et la réalité française d'Amérique sont deux choses. Je réalisais que deux traductions, dans la même langue, pouvaient entretenir des différences fondamentales et que ces différences pouvaient dans une grande part être dues à certains choix de départ faits par le traducteur, et aussi bien sûr, à sa culture personnelle. De plus, je découvrais que le travail de traduction exige une

compréhension exhaustive du texte à traduire et en cela permet d'approfondir le texte comme le ferait tout travail sérieux d'analyse. Je tenais mon sujet: retraduire Big Sur dans ma réalité québécoise française d'Amérique et avec mes propres choix de départ. Nous reviendrons plus tard sur ces choix de départ lorsque nous aborderons la question de la vision de l'écriture chez Kérouac.

Sans oublier l'auteur

Certains courants d'idées qui ont cours présentement dans les milieux universitaires prônent la toute souveraineté du texte, au point de désirer un anonymat presque complet de l'auteur, tout ça, afin semble-t-il, d'éviter tout vecteur d'interférence dans notre analyse du texte. Pour les tenants de cette approche le texte serait complet en lui-même, se suffirait à lui-même. Toute connaissance extratextuelle viendrait par le fait même en biaiser l'analyse. Il faut bien reconnaître que cela répond bien aux besoins de certaines techniques d'analyse. En fin de compte, je partage cette vue d'une certaine manière: ce qui fait de l'écrivain un écrivain ce sont ses textes et non ce qu'on appelle sa soi-disant "vie" comme le faisait remarquer l'écrivain américain, et ami de Kérouac, William S. Burroughs.

Mais dans l'analyse qu'il doit faire de l'oeuvre à traduire, le traducteur ne peut se permettre d'ignorer la provenance du texte et du contexte dans lequel il est né. Au contraire, il doit littéralement se gaver de toutes les informations disponibles sur l'auteur, ses motivations, ses contraintes, ses ambitions, son oeuvre en général, sa vision de la vie, le contexte d'écriture, le contexte social en général, ses croyances, ses passions, son profil psychologique si possible, sa conception de l'écriture s'il en a une, et j'en passe. On ne peut bien traduire un texte que si on le comprend en profondeur. Comment saisir toute la dimension d'un texte si on ignore le milieu où il a pris racine et s'est développé?

Je ne veux pas entrer ici dans les détails et faire un résumé de la vie et de l'oeuvre de Jack Kérouac. Il existe maintenant plusieurs biographies (cinq ou six), une bonne partie de sa correspondance est déjà publiée, on ne compte plus les textes écrits à son sujet, la Beat Génération fait encore couler beaucoup d'encre et voyage maintenant en caractères binaires (à l'ère de l'Internet Jack Kérouac loge à l'enseigne

WWW). Je veux simplement signaler au lecteur que je n'aurais pas pu traduire certains passages de Big Sur avec la même clarté et la même rigueur si je n'avais pas eu du personnage de Kérouac une connaissance approfondie. Et je ne parle pas ici de connaissances triviales et anecdotiques, mais bien d'éléments qui permettront lors d'un passage difficile d'opter pour un mode de traduction plutôt que pour un autre. Je ferai une démonstration de ceci un peu plus loin dans la partie du travail où j'analyserai certains passages de la traduction.

Et sa conception de l'écriture

L'oeuvre de Kérouac étant relativement importante et variée, il importe de bien situer Big Sur dans l'évolution du style de l'auteur. Ce n'est que vers 1951 que Jack Kérouac va commencer à se libérer de ses premières influences littéraires et qu'il va découvrir son véritable style. C'est son esprit anticonformiste et  pris de liberté, de même que sa fascination pour la spontanéité du jazz et ses expériences avec les substance psychotropes et hallucinogènes qui détermineront en grande partie ses nouvelles orientations. Kérouac commencera alors à découvrir sa propre voix, sa propre forme d'écriture.

C'est dans une lettre adressée à Arabelle Porter éditrice du New World Writing et dat e du 28 mai 1955 qu'on retrouve pour la première fois, sous forme de liste, les fondements de la technique d'écriture de Kérouac. On retrouve cette lettre dans le livre: Jack Kérouac. Selected Letters,  dit  par Ann Charters chez Viking 1995, page 487². Je traduis:

CREDO ET TECHNIQUES POUR LA PROSE MODERNE

Liste des éléments essentiels

1. Écrivez sans vous arrêter, défense de corriger ou de retourner en arrière, de manière involontaire, sans révision, d'une façon spontanée, inconsciente, pure

² Kérouac prétend avoir formulé sa théorie du souffle comme mesure de la prose et de la poésie pour la première fois en 1953 à la demande de Ginsberg et Burroughs. (Writers at Work: The Paris Review Interviews, 4th Series, edited by George Plimpton, p. 378. New York: Penguin, 1974.)

2. Des calepins de secrets gribouillés, et des pages dactylographiées sauvages, pour votre propre plaisir
3. Soumis à tout, ouvert, à l'écoute
4. Soyez en amour avec votre vie dans ses moindres détails
5. Une chose que vous ressentez va d'elle-même prendre sa forme
6. Soyez le saint-niais, le fou de l'esprit
7. Expulsez votre souffle aussi profondément que vous le désirez
8. Écrivez ce que vous voulez écrire sans limite en allant au fond de votre esprit
9. Les indicibles visions de l'individu
10. Pas de temps pour la poésie mais pour ce qui est
11. Des frénésies visionnaires tremblant dans la poitrine
12. Dans une immobilité de transe rêvez à l'objet devant vous
13. Défaites-vous des inhibitions littéraires, grammaticales et syntaxiques
14. Comme Proust soyez un vieux "flyé" de votre époque
15. Racontant la véritable histoire du monde dans un monologue intérieur

16. Travaillez à partir d'un noyau essentiel en regardant vers l'extérieur, à partir du joyau central de l'intérêt, nageant dans la mer du langage
17. Acceptez de perdre à jamais
18. Croyez dans les limites sacrées de la vie
19. Écrivez vos souvenirs en vous étonnant vous-même
20. Combat profond avec le crayon pour esquisser le flux qui est déjà là intact dans l'esprit
21. Ne pensez pas aux mots lorsque vous vous arrêtez mais regardez mieux l'image
22. Pas de peur ou de honte dans la dignité de votre expérience, de votre langue, et de vos connaissances
23. Écrivez pour que le monde lise et voie ce que vous êtes vraiment
24. Dans l'Éloge du Personnage dans la Tristesse de l'inhumaine Solitude
25. Composant sauvagement, sans discipline, dans la pureté, arrivant d'en dessous, plus c'est fou et mieux c'est
26. Vous êtes un génie tout le temps
27. Écrivain-Directeur des Films Terrestres produits aux cieux, formes différentes de ce même Or Sacré

Il est bien évident que plusieurs éléments de cette liste nous donneront déjà des éléments d'analyse lorsqu'ils se matérialiseront dans le texte: la spontanéité, d'abord; puis la liberté vis-à-vis la grammaire et la syntaxe; enfin, le souffle qu'on peut associer au jazz, au musicien soufflant dans son instrument tout en improvisant. D'autres éléments cependant seront de peu d'utilité lors de la traduction à cause de leur caractère plus évanescent, plus intangible. Heureusement pour lui, le traducteur de Kérouac possède un texte plus tardif et plus synthétique qui met en lumière de manière encore plus probante la technique d'écriture de l'auteur. Contenant moins d'éléments que le premier, ce texte cerne cependant beaucoup mieux les principaux mécanismes de l'écriture de Kérouac et le traducteur n'aura qu'à s'y référer dans la traduction de certains passages difficiles. Voici ma traduction personnelle de ce texte tiré de: Evergreen Review, Vol. 2, NO. 5 (Summer, 1968) . Copyright, Jack Kérouac (1958) .

LES FONDEMENTS DE LA PROSE SPONTANÉE

MISE EN SITUATION L'objet est amené à l'esprit, soit en réalité, comme une esquisse (devant un paysage, une tasse de thé ou un vieux visage) ou est ramené à la mémoire au sein de laquelle il devient l'esquisse des souvenirs d'une image-objet particulière.

MARCHE À SUIVRE Le temps étant une composante essentielle de la pureté du discours, le langage "esquissé" est un flot ininterrompu de mots-idées personnels et secrets jaillissant de l'esprit, improvisant (comme pour les musiciens jazz) sur un sujet ou une image.

MÉTHODE Pas de points séparant les phrases-structures déjà arbitrairement criblées de faux deux-points et de souvent timides virgules — mais de vigoureux tirets (—) séparant les respirations rhétoriques (comme les musiciens de jazz reprenant leur souffle entre deux inspirations improvisées) — "des pauses mesurées qui sont l'essence de notre discours" — "des divisions de sons que l'on entend" — "la notation du temps". (William Carlos Williams)

LIMITES Ne pas faire de "sélection" dans l'expression mais s'abandonner à une libre errance (association) de l'esprit dans un intemporel océan de pensées et de sujets improvisés, nager dans une mer d'anglais sans autre discipline que le rythme des expirations et des envolées, comme un poing qui s'abat sur la table à chaque flot de paroles, bang! (le tiret marquant le temps) — Improvisez aussi profondément que vous le désirez — écrivez aussi profondément, pêchez aussi loin que vous le voulez, faites-vous plaisir d'abord, alors le lecteur ne peut manquer de recevoir le choc télépathique et l'excitation ressentie grâce aux mêmes lois qui gouvernent son propre esprit humain.

ÉCART DES PROCÉDURES Pas de pause pour penser au mot juste mais l'empilage enfantin de termes scatologiques jusqu'à l'atteinte de la satisfaction, ce qui en retour sera un gain énorme pour le rythme et sera en accord avec la Grande Loi de la synchronisation.

RYTHME Rien n'est embrouillé qui arrive à temps et en accord avec les lois du temps— Emphase shakespearienne et besoin dramatique de parler maintenant de façon inéluctable ou à jamais se taire — aucune révision (sauf d'évidentes erreurs de logique, comme les noms ou des insertions calculées dans un but non d'écrire mais d'insérer) .

CENTRE D'INTÉRÊT Commencez non avec des idées préconçues de ce que vous allez dire à propos de l'image mais à partir d'un centre choyé d'intérêt à l'intérieur du sujet de l'image au moment de l'écriture, et écrivez vers l'extérieur dans une mer de langage vers une libération et un épuisement périphérique — N'ayez pas de seconde pensée excepté pour des raisons poétiques ou de post-scriptum. Jamais de seconde pensée pour "améliorer" ou corriger vos impressions, parce que la meilleure écriture est toujours la plus personnelle souffrante tordue secouée émergeant de la chaleur protectrice du berceau de votre esprit — extirpez de vous-même votre propre chanson, improvisez! — maintenant! — votre chemin est le seul chemin — "bon" — ou "mauvais" — toujours honnête, ("risible"), spontané, "une confession", intéressant parce que non "forgé". Le forgé demeure forgé.

STRUCTURE DE L'OEUVRE Les bizarres structures modernes (science-fiction, etc.) naissent d'un langage mort, des thèmes "différents" donnent l'illusion d'une nouvelle vie. Suivez grossièrement les contours dans un mouvement d'évasion au dessus du sujet, comme le bercement de la rivière, laissez votre esprit se bercer au dessus du joyau central du besoin (passez votre esprit par dessus lui au moins une fois) pour arriver au pivot, où ce qui n'était qu'un "début" à la forme vague devient une "fin" nette et nécessaire et le langage emprunte en courant un raccourci pour rejoindre la course-temps de l'oeuvre, suivant les lois de la Forme Profonde, la conclusion, les derniers mots, la dernière goutte — Nuit est La Fin.

ÉTAT MENTAL Si possible écrivez "sans en avoir conscience" dans une demi-transe (comme la tardive "écriture en transe" de Yeats) permettant à l'inconscient d'investir le non-inhibé l'intéressant le nécessaire et le soi-disant langage "moderne" que l'art conscient voudrait censurer, et écrivez avec excitation, rapidement, avec des crampes au doigts, en accord (c'est-à-dire du centre vers la périphérie) selon les lois

de l'orgasme, "l'obscurcissement de la conscience" de Reich. Venez du dedans, vers l'extérieur — le détendu et le dit.

Si je prends bien le temps de présenter au lecteur ces deux textes de Kérouac c'est qu'ils m'apparaissent fondamentaux dans ma situation de traducteur qui se lance dans la traduction de Kérouac. Je peux bien sûr traduire Kérouac tout en ignorant les textes qui précèdent, mais qu'en sera-t-il de la traduction qui émergera d'une lecture relativement superficielle du texte d'origine. Celle-ci ne s'attardera finalement qu'au sens de la phrase et à l'anecdote du roman. S'il me faut, comme traducteur, conserver du texte le plus grand nombre possible de ses dimensions génétiques je dois recréer, autant que je le peux, les éléments que je sais être à la base de la naissance de ce texte. Si je sais par exemple qu'une des caractéristiques de la phrase kérouacienne c'est sa longueur, j'ai toujours le choix de la respecter ou non. Or, si je décide qu'il s'agit d'une caractéristique sans importance et si je prends une de ces interminables phrases de dix lignes et la ramène à six ou sept petites phrases bien construites, qu'est-ce que je viens de faire? Je viens de changer la structure même du discours. Je viens de faire disparaître une des caractéristiques de base de l'écriture kérouacienne, à savoir le souffle, ce souffle répondant à la volonté de Kérouac de faire de son écriture une forme de jazz, une de ces caractéristiques qui fait que lorsque le lecteur de langue anglaise lit du Kérouac il "pourra" reconnaître le style de Kérouac qui est fort différent, par exemple, de celui d'Hemingway (à condition bien sûr de posséder une connaissance minimale de l'oeuvre de ces deux auteurs) . Si comme traducteur je feins la même ignorance pour le rythme, la ponctuation, la musicalité, les écarts occasionnels à la syntaxe et à l'orthographe traditionnelle, etc., j'aboutirai à un texte qui mis à part l'aspect anecdotique ressemblera fort probablement à tous ces autres textes d'origines diverses que je pourrais traduire dans un ton neutre.

Afin d'essayer de rendre dans la langue française les caractéristiques du style de Kérouac j'ai fait des choix bien arrêtés qui allaient me guider tout au long de la traduction. J'ai tenté, dans la mesure du possible, de respecter les principes fondamentaux qui sont à la base de ce style, ceux-là même qu'on retrouve dans les textes qui précèdent (mis à part bien sûr les procédés reliés aux techniques "inspiratrices et créatrices" de l'auteur) .

Et mon parti pris

Il est clair dans mon esprit que j'ai tout fait pour être le plus fidèle possible à mes choix de départ. Mais une fidélité infaillible, tout comme l'atteinte de la perfection, est un rêve inaccessible. Il faudra donc s'attendre (à l'occasion) à trouver quelques écarts aux principes que je me suis promis de suivre avec tant de conviction. C'est même de manière tout à fait consciente que j'ai parfois décidé de les trahir. Il y a donc eu de temps à autre quelques écarts pesés et voulus, comme par exemple l'apparition d'une virgule inexistante dans le texte anglais pour permettre une lecture univoque du texte français, là où un manque de ponctuation aurait créé une confusion inexistante dans le texte anglais.

Voici donc ces quelques choix de départ, ces partis pris si on veut, qui j'en suis sûr ont été déterminants dans le style général qui se dégage de ma traduction si on la compare à celle de Jean Autret. Je mentionne en passant que la traduction de Jean Autret est à ma connaissance la seule autre traduction disponible de cet ouvrage. Voici donc quels sont ces choix:

- Respect de la ponctuation caractérisé par la rareté de la virgule et le remplacement du point par le tiret (—) et utilisation des guillemets anglais pour marquer les dialogues. Ce respect de la ponctuation a pour but de conserver le souffle kéroouacien et la trace de son origine américaine.
- Respect des mesures anglaises (miles, pouces, livres, etc.), des noms de lieu, et en général des textes anglais des chansons ou poèmes incorporés dans le texte d'origine qui sont facilement compréhensibles pour le lecteur français et qui permettent de conserver une "atmosphère américaine" minimale. Le traducteur ne doit surtout pas faire disparaître toute trace de la culture de l'auteur. Essayer de

faire de Kérouac un parisien ou un montréalais n'est pas du ressort du traducteur. Nous devrions laisser ce travail à ceux qui par exemple pourraient être assez chauvins pour faire de Kérouac un écrivain canadien-français.

- Respect ou compensation (pas toujours possibles) de redondances phoniques qui "me" sont apparues comme participant à la création d'effets spéciaux. J'entends par là le choix de mots prenant dans leur relation les uns envers les autres une valeur musicale. Par exemple l'accumulation successive de verbes à la forme "g rondive" assez commune chez Kérouac, "*for miles of horrible washing sawing.*" (page 15) ou encore, "*...the religious vestal lighting of the beautiful kerosene lamp after careful washing of the mantle in the creek and careful drying with toilet paper, which spoils it by specking it...*" page 20. Ou bien le voisinage de consonances communes, "*There was Zen, jazz, booze,...*" page 60 ou encore, "*...when I fumble and bumble like...*" page 194. Cette musicalité du langage est très concrète chez Kérouac qui, comme l'avait remarqué le poète Allen Ginsberg, délaissait intentionnellement la phrase conventionnelle anglaise pour se laisser guider par une autre logique, celle de la sonorité de la langue.
- Respect du rythme et de la cadence des phrases dans la mesure où cela est possible. J'ai essayé de respecter les structures de phrases mais il peut arriver à l'occasion qu'une adaptation assez libre d'une phrase soit plus à propos qu'une traduction littérale. La première phrase du livre en est un exemple que je reprendrai un peu plus loin.

De la théorie

C'est intentionnellement que, tout au long de ce travail, je me tiens à distance de la pensée des théoriciens de la traduction. La théorie n'apporte en effet que peu d'aide au traducteur qui évolue au coeur de la pratique traduisante. La théorie serait sans doute plus utile si elle s'était, par le passé, un peu mieux articulée et avait réussi à établir des fondements plus solides permettant une évaluation (idéalement objective) des textes traduits. Si de tel fondements existaient, on pourrait ainsi établir, par exemple, lesquelles des innombrables traductions de *l'Iliade* d'Homère devraient être reconnues comme les meilleures et diriger le lecteur vers la lecture des meilleurs textes. Malheureusement il existe peu d'outils pour permettre une évaluation objective des textes traduits et les diverses théories existantes n'aident guère. De plus, celles-ci ont tendance à se contredire les unes par rapport aux autres et s'y aventurer signifierait prendre le risque de se plonger dans un exercice de nature dialectique; ce qui ne présente, dans le présent contexte, aucun intérêt.

D'ailleurs, ne faudrait-il pas tout d'abord définir ce qu'on entend par théorie avant de pouvoir en parler. De toute évidence la théorie de la traduction ne peut être confondue à la notion de ce qu'est une théorie scientifique à valeur prévisionnelle. La traduction n'est pas et ne sera jamais une science exacte. Je ne crois pas qu'il existe aujourd'hui un seul esprit sensé qui croit encore à la création de machines à traduire; à moins bien sûr qu'on ne croit à la possibilité de construire, un jour, des machines "réellement" pensantes. Tout au plus la technologie informatique parviendra-t-elle à fournir des aides à la traduction facilitant de plus en plus le travail du praticien.

Ce qu'on entend surtout, aujourd'hui, par théorie, en parlant de traduction, ce serait plutôt la construction d'un ensemble plus ou moins structuré de connaissances permettant l'ordonnement et la classification de procédés reconnus. À cet égard il

existe des ouvrages tout à fait intéressants, et pas très loin de nous, celui de J.P Vinay et J.Darbelnet (1977, Stylistique comparée du français et de l'anglais, Beauchemin, Montréal, 331p.) de même que celui d'Irène de Buisseret (1989, Deux langues, six idiomes, Carlton-Green, 480p.). Mais je ne crois pas qu'il suffise de nommer et de classer les choses pour leur prêter existence. En effet, ce n'est pas parce que je nomme un objet que je réussis à m'en saisir. Je m'explique.

J'étais rendu presque aux trois quarts de la traduction de Big Sur lorsque j'ai ouvert, pour la première fois, un livre de théorie de la traduction. Cela implique-t-il que ce ne soit seulement qu'après ces lectures que j'aie pu me mettre, soudain, à faire de l'emprunt, du calque, de la traduction littérale, de la transposition, de la modulation, de l'équivalence, de l'adaptation (la classification est de Vinay et Darbelnet) et que sais-je d'autre? Bien sûr que non. Tout au plus la théorie m'aura-t-elle appris à nommer des opérations que je faisais déjà, soit par logique, par intuition ou par instinct. D'ailleurs, ce qui m'est apparu le plus intéressant dans ces lectures ce sont les exemples fournis par les auteurs, mais encore-là, il était assez rare de trouver, parmi les exemples donnés, des cas qui se rapprochaient de problèmes précis sur lesquels je butais. D'autres ouvrages comme La réécriture du texte dans Semen 3, Mirror on mirror de Reuben Brower et After Babel de George Steiner me sont apparus comme des livres beaucoup plus près d'une *philosophie* de la traduction que d'une *théorie* de la traduction. L'ouvrage de George Mounin, Les problèmes théoriques de la traduction, bien que méticuleusement documenté m'a causé bien des étourdissements avec ses formules savantes et ses envolées théoriques qui m'ont laissé parfois complètement abasourdi (Mounin, par exemple, y propose le fractionnement des monèmes en fragments encore plus petits afin de pouvoir percer le secret de la structuration!).

Du livre de Robert Larose, Théories contemporaines de la traduction, 1987, Les presses de l'Université du Québec, page 291, j'ai retenu la conclusion suivante qui exprime sans doute mieux que je ne pourrais le faire moi-même la manière dont je perçois le rapport entre la pratique et la théorie de la traduction.

À la question du praticien " À quoi ça sert la théorie ? ", nous pouvons répondre avec Holmes (1978 : 60) qu'il y a lieu de s'interroger si le fait de venir en aide au traducteur est un critère en matière de traductologie. On peut en effet poursuivre des recherches approfondies en histoire de l'art ou en musicologie sans pour autant être meilleur artiste ou musicien. Bien que la traductologie n'ait pas *nécessairement* pour but d'aider le praticien, elle peut néanmoins lui être utile. Mais son utilité dépendra de la valeur des recherches menées dans cette discipline.

La traductologie est un domaine d'étude encore jeune. Si l'on souhaite que son pouvoir d'explication et de prédiction augmente, il faudra que les travaux de réflexion dans cette discipline augmentent eux aussi. On ne peut plus demeurer au stade de calcul non interprété, ni à celui de l'observation non systématisée.

Et la pratique

Voici venu le moment de plonger notre regard dans le texte, mais pour éviter de s'y noyer, nous referons régulièrement surface pour démonter la mécanique de la traduction et des choix qu'elle implique. J'ai essayé de choisir quelques passages qui devraient d'une part faire ressortir les particularités de l'écriture kérouacienne et d'autre part être représentatifs des problématiques générales de la traduction.

La méthode utilisée sera la suivante: présenter l'extrait du texte en anglais; essayer d'en montrer les difficultés; proposer une ou plusieurs versions que j'ai envisagées; présenter la traduction retenue et à l'occasion celle de Jean Autret, question de permettre au lecteur de constater l'espace séparant les deux "irréalités" textuelles.

Big Sur
(Ouverture)

Commençons par le commencement et étudions la phrase qui ouvre le roman pour en dégager les éléments constitutifs et les particularités.

THE CHURCH IS BLOWING a sad windblown "Kathleen" on the bells in the skid row slums as I wake up all woebegone and goopy, groaning from another drinking bout and groaning most of all because I'd ruined my "secret return" to San Francisco by getting silly drunk while hiding in the alleys with bums and then marching forth into North Beach to see everybody altho Lorenz Monsanto and I'd exchanged huge letters outlining how I would sneak in quietly, call him on the phone using a code name like Adam Yulch or Lalagy Pulvertaft (also writers) and then he would secretly drive me to his cabin in the Big Sur woods where I would be alone and undisturbed for six weeks just chopping wood, drawing water, writing, sleeping, hiking, etc. etc, —

Un des premiers éléments qui devrait frapper le lecteur en entreprenant la lecture de ce roman c'est certainement la longueur inhabituelle de cette première phrase. Le traducteur a ici le choix de respecter la ponctuation telle qu'elle se présente avec le plus de respect possible, comme il peut tout aussi bien essayer de scinder la phrase en plusieurs parties. Le niveau de difficulté est à peu près le même. Le traducteur devrait cependant être conscient que s'il opte pour la deuxième avenue il s'éloigne d'une des caractéristiques du style de l'auteur. Il n'est pas plus commun en anglais qu'en français de retrouver dans un roman des phrases qui s'étirent au delà de dix lignes.

Un autre élément tout aussi frappant c'est sans doute, dans la ponctuation, l'utilisation très discrète par l'auteur de la virgule, de même que le recours en fin de phrase au tiret (—) marquant la fin plutôt que l'utilisation du point (.) conventionnel. Encore une fois le traducteur pourra essayer de reproduire ou non ces particularités, mais dépendant du choix le résultat sera forcément différent.

J'ai choisi quant à moi, à part de très rares exceptions, de conserver aux phrases du roman leur longueur initiale et la ponctuation d'origine. J'ai fait ce choix non dans le but de me simplifier le travail, c'est au contraire beaucoup plus contraignant par moments de respecter la ponctuation et la longueur des phrases de la langue de départ que de se donner la liberté de couper au moment opportun, mais dans le but de conserver le souffle de l'auteur. Le souffle est chez Kérouac un élément caractéristique de son style d'écriture. Je ne vais pas reprendre les éléments des textes précédents décrivant la technique d'écriture de Kérouac, le lecteur aura déjà bien saisi l'esprit dans lequel l'auteur élabore ses textes. Pour être fidèle à cet esprit le traducteur devrait, tout au long du processus de traduction, se rappeler que Kérouac essayait ni plus ni moins de faire de son écriture une nouvelle forme de "jazz littéraire", accordant beaucoup de liberté à la structure de la phrase, au rythme, au choix et à la sonorité des mots.

Prenons la première ligne du texte anglais: "THE CHURCH IS BLOWING a sad windblown "Kathleen" on the bells...". Ce petit bout de phrase qui semble tout simple ne peut pas se traduire mot à mot; cela donnerait ce qui suit: *L'ÉGLISE SOUFFLE un triste "Kathleen" soufflé par le vent sur les cloches*. Ce n'est pas très littéraire, même si c'est français, et ça ne rend pas compte de ce que l'auteur a voulu transmettre comme sensation. La difficulté de traduire cette simple phrase tient aux sens parfois dénotés ou parfois connotés des mots qui la composent de même qu'à la

musique qu'elle renferme. Le verbe "blow" peut se traduire de bien des manières car il peut prendre plusieurs sens; il peut vouloir dire souffler, pousser, donner un coup, frapper, faire sauter, gaspiller, bousiller, exploser, sauter, sonner de la trompette. Lequel de ces sens faudrait-il retenir? Connaissant la passion du jazz entretenue par Kérouac il faudrait pouvoir connoter le son des instruments à vent et surtout de la trompette. Il faudrait aussi conserver le sens de la poussée d'air qu'exige la production du son sur un instrument à vent sans oublier le martèlement de la cloche. Il faudrait aussi conserver l'idée de déplacement d'air, de vent, de souffle. Le "on the bells" confirme le sens de production musicale de sons mais ne peut se traduire par *sur les cloches* comme on pourrait le dire pour un tambour, *sur un tambour*. Il faudra donc construire une phrase dont la structure différera de la structure d'origine tout en conservant l'information qui y est contenue.

L'adjectif "windblown" n'a pas d'équivalent en français. Il signifie: *une chose poussée par le vent*. Ici il s'agit d'une chanson poussée par le vent, et l'on sait que les sons poussés par le vent se distordent. Et c'est cet effet de distorsion que le mot "windblown" essaie de connoter ici. Parce qu'autrement son utilisation dans la phrase est tout à fait superflue puisqu'on sait que l'idée de vent est déjà donnée par "the church is blowing". La phrase aurait bien pu être "The church is blowing a sad "Kathleen" on the bells..." Il faudrait donc si possible conserver ce sens de distorsion dans le texte français. Il y a aussi un élément musical important qu'il sera malheureusement impossible de conserver en français, c'est l'inversion des sons "bləu-ɪŋ" et "ɪŋ-bləu" des mots "blowing" et "windblown". Double inversion, automatique en fait, puisqu'en inversant les mots par l'inversion des syllabes on inverse forcément les sons qui les composent.

On pourra risquer la traduction suivante: *Les cloches de l'église poussent un triste "Kathleen" distorsionné...ou pour donner un meilleur rythme et une meilleure*

sonorité: *Les cloches de l'église poussent un triste "Kathleen" tout distorsionné...* L'ajout de l'adverbe "tout" est aussi justifié (ou aussi peu justifié?) que l'emploi du terme "distorsionné" qui n'est qu'une équivalence de "windblown" et qu'on ne retrouvera pas dans les dictionnaires français (c'est une liberté toute kérouacienne) . Bien qu'il semble un peu technique, le terme distorsionné fait dorénavant partie de l'univers langagier des musiciens.

Dans la traduction finale j'ai préféré remodeler une partie de la phrase pour ajouter le terme "résonne" afin de conserver la connotation jazz du "blow" de Kérouac que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres textes et romans dont, entre autres, On The Road et qui charrie toujours l'empreinte de son attachement au jazz et une allusion peut être lointaine au Moby Dick de Melville: "*There she blows! — there she blows!*" (qui sait?) . Le lecteur peut se rapporter aux deux traductions qui suivent un peu plus loin.

La phrase se poursuit ensuite: "...in the skid row slums as I wake up all woebegone and goopy,..." Il y a ici une musicalité qui n'est peut-être pas apparente parce qu'elle n'est pas marquée par les lois de la versification. La poésie de Kérouac, bien que très musicale par moments ne répond jamais à des règles de composition strictes. C'est peut-être d'ailleurs un objectif tout à fait contraire que poursuivait l'écrivain, mais cela ne rend pas moins la musique présente et palpable. Elle doit cependant être sentie avec plus de sensibilité et de subtilité. Par analogie, si on compare le rythme de la versification au rythme d'une musique comportant des temps cadencés (marches militaires, rock and roll, valse, etc.) on peut alors comparer le rythme de la musicalité de Kérouac au chant grégorien, ou à un jazz très libre, un rythme qui est propre à chaque phrase, variant en fonction d'une lecture individuelle, de la sensibilité du moment, de la sonorité et des timbres, de l'écho, de l'environnement. On peut ainsi donner à cette phrase le rythme suivant: "*...in the skid row slums/as I wake up/all woebegone/and goopy,...*". On y retrouve des répétitions

sonores: *row/wa/woe* qui sont des sonorités rondes puis des gutturales *gone/goop*. On pourrait objecter que tout ça n'est pas très rigoureux, mais voilà, c'est là que se situe tout le problème de la capacité de sentir un texte comme celui-ci, issu pour une bonne part de l'inconscient de l'écrivain et abolissant justement une bonne partie des mécanismes régulateurs qui permettent habituellement de faire l'autopsie d'un texte. Le texte à contrainte (versifié par exemple), par opposition, se laisse beaucoup mieux déconstruire parce qu'il est en bonne partie articulé alentour d'une structure volontairement mise en place pour le générer. Chez Kérouac on assiste presque à une tentative de se défaire justement de toute contrainte de ce genre. On a même accusé Kérouac de ne mettre aucune structure dans ses textes. Il faut comprendre l'angoisse des structuralistes devant confesser leur confusion face à un texte qui les dérouté. Mais le musicien de jazz de même que l'amateur savent bien que sous un apparent manque de structure le jazz n'est pas une émission aléatoire de sons et que, bien au contraire, tout le génie du jazz consiste à faire jaillir des phrases mélodiques originales en déformant des structures qui, elles, n'ont plus rien d'original. Malgré sa spontanéité et son caractère improvisé le jazz produit quand même des motifs et des thèmes qui peuvent à leur tour devenir des structures si on les joue à répétition. C'est ce même phénomène que l'on retrouve chez Kérouac. Phénomène qui n'est cependant pas toujours opérant et pas toujours évident.

Revenons à notre bout de phrase. Le terme "*goopy*" ne se retrouve dans aucun dictionnaire connu. Même le très érudit H.L. Mencken n'en fait pas mention dans son volumineux The American Language. On y retrouve "*goop*" qui a le sens de "grossier" et est un qualificatif que l'on associe à une personne aux manières frustes. Ce n'est pas tout à fait le sens du "*goopy*" utilisé par Kérouac. Dans le slang américain on utilisera "*goopy*" pour décrire la consistance épaisse et collante d'un gruau ou d'un potage par exemple. J'ai choisi le mot **gommé** pour traduire "*goopy*" et **magané** pour traduire "*woebegone*". Bien que ce dernier mot ne figure pas dans les

dictionnaires français, on le retrouve dans le Dictionnaire Bélisle de la Langue Française au Canada. De toute façon Kérouac se permet à l'occasion de forger ses propres mots et d'utiliser des mots non reconnus par les dictionnaires anglais et américains. Cela devrait autoriser le traducteur français à faire un écart occasionnel aux bibles officielles de la langue française. Par la répétition des gutturales "ŷ" dans les mots "magané et gommé" j'ai voulu recréer artificiellement l'effet du "*woebegone and goopy*" du texte anglais.

Poursuivons la phrase: "*...groaning from another drinking bout and groaning most of all...*". Répétition du verbe "groaning" qui devrait peut être amener dans le texte français une répétition du terme équivalent qui aura été sélectionné. J'ai choisi de répéter *râlant* alors que l'autre traducteur a préféré éviter la répétition en utilisant **geignant** et **gémissant**. Le sens est conservé dans les deux cas sauf que l'effet de répétition "voulu?" par Kérouac se perd dans la traduction de Jean Autret. Il y a aussi une double rime musicale associée à la répétition du mot "groaning". Nous retrouvons: "*groaning...bout*" et "*groaning...all*". Ce n'est évidemment pas ce que l'on pourrait appeler une rime riche mais il reste néanmoins qu'on sent très bien la redondance sonore.

Si l'on se place à un niveau superficiel d'analyse, on peut dire que l'on retrouve dans l'une ou l'autre traduction le même sens anecdotique; c'est à dire que les deux textes racontent la même chose. Cependant les deux textes diffèrent passablement dans le choix et l'utilisation des signes dans la langue d'arrivée. En modulant sur le signifiant (lexique, syntaxe) et le signe (ponctuation, orthographe) la traduction modifie le rapport au signifié et pose la question de l'univocité du référent dans la perception du destinataire. Nous sommes en présence de trois textes différents partageant un espace commun se créant à la frontière des différences qui les séparent.

Cette réflexion nous amène donc à prendre conscience du caractère évanescent du texte, cette réalité insaisissable qui nous nargue et nous défie de la saisir.

La traduction de Jean Autret

Le vent emporte les notes tristes du Kathleen, égrenées par les cloches de l'église, jusque dans les bouges des bas quartiers de la ville. Je m'éveille tout morose et abattu, geignant au souvenir de la dernière beuverie et gémissant surtout parce que j'ai complètement gâché mon "retour secret" à San Francisco: je me suis enivré comme un idiot, caché dans les impasses avec des vagabonds, et je suis remonté dans North Beach pour voir tout le monde; et pourtant, Lorenzo et moi, nous avons échangé d'énormes lettres pour mettre au point les modalités de mon arrivée clandestine: je lui téléphonais en utilisant un nom de code comme Adam Yulch ou Lalagy Pulvertaft (écrivains eux aussi); et puis il me conduisait en grand secret à sa cabane dans les bois de Big Sur où j'allais être seul et tranquille pendant six semaines, à casser du bois, tirer de l'eau, écrire, dormir, me promener, etc.

Ma traduction

L'air soufflant sur les taudis des bas-fonds résonne d'un plaintif "Kathleen" tout distorsionné poussé par les cloches de l'église alors que je m'éveille magané et gommé, râlant ma dernière cuite et râlant surtout parce que j'ai manqué mon "retour secret" à San Francisco en me saoulant comme un idiot caché dans les ruelles avec les bums pour finalement me retrouver en route vers North Beach pour voir tout l'monde alors que Lorenz Monsanto et moi avons échangé d'interminables lettres spécifiant clairement comment j'allais me faufiler sans bruit, l'appeler au téléphone en utilisant un nom de code comme Adam Yulch ou Lalagy Pulvertaft (eux aussi des écrivains) et comment il allait me conduire secrètement

à sa cabane dans la forêt de Big Sur où j'allais pouvoir rester seul sans être dérangé pendant six semaines à couper du bois, puiser de l'eau, écrire, dormir, me balader, etc. etc.—

De la tentation du traducteur (Ou la logique mise à l'épreuve)

On a dit du traducteur qu'il devait servir deux maîtres, le premier maître étant l'auteur du texte d'origine et le second le lecteur. Le traducteur se voit pris entre le devoir de respecter d'abord le texte de départ le plus intégralement possible et celui de produire pour le lecteur un texte à la lecture duquel ce dernier éprouvera un certain plaisir à lire. L'un ne va pas nécessairement dans le sens de l'autre. Qui plus est, le texte de départ peut s'avérer ambigu, imprécis, illogique et contenir des erreurs (qu'elles soient intentionnelles ou non) . Le traducteur découvre ici un troisième maître, son respect pour la logique et son désir secret d'ordre et de vérité.

Big Sur nous fournit un bel exemple du genre de défi qui se pose parfois au traducteur. Je parlerai ici de ce passage dans lequel Jack Duluoz, le narrateur du roman, commente la lecture qu'il vient de faire d'un extrait du livre de l'écrivain écossais du dix-huitième siècle, James Boswell, Life of Johnson. Cet ouvrage en six volumes raconte la vie de Samuel Johnson de même qu'un voyage effectué en 1773 par Johnson et Boswell dans les Hébrides et en Galles du nord. Jetons d'abord un coup d'oeil sur un extrait de chacune des trois versions, d'abord celle de Kérouac, puis celle de Jean Autret et finalement la mienne:

Le texte de Kérouac

But a strange thing happened that morning I remember now: before Cody's call from downvalley: I'm feeling hopelessly idiotically depressed again groaning to remember Tyke's dead and remembering that sinking beach but at the side of the radiator in the toilet lies a copy of Boswell's Johnson which we'd been discussing so happy in the car: I open to any page then one more page and start reading from the top left and suddenly I'm

in an entirely perfect world again: old Doc Johnson and Boswell are visiting a castle in Scotland belonging to a deceased friend called Rorie More, they're drinking sherry by the great fireplace looking at the picture of Rorie on the wall, the widow of Rorie is there, Johnson suddenly says "Sir, here's what I would do to deal with the sword of Rorie More" (the portrait shows old Rorie with his Highlands flinger) "I'd get inside him with a dirk and stab him to my pleasure like an animal" and bleary with hangover I realize that if there was any way for Johnson to express his sorrow to the widow of Rorie More on the unfortunate circumstance of his death, this was the way — So pitiful, irrational, yet perfect —

Le texte de Jean Autret

Mais une chose étrange est arrivée ce matin, je m'en souviens maintenant; avant le coup de téléphone de Cody; je me sens une fois de plus en proie à un cafard stupide et insurmontable, et je gémiss en me rappelant que Tyke est mort, en revoyant cette plage de sable mou, mais à côté du radiateur, dans la salle de bains, il y a un exemplaire du Johnson de Boswell; nous étions si contents de discuter de ce livre dans la voiture! Je l'ouvre à une page quelconque, puis je tourne encore une page et je commence à lire au coin à gauche, et soudain je me retrouve dans un monde idéal: le vieux docteur Johnson et Boswell sont en Écosse, dans un château qui appartenait à un ami disparu, un certain Rorie More; ils boivent du sherry au coin du grand âtre en regardant le portrait de Rorie sur le mur; la veuve de Rorie est là; soudain Johnson dit: "Monsieur, voilà ce que je ferais pour l'épée de Rorie More" (le portrait montre le vieux Rorie avec son sabre des Highlands), "je me mettrais dans sa peau, un poignard à la main, et je frapperais, je frapperais, comme un animal", et moi, les yeux troublés, et la bouche pâteuse je me rends compte que s'il y avait pour Johnson un moyen de dire à la veuve de Rorie More le chagrin que lui inspiraient les circonstances

tragiques de cette disparition, celui-là était bien le seul. Si pitoyable, si irrationnel et pourtant idéal.

Mon texte

Mais je me souviens maintenant des choses étranges qui sont arrivées ce matin-là : avant le coup de fil de Cody venant de la vallée: je me sens à nouveau désespérément déprimé comme un idiot me lamentant au souvenir de la mort de Tyke et me rappelant cette plage enlisante mais à côté du radiateur des toilettes traîne une copie du Johnson de Boswell dont nous avons discuté si gaiement dans la voiture : j'ouvre le livre au hasard et tourne une autre page et je commence à lire à partir du coin gauche et me voilà soudain dans un monde parfait à nouveau : le vieux Doc Johnson et Boswell sont en visite dans un château en Écosse ayant appartenu à un ami disparu nommé Rorie More, ils boivent du sherry près du grand foyer et regardent un portrait de Rorie accroché au mur, la veuve de Rorie est là, Johnson dit soudainement "Monsieur, voici comment je m'y prendrais contre l'épée de Rorie More" (le portrait montre le vieux Rorie avec son épée des Highlands) "Je le poignarderais avec une dague et je le saignerais par plaisir comme un animal" et dans le brouillard de ma gueule de bois je réalise que s'il devait exister une façon pour Johnson d'exprimer à la veuve de Rorie More sa douleur face aux malheureuses circonstances de sa mort, c'était de cette manière-là — Si pitoyable, irrationnelle, mais parfaite —

Mais où diable peut bien résider l'erreur dans tout ça se demande le lecteur, mal à l'aise déjà face au texte de Kérouac, devant ce comportement de Johnson dont la logique est plus que douteuse; mal à l'aise également devant les deux versions françaises qui diffèrent sur un point important: dans la première version le texte fait

endosser à Johnson le personnage de Rorie More pour frapper on ne sait trop quoi (pour se défendre peut-être? de qui?) (avec l'épée et le poignard à la main?), alors que dans la seconde version Johnson veut s'en prendre directement à Rorie More et le poignarder.

Le lecteur sera-t-il surpris d'apprendre que d'un certain point de vue les trois textes sont en faute? De quel point de vue? Du point de vue de la véracité (toute relative elle aussi) de l'information fournie dans le véritable texte de départ, soit celui de Boswell. Pour faire la lumière sur tout ceci j'ai cru bon de remonter au texte original de Boswell. La surprise est de taille. Il y a bien eu une visite de Boswell et de Johnson dans un château en Écosse et il y avait bien une châtelaine. Mais il n'y a malheureusement pas de veuve de Rorie More car Rorie More en sa qualité de lointain ancêtre des gens habitant le château est mort depuis déjà fort longtemps; il y a bien eu une discussion théorique à propos de certains portraits dont sans doute celui de Rorie More, mais jamais il n'est question qu'une telle conversation ait eu lieu près d'un foyer et lorsque Johnson prononce la fameuse phrase dans laquelle il exprime son surprenant désir de poignarder son "ami", ce n'est pas de son ami Rorie More dont il est question mais bien d'un combattant hypothétique qui serait armé d'une épée semblable à celle que porte Rorie More sur un portrait accroché au mur du château. Le lecteur s'en convaincra lui-même en lisant le passage suivant:

Le texte de Boswell

After supper he said, "I am sorry that prize-fighting is gone out: every art should be preserved, and the art of defence is surely important. It is absurd that our soldiers should have swords, and not be taught the use of them. Prize-fighting made people accustomed not to be alarmed at seeing their own blood, or feeling a little pain from a wound. I think the heavy glaymore was an

ill-contrived weapon. A man could only strike once with it. It employed both his hands, and he must of course be soon fatigued with wielding it; so that if his antagonist could only keep playing a while, he was sure of him. I would fight with a dirk against Rorie More's sword. I could ward off a blow with a dirk, and then run in upon my enemy. When within that heavy sword, I have him; he is quite helpless, and I could stab him at my leisure, like a calf.³

Que je traduis ainsi

Après le repas il dit, " Je regrette que les tournois n'existent plus; tout art devrait être préservé, et l'art de l'autodéfense est assurément un art important. Il est absurde que nos soldats aient des épées, et qu'on ne leur montre pas à s'en servir. Les tournois habitaient les gens à ne pas s'alarmer à la vue de leur propre sang, ou à la sensation d'une petite douleur due à une blessure. Je crois que le lourd *glaymore* était une arme mal conçue. Il nécessitait du combattant l'usage de ses deux mains et il devait vite se fatiguer à le manier; de sorte que si son antagoniste pouvait seulement réussir à s'amuser avec lui pendant un certain temps, il était sûr de le battre. Je me battrais avec une dague contre l'épée de Rorie More. Je pourrais parer un coup avec la dague, et m'élancer sur mon ennemi. Une fois à l'abri de cette lourde épée, il serait à ma merci; il serait sans défense, et je pourrais le poignarder à loisir, comme on abat un veau. — ..."

On reconnaît bien dans les cinq dernières lignes le passage utilisé par Kérouac pour mettre dans la bouche de Johnson son illogique déclaration. La distorsion vis-à-vis le texte original apparaît dans toute son évidence. Le traducteur comme le lecteur est en droit de se poser la question de l'intentionnalité ou de la non-intentionnalité de Kérouac à déformer le texte original. On serait porté à croire que dans l'état mental et

³ James Boswell, *Life of Johnson*, Oxford, Second Edition, Volume v, page 229.

physique dans lequel se trouve Duluoz la confusion ait pu conduire à une lecture complètement hallucinée du texte original.

Mais peu importe la question et la réponse; ce que la traducteur a à traduire c'est le texte de Kérouac. Peu importe l'irrésistible envie qu'il aurait de faire la lumière sur la flagrante erreur relevée par rapport au texte de Boswell, le traducteur doit s'en tenir à ce qui est dit dans le texte à traduire. Aussi insensés que les gestes des personnages puissent lui paraître il se doit de respecter le texte comme il est. Pourquoi le lecteur français serait-il privé du droit d'être saisi du même malaise que le lecteur de langue anglaise. Le traducteur n'a pas le droit de maquiller, de camoufler les erreurs commises par l'auteur (comment peut-il connaître ses véritables intentions?); à moins bien sûr d'erreurs évidentes d'orthographe ou d'édition et en agissant encore là avec d'extrêmes précautions. Et si ces erreurs étaient intentionnelles? Pour ma part, je ne parviens toujours pas à comprendre comment Johnson aurait pu exprimer sa peine à la pseudo-veuve de Rori More en exprimant son désir d'assassinat et de vengeance. Kérouac y comprenait sûrement quelque chose lui, puisqu'il l'a écrit, et c'est ça qui compte.

Des jeux de mots

Les jeux de mots sont propres à chaque langue et sont par le fait même pratiquement intraduisibles textuellement, sauf peut-être pour de rares exceptions où un vocabulaire commun à deux langues le permettrait. Faute de pouvoir traduire le jeu de mots, le traducteur peut alors essayer de le transposer. Cela veut dire que le traducteur accorde alors plus d'importance à la fonction poétique de ce jeu de mot qu'à sa fonction conative. Cela est sans doute un choix acceptable et même souhaitable lorsque l'éloignement de la signification qu'amène la transposition du jeu de mots ne met pas en péril le sens général et le contexte du récit. C'est l'activité ludique que le traducteur juge opportun de conserver au détriment du strict respect du sens. Le texte de Big Sur se prête à l'occasion à de tels exercices.

Nous retrouvons aux pages 78 et 79 la phrase suivante: " — *Nobody wants to be surprised on their hospital bad* — " (remarquons au passage cette particularité de la grammaire anglaise qui permet dans la même phrase le passage de la troisième personne du singulier à la troisième personne du pluriel pour assurer la neutralité du genre). Le mot "bad" (mauvaise passe, déprime) peut être ici interchangé par "bed" (lit). En lisant la phrase le lecteur anglais entend "bad" mais sa logique, à cause du contexte de l'hôpital, appelle "bed". Comme la sonorité est assez proche pour que les deux termes s'appellent l'un l'autre, il entend finalement à la fois "bed" et "bad". Aussi ai-je choisi de faire la transposition du jeu de mot en remplaçant "bad" par "laid" qui n'en est pas la traduction directe mais qui en connote quand même le sens et qu'on peut rapprocher du mot "lit" pas le jeu des sonorités: le couple "bad/bed" devient "laid/lit". Ce qui peut donner comme traduction: " Personne ne veut être surpris dans son laid d'hôpital ". La possibilité de transposer ainsi un jeu de mot d'une langue à une autre ne se présente que rarement. C'est ni plus ni moins le hasard qui aura permis ici de conserver cet effet d'écriture.

Où une erreur de lecture donne à un personnage le don d'ubiquité

Une des graves erreurs que peut commettre un traducteur c'est évidemment une erreur de sens. Hélas, il n'existe aucun moyen infallible de s'en prémunir et même un traducteur chevronné peut en être victime. Combien de traducteurs refont-ils une deuxième lecture systématique de l'oeuvre traduite et de leur traduction? Cela demande du temps, beaucoup d'énergie et d'attention aux détails; l'état d'esprit ou l'urgence de la commande ne le permet pas toujours. D'ailleurs le traducteur, tout comme l'écrivain, est-il le mieux placé pour critiquer son propre travail? Si comme traducteur j'ai commis une erreur de lecture, est-ce que je ne risque pas de la répéter lors d'une deuxième lecture. Car c'est précisément dans ce manque d'une perspective différente que repose la difficulté. Comment identifier une chose que je n'ai pas vue, puisque par définition une erreur de traduction doit être un acte inconscient, car fausser volontairement le sens d'un texte dans une autre langue ça ne serait plus de la traduction, ce serait carrément de la trahison; *tradere non est tradutere*. Quoiqu'en pensent les italiens avec leur célèbre *traduttore-traditore!*

On m'excusera de prendre à partie un passage de la traduction du Big Sur de Jean Autret. J'en faisais une lecture rapide pour comparer un peu les différences avec mon texte, quand à ma grande surprise, arrivé au chapitre XII je tombe sur une faute de sens qui bafoue toute logique. En effet, voici la scène: Duluoz et toute la bande sont à San Francisco, à la maison de pension, et décident, après un coup de téléphone à Los Gatos, d'aller rendre visite à Cody qui y habite. On s'empile dans la voiture et les voilà en route. Le contenu du chapitre se résume au compte rendu des discussions animées qui meublent le trajet et aux réflexions personnelles de Duluoz. Mais voilà que vers la fin du chapitre, bien qu'on soit toujours dans la voiture, on trouve cette petite phrase surprenante: "Pour couronner le tout, le vieux Cody se met à débiter ses

mille histoires". Non, mais ça ne va plus du tout! Comment Cody peut-il débiter ses histoires alors qu'il n'est même pas dans le voiture?

Sans doute l'erreur vient-elle d'une lecture trop rapide ou bien d'une mauvaise interprétation de l'expression anglaise "*up ahead*" que Jean Autret n'a d'ailleurs pas cru nécessaire de traduire, se contentant, à tort, d'en tirer une conclusion erronée sur la situation géographique d'un des personnages du roman, en l'occurrence Cody. Regardons la phrase d'origine pour mieux comprendre: "*On top of that old Cody is up ahead with HIS thousand stories —*". Le traducteur aura-t-il compris que "*up ahead*" voulait dire: assis sur la banquette avant? Ça semble bien être le cas, mais on excuse mal l'insulte faite à la logique la plus élémentaire qui nous incite à refuser le don d'ubiquité à Cody, le personnage de Kérouac. Est-il possible que Jean Autret, succombant à la fatigue ou à son empressement à terminer sa traduction, ait perdu de vue la réalité anecdotique du roman. Quoiqu'il en soit, je voulais simplement illustrer ici un des pièges qui guette le traducteur; montrer comment la mauvaise interprétation de deux petits mots anodins peut créer une erreur de logique majeure dans un texte. Et je m'en voudrais d'être trop dur pour Jean Autret, de peur d'avoir moi-même commis de telles erreurs qui nous rappellent que nous sommes tous humains et faillibles. Avant de fermer cette parenthèse voici ma traduction de la phrase: "Par dessus ça y a le vieux Cody qui s'en vient avec SES milliers d'histoires —". Et ouf, la logique est sauvée!

On peut aussi remarquer que dans sa traduction, Autret n'a pas tenu compte de l'insistance que Kérouac a mise sur le mot "*HIS*" en l'écrivant en lettres majuscules. J'accepte volontiers l'idée que le traducteur, pour faire son travail, doit s'accorder un certain degré de liberté. C'est un besoin essentiel auquel j'ai moi-même succombé à l'occasion. Mais cette liberté ne devrait être utilisée que lorsque le texte ne permet plus une traduction serrée. Loin d'avancer que la meilleure et seule traduction valable soit la traduction littérale, je me permets de croire que lorsque celle-ci est possible, il

faudrait essayer de s'y tenir, plutôt qu'essayer de faire beau ou original en ajoutant ou en supprimant des mots. Il y a déjà tellement de phrases, d'expressions et de mots qui ne trouvent pas leur équivalent dans la langue d'arrivée, pourquoi, lorsque les deux structures se rapprochent naturellement, ne pas simplement conserver la forme proposée par le texte d'origine. Rien n'oblige le traducteur à modifier de manière systématique les structures de phrases de la langue d'origine sous prétexte que les deux génies de la langue soient à ce point différents qu'on ne peut à aucun moment faire du mot à mot qui soit de la bonne traduction. "*A mirror reflects light*". "Un miroir réfléchit la lumière", à condition, bien sûr, que sa surface soit propre! Voilà une bonne traduction littérale qui ne demande pas à être améliorée. Alors pourquoi essaierait-on de faire mieux? Un miroir déformant ne réfléchira pas plus de lumière qu'il n'en reçoit, mais il déformera forcément l'image. Avec ses multiples coins sombres et obscurs, le texte d'origine ne nous fournit-il pas, trop souvent hélas, l'occasion de prouver notre imagination et notre perspicacité. Le traducteur doit donner du texte d'origine le reflet le plus fidèle possible, si on veut bien continuer à parler de **traduction**. Mais il existe, bien sûr, d'autres supplices qu'on peut faire subir à un texte pour l'amener dans une autre langue.

De la tentation, puis du refus, de traduire SEA (À l'impossible nul n'est tenu)

C'est après une longue réflexion que je me suis refusé à traduire le poème SEA qui termine le roman de Kérouac. Je ne voudrais surtout pas que ce refus soit interprété comme un refus de l'effort. C'est plutôt un refus vis-à-vis une entreprise qui m'apparaît ne plus être du domaine de la traduction mais de quelque chose d'autre, qu'on pourrait sans doute appeler adaptation ou transposition. Je m'explique.

Je commencerai par faire cette affirmation banale: "le traducteur ne traduit pas des mots mais des idées". Le mot n'est en effet que le matériau de base qui va servir à l'édification du texte, qui va permettre la venue du sens chez le lecteur. Le travail de l'écrivain ressemble au travail du sculpteur qui à partir de matériaux de base (anciens ou nouveaux) va créer une forme nouvelle. Le matériau (objet qui peut être signifiant mais dépourvu de sens) ne construira le sens qu'à travers la démarche créatrice de l'artiste et son travail de construction de la forme de l'oeuvre.

Le travail du traducteur, lui, ressemblerait plutôt au travail d'un artisan qui essaierait de recréer une sculpture originale avec des matériaux différents de ceux de l'oeuvre d'origine. Faire par exemple une réplique en bronze d'une statue de marbre. Dans la sculpture originale il y a toutes les chances du monde qu'il y ait adéquation entre la forme et le matériau de base choisi par le sculpteur, puisque c'est lui qui a fait les choix de départ et qu'il serait absurde qu'il ait choisi un matériau incompatible avec la forme qu'il veut donner à son oeuvre. On peut avancer que s'il n'y a pas d'adéquation et de compatibilité entre les matériaux et la forme, il n'y a pas d'oeuvre réussie .

Pour notre artisan, tout va bien, tant et aussi longtemps que le matériau ne se rebute pas contre la forme. Les problèmes commencent à poindre lorsque le matériau utilisé par l'artisan n'est plus compatible avec la forme originelle ou lorsque le matériau choisi par le sculpteur se révolte contre sa volonté formelle ou lorsque le sculpteur décide consciemment de "faire parler" le matériau plutôt que la forme. Lorsque, par exemple, le sculpteur fait éclater le marbre plutôt que de le polir, notre artisan se retrouve dans une impasse. Il ne pourra pas reproduire, avec le bronze, l'éclat du marbre brisé. Couler dans un métal lisse et poli comme l'aluminium une réplique d'un bronze de Rodin, Le Penseur par exemple, ça peut se faire tout en conservant intacte l'inspiration et le génie technique du grand maître. Mais comment peut-on imaginer reproduire un ready-made de Marcel Duchamp avec d'autres matériaux que ceux d'origine. Dans le ready-made c'est par le choix du matériau lui-même que le sens se crée, contrairement à l'art figuratif où le sens se retrouve beaucoup plus dans la dimension anecdotique de l'oeuvre, dans sa représentativité.

Traduire un *texte d'idées* d'une langue à une autre, c'est un travail relativement plus facile que traduire un poème, car le travail ne porte pas sur le matériau mais sur le sens donné aux matériaux; soit dit en passant, cela peut quand même parfois représenter d'importantes difficultés, surtout lorsque les langues ont peu de bagage génétique commun. Car bien sûr, plus une langue est riche en vocabulaire, plus elle se prête aux jeux des connotations, plus la traduction en sera difficile, surtout si la langue d'arrivée n'a pas la même richesse de vocabulaire et le même pouvoir de connotation. Plus un texte, de par sa langue (entendre son matériau), permet de parcours de lectures différents, plus il sera difficile de le traduire.

Or, la poésie, de par sa nature, s'attarde sur le matériau, tout autant sinon plus que sur le message, et multiplie les parcours de lectures possibles. Cela est particulièrement vrai chez Kérouac pour lequel non seulement la poésie, mais

l'écriture en général, veut s'apparenter à la musique et plus particulièrement au jazz et à ses modulations individuelles. Kérouac ressentait ce que formulait si bien Mallarmé: "...tout âme est un noeud rythmique". Dans le poème qui nous intéresse, SEA, toute l'emphase est mise sur le matériau brut. Le son domine le sens. Nous pouvons même associer ce langage au langage du rêve, un langage jailli de l'inconscient auquel on a presque délibérément retiré toute prétention rhétorique. Le traducteur n'est plus seulement devant un problème de sens mais aussi et sinon plus devant un problème de son et de rythme. Nous savons tous qu'on ne peut traduire de la musique; on interprète la musique, on l'arrange, on la transpose, on l'adapte, mais jamais on ne la traduit, car la musique n'est pas un art de la représentation mais un art de la présentation, un art de l'interprétation et de la sensation, parce que ce qui fait un sens dans la musique réside ailleurs que dans la musique. Ce que je ressens à l'écoute d'une pièce favorite est quelque chose d'unique et d'incommunicable comme tel.

C'est donc à cause de cette prédominance incontournable du son dans le poème SEA que je crois ce poème intraduisible. Ce qui ne veut pas dire que ce poème ne soit pas adaptable ni transposable, mais ce faisant, on ne parlera plus alors de traduction proprement dite, mais d'autre chose. On trouvera d'ailleurs une adaptation de ce poème à la fin de la traduction de Big Sur de Jean Autret qui a eu le courage (l'audace peut-être?) de se lancer dans l'aventure. Pour ma part, je veux bien m'accorder le crédit d'une traduction acceptable de Big Sur, mais je me refuse à une adaptation de SEA qui risquerait de déformer et réduire un poème qui a mon avis doit être lu et "entendu" dans sa version originale, ou regardé, si on revient à l'analogie de la sculpture, dans son état original de bloc de marbre éclaté.

J'ai débuté ce travail en mettant en exergue une chanson des Beatles, Hey Jude, accompagnée d'une adaptation de Réjean Ducharme qu'on retrouve dans son roman L'hiver de force à la page 82 dans l'édition Folio 1622. Il faut bien parler ici

d'adaptation puisque Ducharme a priorisé le rythme et la sonorité au dépend du sens strict du texte. Néanmoins on découvre que même en s'éloignant à plusieurs reprises du sens donné par certaines lignes, le résultat est une équivalence très acceptable de l'ensemble. Mais ce qui est vrai pour un bout de chanson ne l'est pas forcément pour un autre texte. Ce texte de chanson est relativement court et il n'est certainement pas aussi débridé que le poème de Kérouac où la destruction, voire l'absence de structure, ne donne aucune prise pour organiser le tout dans un système cohérent d'équivalence. Avec Hey Jude la rime presque régulière permet une certaine reconstruction du poème dans la dimension sonore; et le respect, dans l'adaptation française, du nombre de syllabes, recrée le rythme mélodique de sorte qu'on peut chanter le texte dans les deux versions avec un parfait synchronisme. Le cas de Ducharme nous montre que parfois, bien sûr, l'adaptation peut presque tenir lieu de traduction. Mais adapter un couplet de Hey Jude et adapter un poème de l'envergure de SEA ne relèvent pas du même niveau de difficulté.

Nuit est la fin lorsque le miroir s'éteint

Me voici rendu au terme de ce travail de réflexion sur la traduction, au cours duquel je me suis permis un parcours en marge des quelques théories reconnues. On pourrait, à la limite, pousser l'exercice jusqu'à faire une analyse phrase par phrase de la traduction du roman; mais ce serait sûrement trop académique, très laborieux et probablement très ennuyeux. Mais mon intention de départ se bornait à vouloir analyser quelques cas d'espèce rencontrés durant la traduction de Big Sur et soulever au passage quelques problèmes généraux de traduction. Mon but, comme je le mentionnais plus tôt, n'était pas d'aborder le problème dans une dimension trop théorique mais plutôt de me coller à la pratique de la traduction et plus précisément à mon expérience personnelle. J'oserais affirmer que l'univers de la traduction est un univers mal connu et que seuls ceux qui s'y sont essayés peuvent mesurer et apprécier la dynamique complexe qui s'y joue.

Durant sa téméraire traversée du texte, emporté et ballotté sur les crêtes sonores de la langue, le traducteur doit affronter et vaincre, sans échappatoire possible, les deux Orages fondamentaux et essentiels à toute création littéraire: Lecture et Écriture. La victoire sur le premier étant, dans ce contexte, garante de l'autre. Cette traversée, comme celle d'Alice à travers le miroir, ne se fait pas sans risque de voir la réalité virtuelle du texte se déformer et aboutir à une image grotesque du texte de départ. Le traducteur sait, dès le départ, qu'aucune traduction ne peut prétendre recréer fidèlement la réalité fuyante du texte littéraire. C'est donc avec une certaine humilité et l'espérance de ne pas être jugé trop sévèrement que le traducteur se lance dans l'aventure.

En terminant, je cède la parole au grand poète Stéphane Mallarmé qui mieux que quiconque, peut-être, a sondé *le mystère dans les lettres*. Ses réflexions sur la

lecture, l'écriture et la musique s'inscrivent au coeur même du procès de la traduction. J'espère que ces quelques commentaires sur la traduction de Big Sur, à défaut d'être savants, auront su, par moment du moins, divertir le lecteur.

Mallarmé

Mallarmé (sur la lecture)

Lire —

Cette pratique —

Appuyer, selon la page, au blanc, qui l'inaugure son ingénuité, à soi, oublieuse même du titre qui parlerait trop haut: et, quand s'aligna, dans une brisure, la moindre, disséminée, le hasard vaincu mot par mot, indéfectiblement le blanc revient, tout à l'heure gratuit, certain maintenant, pour conclure que rien au-delà et authentifier le silence —

Virginité qui solitairement, devant une transparence du regard adéquat, elle-même s'est comme divisée en ses fragments de candeur, l'un et l'autre, preuves nuptiales de l'Idée.

L'air ou chant sous le texte, conduisant la divination d'ici là, y applique son motif en fleuron et cul-de-lampe invisibles.⁴

Mallarmé (sur l'écriture)

Orage, lustral ; et, dans des bouleversements, tout à l'acquit de la génération récente, l'acte d'écrire se scruta jusqu'en l'origine. Très avant, au moins, quant à un point, je le formule : — A savoir s'il y a lieu d'écrire. Les monuments, la mer, la face humaine, dans leur plénitude, natifs, conservant une vertu autrement attrayante que ne les voilera une description, évocation dites, allusion je sais, suggestion : cette terminologie quelque peu de hasard atteste la tendance, une très décisive, peut-être, qu'ait subie l'art littéraire, elle le borne et l'exempte. Son sortilège, à lui, si ce n'est libérer, hors d'une poignée de poussière ou réalité sans l'enclure, au livre, même comme

⁴ MALLARMÉ Stéphane (1993), *Poésies*, Collection Classiques français, page 225.

texte, la dispersion volatile soit l'esprit, qui n'a que faire de rien outre la musicalité de tout.⁵

Mallarmé (sur la musique)

Je pose à mes risques esthétiquement, cette conclusion (...): que la Musique et les Lettres sont la face alternative ici élargie vers l'obscur; scintillante là, avec certitude, d'un phénomène, le seul, je l'appelai l'Idée.⁶

⁵ MALLARMÉ Stéphane (1993), Poésies, Collection Classiques français, page 230.

⁶ Ibid., page 237.

BIBLIOGRAPHIE

(ouvrages qui de près ou de loin m'ont aidé dans mon travail)

- BOSWELL, James (1975), Boswell's life of Johnson, vol.5, second edition, Oxford University Press, 596 p.
- CHARTERS, Ann (1975), Kérouac le vagabond, Montréal, L'Étincelle, 462 p. (Traduit de l'anglais par Monique Poublan).
- DE BUISSERET, Irène (1989), Deux langues. six idiomes, Manuel pratique de traduction de l'anglais et du français, deuxième impression, Carlton-Green Publishing Company Limited, 480 p.
- KÉROUAC, Jack (1992), Big Sur, 2^{ième} éd., New York, Penguin Books, 241 p.
- KÉROUAC, Jack (1966), Big Sur, 1^{ère} éd., Saint-Amand, Gallimard, 309 p.
- KÉROUAC, Jack (1981), Book Of Dreams, City Lights Books, San Francisco, 184 p.
- KÉROUAC, Jack (1987), DR. Sax, Grove press, New Evergreen Edition, USA, 245 p.
- KÉROUAC, Jack (1976), Mexico City Blues/1, 1^{ère} éd., Paris, Collection 1018 numéro 1288, 255p.
- KÉROUAC, Jack (1977), Mexico City Blues/2, 1^{ère} éd., Paris, Collection 1018 numéro 1315, 255p.
- KÉROUAC, Jack (1991), On the Road, 4^{ième} éd., New York, Penguin Books, 310p.
- KÉROUAC, Jack et DONALDSON, Scott (1979), On the road: text and criticism, New York, Viking Press, 605 p.
- KÉROUAC, Jack (1988), Satori in Paris and Pic, Grove press, First Evergreen Edition, USA, 238 p.
- KÉROUAC, Jack (1995), Selected letters (1940-1956), edited by Ann Charters, Viking Penguin, USA, 629p.
- KÉROUAC, Jack (1959), The Dharma Bums, 1^{ère} éd., New York, Signet, 192p.
- KÉROUAC, Jack (1994), The Scriptures Of The Golden Eternity, City Lights Books, San Francisco, 61 p.

KÉROUAC, Jack (1989), The Subterraneans, Grove press, USA, 111 p.

KÉROUAC, Jack (1994), Vanity of Duluoaz, 2^{ième} éd., New York, Penguin Books, 268 p.

KÉROUAC, Jack (1993), Visions of Cody, With The visions of the great rememberer/ by Allen Ginsberg, éditeur, Penguin Books, New York, 430 p.

KÉROUAC, Jack (1991), Visions of Gérard, 2^{ième} éd., New York, Penguin Books, 130 p.

KRISTEVA, Julia (1981), Le langage cet inconnu: Une initiation à la linguistique, Éditions du Seuil, Collection Points, 327 p.

LAROSE, Robert (1987), Théories comtemporaines de la traduction, Presses de l'Université du Québec, 331 p.

MALLARMÉ, Stéphane (1993), Poésies, Classiques français, Paris, 248 p.

MCNALLY, Denis (1979), Desolate Angel, 1^{ère} éd., New York, Random House, 400 p.

MENKEN, H.L., (1962), The American Language, fourth edition, New York, Alfred A. Knopf, 769 p.

MENKEN, H.L., (1962), The American Language, supplement one, fourth edition, New York, Alfred A. Knopf, 739 p.

MENKEN, H.L., (1962), The American Language, supplement two, fourth edition, New York, Alfred A. Knopf, 890 p.

NICOSIA, Gerald (1994), Memory Babe: Une biographie critique de Jack Kérouac, 1^{ère} éd., Montréal, Édition Québec/ Amérique, 776 p. (Traduit de l'anglais par Marcel Deschamps et Élisabeth Vonarburg).

VAN, Hoof (1989), Traduire l'anglais. Théorie et pratique, Éditions Duculot, 215 p.

VINAY, J.P. et DARBELNET, J. (1977), Stylistique comparée du français et de l'anglais, nouvelle édition revue et corrigée, Beauchemin, Montréal, 331 P.

WEINREICH, Regina (1987), The Spontaneous Poetics of Jack K  rouac, 1^{  re}   d.,
  tats-Unis, Southern Illinois University Press, 181 p.

TABLE

	PAGE
REMERCIEMENTS.....	3
PREMIÈRE PARTIE <u>BIG SUR</u>	4
DEUXIÈME PARTIE (RÉFLEXIONS).....	197
Introduction.....	198
La traduction comme reflet spéculaire.....	200
La genèse de l'entreprise.....	203
Sans oublier l'auteur.....	206
Et sa conception de l'écriture.....	208
Et mon parti pris.....	216
De la théorie.....	218
Et la pratique.....	221
<u>Big Sur</u> (Ouverture).....	222
De la tentation du traducteur.....	230
Des jeux de mots.....	236
Où une erreur de lecture.....	237
De la tentation...de traduire SEA.....	240
Nuit est la fin.....	244
Mallarmé.....	246
Bibliographie.....	248